Numéro 1. Novembre 1875 à Février 1876

ULLETIN TRIMESTRIEL

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

SOMMAIRE

LE CAIRE

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1876

LE CAIRE. — TYP. FRANÇAISE DELBOS-DEMOURET ET Cie.



Des difficultés matérielles et tout à fait indépendantes de la rétion du *Bulletin* ont, malgré la bonne volonté et le zèle de notre iimeur, M. Delbos-Demouret, apporté un retard relativement considérable à publication de ce premier numéro. Des mesures ont été prises pour q la publication de notre *Bulletin* suive désormais son cours régulier.

Le Secrétaire général, responsable de la rédaction

MARQUIS DE COMPIÈGNE.

BULLETIN TRIMESTRIEL

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



BULLETIN TRIMESTRIEL

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

GÉOGRAPHIE

DU CAIRE



LE CAIRE

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1876

LE CAIRE. — TYP. FRANÇAISE DELBOS-DEMOURET ET Cie.

ITINÉRAIRE ET NOTES

DE

E. LINANT DE BELLEFONDS

VOYAGE DE SERVICE FAIT ENTRE

Le poste militaire de Fatiko et la capitale de M'tesa, roi d'Uganda.

(Avec Carte)

FÉVRIER–JUIN 1875

---

25 Février 1875. — A trois heures, le clairon sonne, le cri : *el-nār* ! *el-nār* ! (le feu ! le feu !) retentit ; je sors de mon abri, le feu est à la poudrière, à vingt-cinq pas de moi. Aussitôt l'éclat des cartouches, semblable à un feu de file, retentit. Grâce au dévouement et au courage de ma garde, le feu est éteint et n'a pu atteindre le magasin. Voici ce qui s'est passé :

Nota. — La difficulté qui se présente lorsqu'il s'agit de reproduire la phonétique des langues étrangères à l'Europe (de celles surtout qui n'ont pas d'écriture) par des équivalents tirés de notre alphabet, nous oblige à adopter, comme étant le plus usité et satisfaisant le mieux aux exigences de la linguistique, l'alphabet de Lepsius (Standard Alphabet) pour tous les noms propres géographiques qui figureront dans notre bulletin.

Système de transcription d'après Lepsius.

ع	ʿ			ط	ḍ	Ḍ	
ح	ḥ	Ḥ		ص	ṣ	Ṣ	
ق	q	Q		ض	ẓ	Ẓ	
خ	χ	Χ	*ch* allemand guttural, souvent transcrit par *kh*,	ز	z	Z	
غ	γ	Γ	souvent transcrit par *gh*.	ث	θ	Θ	*th* anglais intense.
ج	ǵ	Ǵ	*dj* français, *j* anglais.	ذ	δ	Δ	*th* anglais faible.
ش	š	Š	*ch* français, *sh* anglais, *sch* allemand	و	w	W	

Un des gardes de la poudrière, inquiété par les fourmis, saisit une torche pour les brûler ; en approchant la torche des parois de la hutte, le feu prit au chaume qu'il enveloppa de suite complétement. Le malheureux soldat eut à peine le temps de sortir, abandonnant ses armes et ses effets. Dans la hutte se trouvaient 120 cartouches Remington, que le feu a fait éclater. Grâce à la direction du vent, contraire à la propagation du feu; grâce aussi, dis-je, au courage de ma garde, qui, malgré le danger de l'éclat des cartouches, a concentré l'incendie, le magasin à poudre contenant plus de 20,000 cartouches, a pu être sauvé, et avec lui, la vie de toute la garnison, plus de cinq cents personnes, hommes, femmes et enfants.

A neuf heures, je quitte *Fatīko*, prenant la direction de *Foweira ;* Saïd-Aga est mon guide. Nous traversons le plateau de *Fatīko* du nord au sud. Suivant cette direction, son étendue est d'environ trois kilomètres. Le sol est couvert d'herbes brûlées, et c'est grâce à la saison que la marche est facile. Les arbres sont rares. A l'ouest, adossés à quelques hautes montagnes, se trouvent plusieurs grands villages. A l'est, le plateau s'étend au-delà de l'espace qu'embrasse la vue; à l'ouest, il descend en pente raide, en présentant une magnifique plaine qui se perd au pied des montagnes *Remūyt.* On descend brusquement le plateau de *Fatīko;* on traverse différents plateaux (en dirigeant la marche légèrement au sud-ouest) qui sont couverts d'arbres, bosquets d'*acacias,* etc., et de quelques *palmiers Deleb* (*Borassus*). Les ravins que l'on rencontre sont de peu d'étendue, et la terre végétale qui en forme les rives est un indice suffisant du peu de violence des torrents à l'époque des pluies. A 14 kilomètres de *Fatīko,* on arrive au village de *Šaka.*

Toute la région, de *Fatīko* à *Šaka,* est connue sous la première dénomination. Ce district est sous la domination d'un cheikh nommé Rouad, et désigné par les *Danaqla* (gens de *Donqola*) sous le nom de *Wad'el-ʿAǧūz.* Ce cheikh est parfaitement d'accord avec la station.

Le district de *Fatīko* est riche en céréales, volailles, chèvres, moutons; les villages sont nombreux; en un mot, le pays est dans la prospérité. Ils vivent tranquillement, protégés par la garnison de *Fatīko,* où ils vendent farine et volaille, heureux de la disparition des *Danaqla.*

En arrivant à *Šaka,* les habitants nous ont cédé leurs huttes, n'enlevant aucun ustensile; le feu même était allumé. Cheikh *Šaka,* qui a donné son nom au village, est le drogman de *Wad'el-ʿAǧūz;* jeune encore, aux allures dégagées, il porte autour du cou un collier montant des clavicules aux maxillaires inférieures, formé de quatorze anneaux de fer, qui vont en se rétrécissant au fur et à mesure qu'ils approchent des maxillaires. Ces anneaux sont parfaitement entretenus. Cette mode de collier, grand signe de conquêtes, est fort appréciée par ces nègres; bien que cet ornement soit fort incommode et donne à la tête, en empêchant les mouvements du cou, une raideur identique à celle qu'on remarque chez un homme atteint de torticolis.

Les *Šaka* sont complétement nus, n'ayant que le costume *Bari*; cela m'a fort surpris, attendu que depuis que j'ai pénétré dans le pays des *Madi,* chaque nègre cache plus ou moins sa nudité, soit par une peau de chèvre, soit au moyen de feuillages. Mais, par contre, leurs cartilages sont chargés d'ornements : l'oreille est criblée de trous dans lesquels ils fixent des morceaux d'ivoire ou de bois, des dents, des verroteries, des fils de cuivre, enfin tout ce qui leur paraît constituer un ornement. La séparation des narines supporte un anneau de métal ou d'ivoire, qui vient couvrir la lèvre supérieure. L'ornement le plus étrange consiste à charger la lèvre inférieure, préalablement percée, d'un appendice conique, dont le sommet est dirigé en bas; dans sa moindre dimension, il a 7 à 8 centimètres de long et 6 à 8 millimètres de diamètre maximum; il est en bois, os, cuivre ou simplement en roseau. J'ai vu une femme portant un ornement de ce genre, en cuivre, long de 32 centimètres, d'un diamètre maximum de 13 millimètres. Son aspect produit un pénible effet, car à chaque mouvement de la tête la lèvre est tirée et l'ornement vient

frapper les seins, quoique la femme n'en paraisse cependant nullement incommodée.

Cheikh *Šaka* nous a procuré de la farine, des poules, des œufs, le tout offert gracieusement, avec de grandes marques de satisfaction de voir les troupes chez lui.

28 Février. — La pluie a commencé hier à six heures du soir et a duré toute la nuit. Nous quittons *Šaka* ce matin à quatre heures 45 minutes. Le sol est trempé; les arbres, les herbes, chargés des eaux de la nuit, nous ont bientôt inondés au point que l'on peut croire que nous avons subi toute la pluie de la veille. Nous suivons la direction sud-ouest; notre marche est silencieuse. On sent que chacun attend avec impatience l'apparition du jour et le lever du soleil qui nous séchera et nous réchauffera. Une lune blafarde, voilée par les nuages, éclaire par moments notre marche. Enfin le jour apparaît, chacun secoue les gouttes de pluie qui ruissellent sur ses vêtements; les voix se font entendre, le soleil a ouvert les portes à la gaîté. Nous traversons un ravin, en remontant la côte, nous jouissons du plus agréable coup d'œil.

Devant nous, s'élève un joli bouquet de palmiers *Deleb*; les feuilles et les troncs luisants, chargés de leurs fruits d'or, éclairés par un joli soleil levant, produisent un effet qui appelle la joie et la gaîté.

A droite, le terrain descend et donne au coup d'œil une grande étendue; à gauche, une éclaircie permet à la vue de traverser un vallon et de venir se reposer au sommet d'un plateau que recouvre une forêt d'arbres élancés; le vallon est recouvert d'un tapis vert vif et le coteau est tapissé de roseaux aux reflets d'or et d'argent.

On apprécie d'autant plus la beauté du site qu'une marche d'une heure et demie, au milieu d'arbustes et d'herbes qui, à chaque pas, vous procurent les effets d'une douche, fait désirer le lever du jour.

Après un parcours de onze kilomètres, à travers une forêt de menus arbres, entrecoupés par de hautes herbes, en partie brûlées, nous atteignons *Xōr-el-Zalat*, ainsi nommé parce que son lit et ses rives ne sont formés que de roches aux formes les plus bizarres. A cette époque, *Xōr-el-Zalat* ne contient que quelques flaques d'eau, mais à la saison des pluies, c'est un torrent violent coulant de l'est à l'ouest.

Entre *Xōr-el-Zalat* et *Xōr-Tuze*, la distance est de 12 kilomètres que nous parcourons à travers deux plateaux complétement boisés de menus arbres où le gibier abonde. Abrok, mon lévrier, a saisi une jeune antilope qui m'a procuré un bon déjeuner.

Xōr-Tuze est une rivière de 50 à 80 mètres de largeur; les abords sont marécageux, couverts d'herbes et de vase; le lit est vaseux et de peu de profondeur; il coule de l'ouest à l'est et vient se jeter dans le fleuve Blanc, en face de la station de *Foweira*. A 800 mètres de *Xōr-Tūze*, au sud, se trouve l'emplacement de l'ancien camp de Baker, désigné sous le nom d'*arbre du Pacha*, parce qu'il est situé au pied d'un grand sycomore où Baker tenait séance.

Nous avons fait halte et avec quatre soldats je me mets en quête de gibier. A quelques mètres du camp, je suis surpris par le départ subit, à mes pieds, d'un animal étrange, bondissant au milieu des herbes qui m'ont empêché d'en reconnaître la nature. Je m'élance à sa poursuite, et je reconnais que j'ai affaire à un énorme serpent. L'animal se réfugie sous une roche, près de la rivière ; la roche forme voûte, et j'aperçois le monstre blotti au fond de la cavité, à une profondeur de 60 centimètres. Je fais feu et la balle lui traverse le corps; l'animal avance la tête, lançant des regards de feu; le sergent Badran, sans user de son arme et sans me donner le temps de tirer l'autre coup, saisit l'animal par le cou, le retire de son refuge et malgré ses contorsions, lui broie la tête contre la roche.

J'ai admiré le courage et le sang-froid de Badran. Le serpent est un *python* de 3 mètres 20 centimètres de long, sa circonférence de 32 centimètres dans la plus forte partie, sa queue a 40 centimètres de long; il est d'une couleur verdâtre, entrecoupée de noir et de jaune. Cet animal, immédiatement dépecé, a donné cinq

kilos de graisse, excellent remède contre les rhumatismes; la peau a fourni des guêtres et des ceintures.

1er Mars. — Il a plu toute la nuit; réveillé dans la nuit et la tête pleine de boas, mon regard est attiré par les mouvements d'un étrange animal placé sous mon lit, un serpent blanc! Je m'approche avec précaution et nullement rassuré: ma déception fut complète quand je reconnus que j'avais affaire à la queue d'Abrok, que la pluie avait forcé de se réfugier dans ma tente.

A cinq heures et quinze minutes, nous quittons *Χōr-Tuze*; notre direction est toujours sud-ouest; nous traversons un immense plateau toute boisé sur lequel nous remarquons beaucoup de traces d'éléphants et de buffles. Les arbres brisés indiquent que des troupeaux d'éléphants ne sont pas éloignés.

Le voyage pendant la nuit est très désagréable, on trébuche à chaque instant, soit par la rencontre d'une branche, soit que le pied se prenne dans un réseau de joncs; des arbres épineux vous déchirent la figure et accrochent vos vêtements; les joncs vous frappent le visage et vous tiennent en alerte pour vos yeux, outre que les arbres profitent de votre passage pour écouler l'eau dont ils sont chargés par la pluie de la veille. Le chemin à travers les forêts empêche de se rendre compte de la configuration du sol. C'est à peine si, sur un parcours de 26 kilomètres, j'ai pu apercevoir pendant quelques instants le terrain descendre à l'ouest et venir se perdre au pied des montagnes bordant l'extrémité nord du lac Mwutan.

A quinze kilomètres de *Χōr-Tuze*, on arrive à un rond-point nommé *Sagga*, ancien camp de Danaqla et bifurcation des routes de *Fatīko* et *Fabbo*. Le centre, au rond-point, est occupé par un magnifique arbre *Abu-Šetar*, sur le tronc duquel j'ai vu le nom de mon ami « Long. 1874. »

De *Sagga* à *Χōr-Korva*, c'est encore une forêt: des parfums suaves s'exhalent des herbes et des arbres au soleil levant; les fleurs recouvrent les arbres et le sol, leurs couleurs et leurs formes sont

des plus variées. La marche à travers ce plateau me fait oublier tous les désagréments de la matinée.

Après un parcours de 26 kilomètres à partir de *Χōr-Tuze*, nous établissons notre camp à *Χōr-Korva*; à une heure après midi, la pluie nous arrive et ne cesse qu'au coucher du soleil.

3 Mars. — Il a encore plu depuis le coucher du soleil jusqu'à deux heures du matin. Nous quittons *Korva* à 5 heures 45 minutes. Notre route change brusquement de direction: nous allons au sud-est. Nous sommes toujours en pleine forêt. Les traces d'éléphants sont de plus en plus fréquentes, et nous faisons halte après un parcours de 13 kilomètres. Nous n'avons plus d'eau que pour une journée de marche.

A 500 mètres du camp se trouve une ruche; quelques soldats, à la tête desquels se place Farag-Aga, vont pour récolter le miel, mais pourchassés par les abeilles, ces malheureux reviennent dans un état épouvantable; tel a abondonné ses armes, tel autre, une partie de ses vêtements; Farag revient en costume Bari. La nuit ils ont pu avoir le miel en chassant les abeilles par le feu.

Pendant toute la nuit, l'hyène a rôdé autour de nous, poussant des cris plaintifs et menaçants, qui ne laissaient pas d'être fort désagréables. Nous partons à 5 heures 45 minutes, et après une marche de sept heures, suivant pendant 35 kilomètres une direction sud-sud-est, nous atteignons *Χōr-Kabūli*. Jusqu'à dix heures du matin, la route a été des plus agréables. Nous traversons des forêts où les arbres prennent tous les tons du vert; l'herbe naissante forme un magnifique tapis; là, l'enchevêtrement des arbres forme un fourré impénétrable, plus loin une éclaircie est arrêtée par un bosquet; des monticules de termites couverts de plantes grimpantes, aux fleurs variées, s'élèvent au milieu d'une pelouse; un beau soleil, dont les rayons, pénètrent à travers tout ce feuillage aux tons variés, vient faire scintiller les gouttelettes de diamant que la pluie a généreusement déposées sur chaque brin d'herbe. La nature est dans ses beaux jours! La vue de ce site

pittoresque, sauvage et agréable vous enchante, et l'homme, quoi qu'il fasse, ne sera jamais qu'un bien faible imitateur de ce que la nature lui offre.

Nous traversons quelques vallons où des troupeaux d'éléphants et de buffles s'enfuient à notre vue, en brisant tout sur leur passage. Il y a quatre heures que nous marchons; le soleil est ardent, pas une goutte d'eau : la marche est fatigante, la joie a quitté la caravane, on est insensible au spectacle offert par la nature. C'est l'eau que l'on veut. Le guide nous dit que nous en trouverons au puits d'*Elabar* seulement, distant de plus de 10 kilomètres. Nous continuons notre route, et après une marche de deux heures, sous un soleil de feu, nous arrivons à *Elabar*, objet de convoitise de toute la caravane; mais, déception! le puits est à sec; il ne contient qu'un peu de vase tournie par la pluie de la veille. J'empêche toute halte; nous continuons notre marche et atteignons *Χōr-Kabūli*. Les porteurs sont harassés; c'est la marche qui les a terrassés, c'est la soif qu'ils ne peuvent supporter plus longtemps.

Entre le puits d'*Elabar* et *Χōr-Kabūli* une bande de maradeurs Langos ont attaqué quelques retardataires qu'accompagnaient cinq soldats. La contenance de ces soldats, qui ont fait feu, et l'arrivée de l'arrière-garde, ont mis en fuite les Langos.

Depuis *Šaka* jusqu'à *Elabar* nous n'avons aperçu aucune hutte; on ne rencontre que quelques abris de chasseurs, lieux de refuge pour une ou deux nuits. Tout le pays est un territoire de chasse, habité par tous les fauves de l'Afrique.

Depuis le puits d'*Elabar* jusqu'au fleuve, le territoire est désigné sous le nom de *Kabūli* et appartient à Rionga. Il y a quelques années, ce district était couvert de Zeribas (villages palissadés) et dans un état très florissant, aussi devint-il l'objet des convoitises des Danaqla d'Abou-Saoud, qui, en peu de temps, eurent bientôt tout détruit : aujourd'hui on ne trouve plus une hutte, tout est couvert de hautes herbes, les seuls habitants sont l'hyène et le léopard qui gémissent toutes les nuits; rien n'est triste comme l'aspect de cet endroit désolé.

Le *Χōr-Kabūli* coule au pied de mon camp, il vient du nord-est et n'est autre que *Χōr-Tuze* : cette multiplicité de noms est fort désagréable. Ici son aspect n'est plus le même : la rivière est encaissée entre deux rives escarpées que couronnent de grands arbres; la distance entre les deux rives est de 20 mètres environ et comporte une profondeur moyenne de 60 centimètres; le courant est très faible, mais il existe. Le fils de Rionga est venu me rendre visite, m'apportant un quintal de bananes.

A sept heures un terrible orage a éclaté sur notre tête; la foudre est tombée à 200 mètres de notre camp, elle a littéralement carbonisé un arbre. J'étais assis sous la tente, sur une chaise en fer, j'ai ressenti à l'instant une violente secousse qui s'est portée jusqu'au cerveau; j'en fus étourdi pendant quelques minutes. La pluie tombe par torrents, ma tente est inondée, la toiture est devenue un filtre; elle cesse à neuf heures; mais mes couvertures, mon tapis, tout est trempé.

4 Mars. — Ce matin nous laissons le soleil se lever, afin de sécher un peu nos effets, et à neuf heures, par un beau soleil, nous levons le camp, et nous nous dirigeons sur *Foweira*. Nous suivons pendant un quart d'heure les rives de *Χōr-Kabūli*, puis nous nous dirigeons brusquement à l'ouest; nous traversons de grandes herbes, hautes de 3 mètres à 3 mètres 50 centimètres, enchevêtrées, jonchant le sol; notre marche devient pénible; enfin au bout d'une demi-heure nous atteignons l'embouchure de *Χōr-Kabūli*, qui vient tomber dans le Nil, en face la station de *Foweira*.

Là, Rionga, prévenu depuis la veille, avait envoyé plusieurs canots pour nous faire traverser; parmi ces canots, il s'en trouvait deux ayant plus de 15 mètres de long, sur 1 mètre 30 de large, creusés dans un seul tronc. Je me suis embarqué sur l'un d'eux, et pendant quelques minutes, nous avons descendu *Χōr-Kabūli*, puis nous avons débouché dans le Nil, branche du fleuve dit Somerset, en face de *Foweira*.

Un magnifique panorama se présente : le Nil, large de 400 mètres, présente une surface unie comme un miroir ; la rive gauche s'élève en pente rapide ; les bords du fleuve, tapissés de nénuphars, qui s'épanouissent tranquillement au-dessus des herbes d'un vert éclatant, balancent mollement leurs tiges flexibles, et semblent chercher à s'élancer amoureusement, mus par une faible brise. A mi-côte, une forêt de bananiers qui semblent couvrir de leurs larges et brillantes feuilles les amours des herbes ; au-dessus les huttes de *Foweira,* formant une série de dômes à coupole dorée. Le pavillon égyptien flotte fièrement sur ce coteau, derrière lequel de grands arbres élancés s'élèvent hardiment, bravant les vents et confondant leurs feuillages au milieu des nues : c'est un beau spectacle qui m'a fortement ému.

Le mudir Bekir-Aga, qui, ayant fait partie de l'expédition du Mexique, est décoré de la médaille militaire, est venu au-devant de moi. Les honneurs m'ayant été rendus, je me suis dirigé vers le logement qui m'a été préparé et qui est très confortable. On y passerait facilement plusieurs années, car j'y trouve tout ce qui est désirable.

En embarquant nos vaches, un énorme crocodile s'est élancé sur l'une d'elles qu'il a saisie par le cou ; un coup de feu lui a fait lâcher prise, mais ne l'a pas atteint ; il est revenu à la charge, on a réussi à retirer la vache, mais elle était complétement déchirée et il a fallu l'abattre. Les bords de *Kabūli* sont remplis de pintades.

A quatre heures, le fils de Rionga est venu me rendre visite. Je suis allé vers la même heure au campement de mes *Χoḏeria* pour me rendre compte de leur installation. A peine y étais-je arrivé que le feu a pris dans les huttes en quelques minutes, quinze maisons ont été dévorées par les flammes. Un fusil avait été oublié ou n'avait pu être sauvé ; il est chargé, part, et la balle vient frapper l'arbre près duquel je me tenais, à un mètre au-dessus de ma tête. J'ai de la chance. J'ai donné une distribution de doura aux habitants dont les maisons ont été brûlées. A six heures, terrible orage ; le tonnerre est tombé sur le camp des *Χoḏeria* et a fait de fortes brûlures à deux personnes ; je commence à ne pas être rassuré du tout avec ces orages.

5 Mars. — Sir Samuel Baker place *Foweira* auprès des chutes de *Karūma,* et il est dans le vrai. Tout le pays, y compris *Gezīz,* le district de Rionga et *Karūma,* est désigné sous le nom de *Foweira,* qu'on attribue à tort à une Zeribeh, lorsqu'il sert à désigner une agglomération de Zeribehs. Il est entièrement sous la domination de Rionga.

6 Mars. — Hier nous avons eu encore un orage, la pluie est tombée pendant une grande partie de la nuit. Ce matin j'ai fait appeler Ali et je lui ai signifié de faire parvenir les lettres pour le retour des *Khoderias* (*Χoḏeria,* lansquenets) du district de *Missendi.* Ali craint que les lettres ne soient remises à *Kabareka.* N'importe, il faut savoir à quoi nous en tenir afin de prévenir le colonel. Je fais écrire au wékil de revenir immédiatement, s'il ne veut être considéré comme rebelle, suivant les instructions du colonel.

Rionga est venu me rendre visite. Rionga est un beau nègre ; il peut avoir cinquante ans environ, sa figure est agréable et paraît exprimer de bons sentiments. Il a amené une vache et un mouton ; je lui fais présent d'un couftan de soie et d'un revolver avec cartouches. Rionga se plaint de ce que tous ses nègres l'abandonnent ; il est relégué aujourd'hui dans une île, à quelques heures au sud de la station, et, malgré sa bonne volonté, il ne peut fournir aux soldats la viande et le pain nécessaires.

J'apprends par Rionga que les gens de *Kabareka,* dans le pays de *M'Rūri,* interdisent le passage sur le territoire aux gens de *M'Ganda.*

M'Rūri (*Mrūli*) est un district qui appartenait à Rionga ; c'est à *M'Rūri* que les colonels Speke et Long-Bey ont été attaqués. Depuis de longues années, les *M'Rūris* empêchaient les gens de *M'Ganda* de descendre le fleuve, mais le passage sur le territoire était libre.

Kabareka coupe cette communication en massacrant tous ceux qui se hasardent. Il y a trois mois, tous les huit jours, arrivaient à *Foweira* les M'Gandas pour vendre du beurre, du maïs, des cuirs, vaches, moutons, etc.; c'était un va-et-vient continuel; ces communications ont cessé.

M'Tesa se plaint de ce qu'il ne peut tirer vengeance des attaques de Kabareka, puisque les troupes du gouvernement sont casernées chez son ennemi. Il demande à ce que ces troupes soient retirées, et alors il se charge de soumettre Kabareka à l'obéissance. Je suis très contrarié de toutes ces nouvelles qui me retiennent à *Foweira* et retardent mon voyage chez M'Tesa, à cause du manque de porteurs.

7 Mars. — Le royaume d'*Unyoro* faisait partie du royaume de *Kittara*, qui était limité au nord par la jonction du lac avec le fleuve Blanc; à l'ouest, par le lac *Mwutan;* au sud, par les prétendues montagnes de la Lune et le lac d'*Ukerewe;* à l'est, il s'étendait au-delà de la rive droite du fleuve, comprenant plusieurs tribus des Langos et du pays d'*Usoga*. L'*Uganda* s'est séparé du royaume de *Kittara* qui prit alors le nom d'*Unyoro*.

M'Tesa, se regarde comme roi légitime d'*Uganda*, qu'il ne possède que par usurpation de ses ancêtres, et veut soumettre à sa domination *Usoga*, considérant cette région comme une partie d'*Uganda*. Quant au royaume d'*Unyoro*, autant que la tradition parmi ses habitants peut remonter, il ne dépasse pas la quatrième génération. Les renseignements suivants m'ont été donnés par Aufina et Rionga, descendants des souverains d'*Unyoro :*

Le premier souverain d'*Unyoro* se nommait Kiabambi, qui eut pour fils et successeur Niantukara; c'est à la mort de Niantukara que le royaume a été divisé.

SOUVERAINS D'UNYORO

Kiabambi.

Niantukara.

District de *Magungo.*	District de *Foweira.*	District de *Fodi.*
Muguema.	*Sagara.*	*Kašube.*
Kamrasi.	*Rionga.*	*Aufina.*
Kabareka.		

Niantukara eut trois fils : *Muguema, Sagara* et *Kašubé;* à sa mort il fit un partage du royaume : à *Muguema*, il donna le district de *Magungo;* à *Sagara*, les districts de *Foweira, M'Rūri* et *Kabūli;* à *Kašube*, le district de *Fodi*. Le trône (*Baubar*), composé d'une chaise, échut à *Muguema;* la possession de ce Baubar constitue le titre de souverain.

Les trois frères vécurent en assez bonne intelligence; Kamrasi, à son avénement, voulut faire reconnaître sa souveraineté par ses cousins; de là les premières guerres. Sur ces entrefaites, les Danaqla d'Abou-Saoud, sous la direction de Ouod-el-Mek et de Sliman, pénètrent dans le pays. Sliman se mit au service de Kamrasi; Ouod-el-Mek prit fait et cause pour Rionga. Ils fomentèrent les guerres qui leur rapportaient l'ivoire; les engagés d'Abou-Saoud s'attaquaient entre eux; d'ailleurs ils n'avaient pas de parti pris. Aujourd'hui marchant avec Kamrasi, contre Aufina ou Rionga, le lendemain ils attaquaient avec Aufina ou Rionga Kamrasi. Voilà les bandits qui se disaient soldats du gouvernement.

Aufina est retiré dans une île, à 30 kilomètres environ, au nord de *Foweira*. Il n'a jamais voulu venir à la station; il craint d'être fait prisonnier et livré à *Kabareka*. Ce sont les *Χoderia* qui lui ont dit de se méfier des soldats nègres qui appartenaient aux chrétiens, tandis qu'eux étaient des vrais musulmans, soldats du sultan. J'ai désiré voir Aufina afin de le ramener à d'autres sentiments.

Je pars ce matin avec vingt soldats, et descends le Nil en suivant la rive gauche. Notre guide est un M'Tongali de Rionga.

Cet officier a un costume des plus fantastiques, s'adaptant parfaitement au paysage qui se déroule devant moi : une peau de chèvre, d'une blancheur de neige, est attachée à ses épaules et lui couvre le dos ; la tête de la chèvre tombe sur les reins, et les pattes flottent de chaque côté du corps ; autour de la ceinture est enroulée une étoffe d'écorce d'arbre qui descend jusqu'aux genoux ; la tête est couverte d'un turban rouge éclatant dont les extrémités viennent retomber sur les épaules ; une lance, terminée par une houppe noire, complète le costume.

Nous traversons une interminable forêt de broussailles et d'herbes. Les bords du fleuve sont couverts de bananiers. Nous passons l'île où Kamrasi se trouva cerné et nous traversons l'ancien camp de Baker dans son premier voyage. Nous franchissons le *Xōr*, et nous arrivons aux chutes de *Bedmote.* Nous continuons a suivre le cours du Nil, qui n'est qu'une série continuelle de chutes, et nous atteignons les chutes d'*Assaka*, où nous établissons notre camp. J'expédie en avant Saïd-Aga avec quelques soldats pour prévenir Aufina de mon arrivée et de ma visite. Les soldats me construisent un abri avec quelques branches et des herbes et je me fais une couche avec des herbes. J'espérais me reposer, mais j'avais compté sans la pluie. A onze heures du soir est survenu un terrible orage ; j'ai été trempé, inondé. J'ai dû attendre le jour, assis sur une petite caisse de 25 centimètres sur 40 de côté, en fumant force cigarettes pour me réchauffer et aussi pour faire écouler cinq longues heures. Que de réflexions pendant ce temps ! La nuit était noire et pas le moindre feu.

J'ai été surpris de la quantité d'arbres foudroyés que l'on rencontre dans ces parages : le tronc, complétement carbonisé, est couché sur le sol. Il est évident que la foudre tombe journellement. J'avoue que les éclairs, dans ces orages, sont continus ; la terre est éclairée comme par un beau clair de lune. Le tonnerre passe par toutes les intonations, depuis le fracas le plus étourdissant, jusqu'au roulement le plus sourd.

8 Mars. — Nous secouons la pluie d'hier et nous suivons le cours du fleuve qui continue à bondir en écumant au milieu des roches. J'ai remarqué entre les nombreuses variétés qui constituent ces forêts une espèce qui, actuellement, est sans feuilles, mais couverte de fleurs d'un rouge éclatant qui produit un aspect des plus étranges au milieu de cette mer de verdure.

Deux autres espèces ont encore attiré mes regards ; c'est d'abord un oignon donnant un *crinum* blanc panaché de violet, et une petite plante microscopique de laquelle s'élance une tige qui soutient une grosse boule de corail.

A midi, nous tombons sur un camp de deux à trois mille Langos ; l'arrivée de Saïd-Aga nous rassure bien vite : nous sommes aux chutes de *Ketutu*, en face de la résidence d'Aufina. Ces Longos reviennent d'une razzia contre *Kabareka.* Ils agissaient au nom d'Aufina. Ils ont tué beaucoup de monde, pris beaucoup de bestiaux, et fait prisonniers beaucoup de femmes et d'enfants, entre autres la sœur de Kabareka.

Notes sur les Langos. — Les Langos, qui comprennent diverses tribus, campent sur la rive droite du fleuve sur une étendue de 15 à 30 kilomètres.

Ce sont des peuplades nomades qui ne reconnaissent aucun chef et vivent par famille en zeribéhs (villages entourés de palissades) indépendantes les unes des autres. Les Langos ne portent aucun costume, mais en revanche ils mettent un grand soin à leur coiffure. Les uns portent des chignons qui descendent jusqu'aux reins, d'autres, au contraire, le placent au sommet de la tête. Quelques-uns tressent leurs cheveux avec de la laine, et se forment une espèce de casque de Sarrazin ; le tout est chargé de plumes, de coquillages et de verroteries. Un grand nombre de ces coiffures rappellent celles de nos dames. C'est au point que l'on pourrait croire que les coiffeurs ont pris modèle sur ces tribus.

Les Langos, du moins en partie, occupent des territoires appartenant à Kabareka, Aufina et Rionga. Ils ne reconnaissent

l'autorité de leurs chefs qu'autant qu'ils les appellent pour une razzia. Les vaches et les prisonniers restent la propriété des Langos qui doivent payer un droit pour le passage du fleuve. Les Langos sont fort braves, mais de vrais bandits : aujourd'hui attaquant Kabareka, demain, les mêmes hommes, appellés par Kabareka, viendront combattre Aufina. Ils ne vivent que de razzias, et sont la terreur de ces pays. J'ai campé au milieu de ces trois mille forbans qui se sont montrés très respectueux.

A mon arrivée, Aufina a quitté son île et est venu me visiter. C'est un homme de quarante à cinquante ans, de figure agréable. Sa personne est très soignée. Il portait un costume de batiste blanche. Je l'ai complétement rassuré sur les intentions du gouvernement et lui ai fait présenter un couftan et des verroteries. Aufina m'a fait préparer un abri parfaitement entendu. Il nous a envoyé une vache, des moutons, des poules, des œufs, de la farine, du maïs, et m'a fait présent de quatre belles dents d'éléphant.

Grâce à Aufina j'ai fait un bon repas, et j'ai pu dormir malgré l'orage. J'ai rattrapé ainsi les quelques heures de sommeil perdues la nuit passée.

9 Mars. — Aufina retourne avec moi. Il veut faire connaissance avec le gouverneur de *Foweira*. Je lui fais donner une monture (un bœuf) et il est enchanté.

En entrant à *Foweira*, où règnent l'ordre et la propreté, il reconnaît, dit-il, qu'il a réellement devant lui les troupes du gouvernement. Aufina va mettre un officier à poste fixe à cette place, où il portera de l'ivoire et de la farine.

Des chutes de *Ketutu* au lac *Mwutan* il y quatre jours de marche. A mon retour du lac *d'Ukerewe*, je me propose de descendre ou suivre le cours du fleuve jusqu'à Ibrahimieh.

Fatigué, je me retire de bonne heure, et, malgré le tonnerre, je prends huit heures continues de sommeil.

Description du Nil entre *Foweira* et les chutes de *Ketutu*. — En sortant de *Χōr-Kabūli*, un grand fleuve, ayant une largeur de 350

à 400 mètres, coulant du sud-est au nord-ouest, se présente à nous ; ses eaux sont limpides, et tiennent en suspension des détritus d'herbes ; sa rive gauche qui est vis-à-vis nous, se lève rapidement et atteint les arbres qui la couronnent et qui empêchent à la vue de s'étendre. Ses bords sont couverts d'herbes, *Ambaǵ* (*Herminiera*) papyrus, roseaux et aussi d'îles flottantes qui sont venues s'y grouper ; le fleuve, étant à son plus bas étiage, ne les charrie plus. C'est bien là le fleuve Blanc, tel que je l'ai vu depuis Sobat jusqu'aux chutes du *Makédo* et tel que Speke et Grant l'ont découvert à sa sortie du lac *d'Ukerewe*.

Le fleuve, à cette époque (10 mars), peut être considéré comme ayant atteint son étiage minimum. Cependant il continue à descendre, mais d'une manière presque imperceptible. En quatre jours, sa décroissance n'a pas dépassé un centimètre. D'après les renseignements qui m'ont été donnés et d'après mes observations faites sur les traces des eaux sur les berges, la crue n'est guère supérieure à 1m,20. Je fais d'ailleurs installer une échelle pour me rendre compte de la marche des eaux.

A deux cents mètres de la station, en descendant le fleuve, on rencontre des rapides ; les roches ne sont pas apparentes, mais le bouillonnement est suffisant pour reconnaître leur existence. En suivant la rive gauche du fleuve, à quatre kilomètres environ, on aperçoit une île de grande étendue, couverte de hautes herbes. C'est l'île où Kamrasi fut cerné à l'époque où Baker pénétra dans ces pays. L'emplacement du camp de Baker est parfaitement reconnaissable. Continuant à descendre le fleuve, on rencontre les chutes de *Bedmōte*, *Šonanšondi*, *Tada*, *Nakoni*, *Assaka*, *Kadia*, *Wadē* et *Ketutu*. C'est au centre de ces dernières chutes que se trouve placée la petite île d'Aufina. Ce dernier chef me disait que les attaques incessantes des Danaqla l'ont forcé à se réfugier dans cette île, où il est obligé de vivre comme un crocodile.

La rive gauche du fleuve, depuis les chutes de *Bedmote* jusqu'aux chutes de *Ketutu*, est presqu'à pic, ayant une hauteur de 40 à 50 mètres au-dessus du fleuve ; la rive droite s'élève en pente

raide. Les deux rives sont boisées, mais c'est sur la rive gauche que se trouvent les forêts de bananiers. C'est ici que l'on rencontre l'arbre dont les indigènes tirent leurs canots. Le tronc droit et lisse s'élance à une hauteur de 15 à 20 mètres; à cette hauteur partent les ramifications chargées d'un beau feuillage. L'aspect de l'arbre est des plus imposants.

Encaissé entre ces deux rives, le fleuve bondit de chute en chute pendant un parcours de 30 kilomètres. Il présente l'aspect d'un gigantesque torrent, se frayant en rugissant une route au milieu de roches sans nombre frappées par ses eaux, qui bondissent et écument en laissant une pluie fine, véritable brouillard, qui vient se perdre à la cîme des arbres de chaque rive. Les chutes sont continues sur ce parcours de 30 kilomètres et la navigation est complétement impossible, même pour les pirogues des indigènes.

Aufina m'informe qu'à une demi-journée de marche les chutes cessent, et que le fleuve coule tranquillement. A quatre jours de marche, il atteint le lac, *qu'il traverse mais sans confondre ses eaux avec les siennes;* d'ailleurs il ne communique avec lui que par un faible canal. La branche principale passe au nord du lac pour rejoindre le fleuve de *Duflé* (?) Les eaux du lac sont salées, et n'ont rien de commun avec celles du fleuve. Si ces renseignements sont exacts, l'opinion de Baker, qui persiste à reconnaître le lac Albert (*Mwutan*) comme réservoir du Nil, tombe complétement.

On ne rencontre pas un seul torrent, pas le moindre cours d'eau qui soit tributaire du fleuve, depuis *Foweira* jusqu'à *Ketutu*, rive gauche*. Les quatre à cinq plateaux que l'on traverse sont séparés par de larges vallons qui n'ont aucun aspect de cours d'eau. Le fleuve ne reçoit que les pluies qui tombent sur ses rives; les eaux s'écoulent immédiatement. Il n'existe aucun cours d'eau collecteur des eaux. Les bois empêchent de reconnaître la pente du sol à quelques kilomètres du fleuve.

* Cependant le voyageur a indiqué sur un croquis de son journal un ruisseau se jetant du sud dans le fleuve.

11, 12, 13 Mars. — Atteint d'un violent mal de tête, il m'a été impossible de me livrer à la moindre occupation.

14 Mars. — Quelques soldats m'avaient présenté une pétition réclamant justice contre leur officier, accusé d'avoir dit à Rionga que les soldats étaient ses abids (esclaves). J'ai fait examiner et juger leur cause par un conseil. Une chose m'a frappé chez ces soldats soudaniens : c'est que rien ne les irrite comme d'être appelés *abids* ou nègres; c'est la plus grande injure qui puisse leur être faite.

Danses chez Rionga. — Quarante nègres de Rionga sont arrivés; ils doivent aller à *Fatiko* prendre le restant des bagages destinés à la moudirieh de *Foweira;* ils nous ont donné une représentation de danse. La musique est composée d'un seul musicien nommé *Kušemī*, attaché spécialement à Rionga, dont il charme les loisirs. L'instrument est une harpe à sept cordes, et le tambour, une calebasse recouverte de peau; le musicien chante en s'accompagnant. La musique a beaucoup d'analogie avec celle des Barbarins; le chant rappelle par ses intonations le chant des Bicharins.

La danse est identique à celle des almées du Caire : mouvements des épaules, trémoussements du ventre et de la face postérieure, mouvements indécents. Le danseur s'entoure les reins d'une peau tombant jusqu'aux genoux et cachant sa nudité; il s'entoure la ceinture soit d'une peau de chèvre, soit d'une peau de panthère, comme les almées se ceignent d'une ceinture d'or ou de cachemire. La danse est accompagnée par la musique, le chant des musiciens et le battement des mains des assistants. C'est la danse telle qu'elle se pratique au Caire.

La danse el-Bahari existe encore ici. Le danseur simule successivement, soit debout, soit couché, les poses les plus extravagantes et les plus obscènes; il termine sa danse par une pose des plus excentriques, la tête en bas, les jambes élevées, écartées et repliées de manière à simuler l'enlacement, maintenant toutes les

parties du corps fixes, sauf le bassin qui se livre aux mouvements les plus désordonnés. A la fin de chaque danse, il formule une demande par gestes : tel qui désire de la viande simule le bêlement du mouton ; tel qui demande des verroteries, porte la main à son cou, etc. La danse est en grand honneur chez ces nègres; tous sans distinction, y compris Rionga lui-même, s'y livrent avec ardeur. En somme, cette danse est identique à celle des almées, sauf que les mouvements sont plus accentués.

15 Mars. — Une députation de quatre cents *M'ganda* est arrivée hier. A une heure, les tambours se font entendre, ainsi que les tamtams : ce sont les *M'ganda*. Ils installent leur camp à un kilomètre de la station. La coutume est de ne pénétrer dans un zéribeh qu'après invitation. L'invitation est faite, et aussitôt la députation, composée de huit mtongalis (chefs), pénètre dans la station. Chaque mtongali est précédé d'un tambour et d'un noggara (tamtam). Tous ces instruments battant sans aucun accord produisent un bruit étourdissant.

Les députés pénètrent dans ma hutte ; tous sont habillés de costumes fort propres, tout est en étoffe blanche, pantalon, chemise, gilet; leur physionomie est toute différente de celle des nègres vus jusqu'ici. La couleur de la peau est cuivrée ; la plupart parlent arabe. Parmi eux se trouve un enfant de *Zanzibar*, Id, élevé par M'tesa, dont il est l'écrivain.

Quand la députation est partie de Uganda, ils n'avaient aucune connaissance de mon arrivée. Ils sont envoyés auprès de Gordon-Pacha avec deux lettres de M'tesa demandant l'envoi d'un barbier et d'un lecteur du Koran ; il demande, en outre, des médicaments et prie de lui faire réparer deux montres. La députation renonce à se rendre à *Lado* et m'accompagnera chez leur roi.

Renseignements donnés par la députation. — L'*Usoga* est rentré sous la domination de M'tesa, avec une grande partie de l'*Uvuma*. Le *Bar-N'go* est à six jours de marche de la résidence de

M'tesa; un grand fleuve venant de l'est et dont les eaux sont douces s'y jette ; ses rives contiennent des dépôts salins. A l'est de l'*Uvuma*, un autre grand fleuve coule dans la direction nord, sortant du lac. L'eau de ce fleuve coule constamment comme le fleuve de *Rendogani*. L'*Uvuma* est une île.

26 Mars. — J'ai été fortement indisposé depuis le 11 mars. Depuis hier je me sens mieux, mais je suis loin d'être rétabli. Pris d'abord d'un violent mal de tête, j'ai cru avoir affaire simplement à une névralgie ; mais bientôt j'ai perdu l'appétit, ma tête devenait lourde, mon estomac était chargé ; j'étais pris d'étourdissements, impossible de me livrer à la moindre occupation; enfin, mes jambes ont refusé de me soutenir. A cet état maladif est venue se joindre une douleur rhumatismale ; je me suis traité tant bien que mal, avec des purgatifs et du bi-carbonate de soude pour boisson, et en me frictionnant avec de la graisse de boa.

En arrivant à *Foweira*, mon intention était de remonter le Nil immédiatement pour me rendre chez M'tesa; mais on m'apprend que les *M'Ruli*, où Long-Bey a été attaqué, s'opposeront à mon passage. S. E. Gordon-Pacha m'a autorisé à forcer le passage et à installer Rionga dans le pays. Le pays de *M'Ruli* appartenait à Rionga; il lui a été enlevé par Kamrasi, qui, craignant l'alliance de Rionga avec M'tesa, a interdit toute communication par le fleuve. Je m'étais d'abord arrêté à l'idée d'installer Rionga à *M'Ruli* avant de monter chez M'tesa, et j'avais donné des ordres en conséquence; mais, après mûre réflexion, plusieurs circonstances ont fait changer mes plans.

1° Je voudrais être renseigné bien exactement sur les Danaqla qui sont auprès de Kabareka. Sont-ils retenus ou restent-ils de leur plein gré? Je puis craindre, en attaquant *M'Ruli*, que Kabareka, par vengeance, ne se livre à un acte de cruauté à l'égard des malheureux Danaqla.

2° Rionga ne peut se maintenir à *M'Ruli* sans une garnison.

Or, les postes sont très faibles et les munitions insuffisantes : vingt-huit cartouches par soldat.

3o Rionga n'a pas de bateaux pour me faire remonter le fleuve au-delà de *M'Ruli*.

4o Je veux profiter des quelques jours de beau temps sur lesquels on peut encore compter pour effectuer mon voyage, afin de ne pas le commencer en pleine saison pluvieuse.

Au retour, il n'en sera pas de même; munitions et soldats seront ramenés de *Fatiko*. Je prendrai chez M'tesa de grandes barques pour descendre le fleuve, quelques *M'ganda* pour rester avec Rionga, et rien ne m'empêchera de rester deux ou trois mois à *M'Ruli* pour organiser la nouvelle station.

Je partirai après-demain pour l'*Uganda;* d'autant plus que cette station, trop longue dans ce pays, est nuisible à la santé de tous. Une nouvelle députation des *M'Ganda* est arrivée : c'est un grand cheikh qu'on décore du titre de qadi. Il est entré dans la station, précédé d'une vingtaine de tambours, d'autant de noggaras; il possède une garde d'une dizaine d'hommes armés de fusils. Ce cheikh est un bel homme; figure avenante, costume d'une blancheur irréprochable; turban blanc, pantalon et chemise arabes, en cotonnade; pour ceinture, une cartouchière en peau de panthère.

M'tesa m'attend avec impatience. M'tesa se croyait un grand sultan; mais maintenant il s'aperçoit qu'il n'y a qu'un seul sultan en Afrique, celui des musulmans. Il était païen; mais aujourd'hui ses yeux se sont ouverts à la lumière, et il regrette que la distance ne lui permette pas d'aller se jeter aux pieds de l'Islam. Il demande à ce qu'on lui donne tous les moyens de rendre ses sujets bons musulmans. Je lui ai répondu que le souverain, apprenant qu'un de ses enfants était égaré si loin, envoyait et enverrait tout ce qu'il faudrait pour son instruction.

J'ai fait ensuite plusieurs questions au sujet d'*Ugigi*, du lac *Tanganyika*, de M. Cameron; mais ils n'ont pu me donner aucun renseignement. Leur ayant demandé combien d'enfants avait M'tesa. — Beaucoup, me fut-il répondu, mais quant au nombre exact, il est défendu de le prononcer sous peine de mort.

27 Mars. — Hier, à six heures, il y a eu un orage. La pluie a duré jusqu'à neuf heures du soir; ce changement de temps m'a fait du bien; aujourd'hui je suis mieux. Je fais mes préparatifs de départ pour demain. Les *M'ganda* sont venus s'entendre au sujet du départ. Ils sont plus de quatre cents, je ne manquerai pas de porteurs.

Rionga est arrivé; il est désolé de me voir partir avant de l'avoir établi à *M'Ruli*. « Je n'aurai jamais le pays de mon père, » me dit-il. « Le pacha (Baker) est venu, et ne me l'a pas donné; » Long-Bey est passé, et ne m'a laissé que de bonnes paroles. » Maintenant, toi, tu vas chez *Kabaka;* tu reviendras fatigué du » voyage, peut-être malade; tu auras hâte de rentrer chez toi; » tu m'abandonneras. Je le vois bien, ma destinée est de mourir » dans mon île, où je serai enterré à moitié dans l'eau. » La figure de Rionga avait un air de résignation tellement triste, que j'en fus peiné et lui promis qu'à mon retour, si Dieu veut, je viendrai à son aide.

Pauvre Rionga! il pourrait bien avoir raison. Retournerai-je de chez M'tesa? (*Kabaka* est le titre de M'tesa, et il n'est jamais désigné que sous ce nom par tous les *N'Yoro* et par ses sujets.) Dans quel état? quelles seront mes dispositions? Rionga veut battre le fer pendant qu'il est chaud; mais réellement, malgré toute ma bonne volonté, je ne puis compromettre la vie de plusieurs hommes et le résultat de mon expédition.

Rionga m'a demandé un fusil; mais le malheureux ne sait pas s'en servir. J'ai voulu faire l'essai de son adresse : je lui ai remis mon rifle et lui ai assigné pour but un tronc d'arbre distant de 40 mètres environ. Il prend l'arme, met en joue, mais n'appuie pas la crosse sur l'épaule. Malgré mes instructions, je ne puis arriver à lui faire appuyer l'arme; il vise en détournant la tête; ajoutons qu'il est gaucher. Le coup part; la balle frappe le sol

à dix pas de nous, et Rionga reçoit un soufflet qui le fait saigner. Sa figure était piteuse. Au même moment, un hippopotame renâclait à 150 mètres dans le fleuve. Je mets une cartouche explosible dans le rifle; la balle a frappé à l'oreille l'animal qui a immédiatement chaviré. Ses jambes et son ventre sont à la surface. Outre que ce coup de fusil me fait une réputation de grande adresse, il a fourni une ample provision de viande pour toute la station. Les nègres et les soldats se sont immédiatement précipités dans les canots, et l'ont remorqué et échoué sur la berge, où il n'a pas tardé à être dépecé et déchiqueté. La viande de l'hippopotame est fade, pleine d'eau, se réduit en filaments par la cuisson; en somme, c'est une mauvaise viande, mais qui est excellente quand on est privé de toute autre. Les indigènes lui attribuent la vertu de faire apparaître la syphilis sur toute personne qui aurait été précédemment atteinte de ce mal, et qui en mangerait.

J'ai tiré déjà nombre de balles sur les hippopotames. La chasse en canot est dangereuse, car l'animal saisit l'embarcation et la brise avec la plus grande facilité et il est fort désagréable de nager de concert avec les crocodiles, dont le fleuve est rempli. On entend constamment l'hippopotame, mais on l'aperçoit fort peu, sinon dans le fleuve, où il ne fait que montrer son muffle un instant pour disparaître immédiatement, et encore est-ce à une grande distance.

Une balle à pointe d'acier ou explosible ne produit aucun effet sur l'hippopotame, si elle ne le frappe à la tête. Plusieurs de ces animaux ont été atteints par dix et douze balles dans le corps, et ont pourtant échappé à nos poursuites. Les balles souvent, suivant la distance, s'arrêtent dans le cuir de l'animal. Un de ces animaux, tué dernièrement avec des fusils Remington, avait dans le cuir sept balles qui ne l'avaient pas pénétré, et cependant la distance à laquelle il a été tiré ne dépassait pas 120 mètres. L'épaisseur de la peau de celui que j'ai tué aujourd'hui est de 0m,12.

A sept heures du soir, nous avons orage et grande pluie jusqu'à dix heures.

28 Mars. — Ce matin, à six heures, je suis prêt; mais les M'ganda se disputent les charges : ils sont quatre cents hommes et il leur faut un discours du mtongali à chaque charge. C'est un tohu-bohu incroyable. Enfin, à huit heures et demie nous partons. J'espère que cette scène ne se représentera pas tous les jours. Je laisse à *Foweira* mes ânes qui ne sont qu'un embarras en toutes circonstances; mon second cheval étant mort, piqué par la mouche, j'emmène les trois mulets seulement.

Nous nous dirigeons immédiatement à l'ouest en abandonnant le fleuve. Le ciel est couvert; de temps en temps, le soleil apparaît et éclaire de quelques rayons un passage fort gai. Nous rentrons bientôt dans une forêt, de beaux arbres autour desquels des lianes sans nombre s'enlacent et leur forment un manteau de verdure, des fourrés impénétrables, véritables repaires des fauves, se succèdent; tout à coup une éclaircie se présente à nous : c'est là le rendez-vous des buffles, leur lieu de repos et d'épanchements. L'herbe est un véritable gazon; la roche arrivant à la surface du sol, la couche de terre n'est pas suffisante pour nourrir les arbustes et les joncs. En sortant de cette forêt, nous pénétrons dans une seconde d'un autre genre : ce sont des bananiers aux pieds d'arbres gigantesques, qui les protégent contre les orages. Les rayons du soleil ne peuvent traverser l'immense toit de verdure sous lequel nous marchons, et nous serions plongés dans l'obscurité si, de distance en distance, nous ne rencontrions des éclaircies formées de charmants bosquets d'acacias. La végétation est splendide, vigoureuse; l'herbe n'est pas encore assez haute pour gêner la vue. La nature, malgré soi, se fait admirer; elle vous émeut, vous saisit, et la pensée ne s'arrête qu'à l'immensité.

Nous avons marché ainsi pendant trois heures et demie, puis nous avons obliqué brusquement à l'est et nous avons atteint les bords du fleuve, en face de l'île où séjourne actuellement Rionga. Les nuages qui s'étaient de nouveau amoncelés se sont mis à fondre sur nos têtes, et j'ai dû marcher avec mon escorte pen-

dant une heure sous une pluie torrentielle, pour atteindre *Kissembo*, seul lieu où je pouvais trouver un abri. A une heure je me trouve sous une hutte; j'étais trempé comme en sortant d'un bain. Mes bagages étant restés en arrière, je n'avais rien pris depuis la veille. Je fais faire du feu, et malgré la fumée qui m'asphyxie je me déshabille complétement et j'attends patiemment, assis sur le sol, que mes habits et mon linge soient secs. Au bout de trois heures je m'habille; mes bagages arrivent et je puis prendre quelques aliments.

Kissembo est une zéribeh de Rionga, éloignée du fleuve d'environ 4 kilomètres. C'est en même temps une station pour les M'ganda qui sont ici plus de huit cents, y compris ceux qui m'accompagnent. Hier, un nouveau mtongali est venu de la part de M'tesa pour presser mon arrivée près de lui. Rionga est sorti de son île et est venu me rendre visite. Il a amené une vache pour les soldats et un mouton pour moi.

29 Mars. — A six heures, on m'informe qu'un soldat nommé Mersal est mort dans la nuit. Ce malheureux était déjà malade à *Foweira*, où il n'avait pas voulu rester malgré mes injonctions; la route d'hier l'a tué. Ils sont ainsi, ces soldats soudaniens : ils vont jusqu'au dernier souffle. Il faut, avant de partir, enterrer ce malheureux, avec toutes les cérémonies musulmanes, et il est déjà huit heures, rien n'est encore fait. Partirons-nous aujourd'hui? je le désire; mais je dois me soumettre à la destinée.

Nous venons d'enterrer ce pauvre Mersal. La pensée de la mort, sa vue même, fait peu d'effet quand on y est résigné, et surtout quand on se trouve dans la position où je suis, seul, n'ayant à attendre de secours de personne. Le moindre accident, la moindre maladie peuvent entraîner les suites les plus graves, mais je suis résigné et la mort de Mersal ne me produit naturellement aucune tristesse. Mes Soudaniens ont fait une fosse large de 0,80 centimètres, longue de 2 mètres sur 1 mètre de profondeur, puis latéralement, ils ont creusé, comme l'exige le précepte du Prophète,

mais sans voûte, l'emplacement du corps qu'ils ont déposé dans cette espèce de caveau; puis ils ont fermé l'ouverture avec des bûches en plan incliné, les ont recouvertes d'une peau de vache, et ont ensuite comblé la fosse. Le corps se trouve ainsi dans un véritable caveau. Cette pénible cérémonie terminée, nous sommes retournés au camp, pour presser le départ.

Quels ennuis avec ces M'ganda! il leur est impossible de s'entendre pour les bagages. Pour arriver à mes fins j'ai dû menacer le mtongali Omar de renoncer à mon voyage. Cette menace produit son effet; en un clin d'œil, les bagages sont enlevés et nous partons.

Nous nous dirigeons à l'ouest, à travers des taillis fort désagréables à traverser, les arbres tout couverts d'épines me déchirent la figure et les mains. Nous traversons deux magnifiques forêts de bananiers. Enfin, au bout de trois heures d'une bonne marche, nous arrivons à *Fagnatori* : c'est une ancienne zéribeh de Rionga. Aujourd'hui tout est détruit, sauf une centaine de petites huttes bâties par les M'ganda pour leurs stations. Il n'y a pas le moindre torrent, le moindre ruisseau à traverser depuis *Foweira*. A *Fagnatori*, se trouve une mare formée par les dernières pluies. L'eau est tout à fait mauvaise. C'est une macération d'herbes; mais que faire? La température est très élevée et je suis obligé de boire de cette eau qui va peut-être me rendre malade. Malech!

30 Mars. — Ce matin, nous avons pu partir plus tôt. Ma menace d'hier a produit un excellent effet : chaque porteur a pris sa charge sans observations. A six heures le camp est levé. Nous passons entre les collines de *Fagnatori* en nous dirigeant à l'ouest. Nous cheminons sur un immense plateau couvert d'une magnifique végétation. Le terrain, couvert de crevasses dont quelques-unes sont des mares remplies d'eau de pluie, s'incline fortement au sud-est, pour former le bassin du fleuve, l'herbe est courte, ne trouvant pas dans le terre une nourriture suffisante; les arbres sont les mêmes, c'est un excellent pays de chasse pour les éléphants; nous en apercevons un troupeau qui fuit, la trompe en

l'air. Plus loin, de nombreux vautours nous indiquent l'existence d'un cadavre; nous nous approchons, c'est la carcasse d'un éléphant, tué probablement par les gens de Kabareka. Toute cette région est en somme monotone et désagréable.

Après une marche de quatre heures, nous arrivons à *Mašudi*, anciennes zéribehs de Rionga; il n'en reste plus de vestiges; tout a été détruit. Là, le pays reprend un peu de végétation. A onze heures et demie nous atteignons *Titi*, campement des M'ganda; je suis très heureux de trouver une hutte pour m'y mettre à l'abri de la pluie qui commence à tomber. Mes bagages sont encore bien loin derrière et n'arriveront que dans une heure ou deux. Peu m'importe.

Mohammed-Kher, chef des Khotarias (*Khodarie*, lansquenets), a forcé la consigne et a pénétré dans ma hutte. Je lui ai fait administrer vingt coups de courbache. Ils sont tous comme ça, ces gens, si vous vous montrez bon, facile et indulgent, aussitôt ils empiètent sur vous et finissent par ne plus obéir. J'espère que cette correction servira de leçon et que je n'aurai plus à recourir à la bastonnade, elle était nécessaire car Mohammed-Kher était gâté par moi; je lui avais accordé certaines privautés dont les autres avaient été jaloux et dont il abusait.

Le temps est lourd, le camp est désagréable, nous n'avons pour nous désaltérer que l'eau d'une mare où tous les animaux ont pataugé et qui est un véritable purgatif.

31 MARS. — Nous quittons *Titi* en nous dirigeant au sud, à travers une plaine crevassée, couverte d'herbes; chemin désagréable, vue monotone. En quittant *Titi*, on aperçoit au loin, à deux jours de marche, à l'ouest, un mont isolé. A neuf heures du matin, après un parcours de 10 kilomètres, nous entrons dans le pays de *M'Ruli*.

M'Ruli est un district qui appartenait autrefois à Rionga; mais Kamrasi, aidé des Danaqla, s'en est emparé. Le pays est riche en bestiaux et en grains; il est bien peuplé.

A l'est de notre route, les zéribehs se succèdent sans interruption; ils sont désignés sous le nom de *Hellāl-Nyéka* et de *Hellāl-Moga*. Derrière ces villages s'élève une haute montagne; le fleuve coule au pied; c'est l'endroit où le colonel Long a été attaqué et poursuivi. A l'ouest, à deux ou trois jours de marche, on rencontre une chaîne de montagnes; mais la route que nous suivons n'offre aucun accident, aucune ondulation; c'est toujours une plaine couverte d'herbes plus ou moins hautes avec des arbres rares et rabougris; puis autour des villages, des jardins de bananiers, des arbustes vivaces, des patates douces (cayates).

Après une marche de quatre heures, nous arrivons à la rivière *Kafū*, que nous traversons. La rivière a actuellement une largeur de 10 mètres et 0,50 centimètres d'eau dans le point le plus profond. Elle coule de l'ouest à l'est avec un courant sensible; les berges sont inclinées à raison de 4/1 et sont formées de gravier; l'eau en est excellente, elle tombe dans le Nil. Nous campons à *Hellāl-Kafū*, à environ 3 kilomètres de la rivière.

A notre approche, les habitants ont emporté ce qu'ils pouvaient en abandonnant leurs huttes, dans lesquelles nous nous installons sans vergogne; il paraît que c'est la coutume des voyageurs de ce pays. Les *Hellāl* (villages) sont fort nombreux et très rapprochés; il me semble qu'il serait aisé aux habitants de se réunir et de repousser les M'ganda; ils n'en font rien, ils se soumettent. Les M'ganda, en approchant d'un village, font entendre leurs tambours et leurs noggaras; aussitôt les habitants abandonnent leurs huttes, emportant ce qu'ils peuvent et cachant leurs grains sous terre dans leurs jardins. Les M'ganda pénètrent dans le village, s'installent dans les huttes, font une inspection de tout ce qu'elles contiennent, s'emparent de ce qui n'a pu être emporté, mangent les poules et saccagent les champs de cayates. Leur flair pour trouver les cachettes des grains est étonnant; ils se promènent dans les champs de cayates et dans les forêts de bananiers en sondant le sol avec leurs lances, et finissent par trouver des vases de terre pleins de grains, *lubia* (haricots), sésame. Cependant,

je dois dire, pour rendre justice aux M'ganda, qu'ils usent de tout, mais n'emportent rien.

Comme je faisais observer à cheikh Omar que ces procédés étaient contraires aux principes d'humanité, il me répondit : « Tout le pays appartient à Kabaka (M'tesa); Kabareka, Rionga, » Aufina, ne sont que des vizirs de Kabaka; nous sommes des » envoyés de M'tesa; ils nous doivent la nourriture et le loge- » ment sur toute la route. » Je ne sais ce que vaut cette assertion, mais certainement elle a quelque chose de fondé. J'ai vu Rionga et ses sujets montrer le plus grand respect et une grande obéissance aux paroles des envoyés de M'tesa. Un mtongali et une centaine de M'ganda sont en garnison à *Kissembo* pour empêcher les attaques de Kabareka.

En entrant dans le district de *M'Ruri*, cheik Omar a parcouru les *Hellāls* (villages), précédé simplement de son tambour et de sa trompe, et tous les habitants se sont enfuis à son approche. Cependant ce district est administré par un mtongali de Kabareka; il est certain qu'aujourd'hui M'tesa exerce une sorte de domination sur tout le *Nyoro*. Chaque mtongali, grand ou petit, possède un tambour qui le précède et un joueur de noggara. J'ai avec moi une trentaine de mtongalis; qu'on juge du tapage à l'approche d'un village, chaque tambour battant sans aucune mesure, et les noggaras faisant entendre les sons les plus discordants.

J'avoue que cette coutume des M'ganda, de s'installer sans façon dans les huttes, est un peu indispensable dans ces pays. Il n'y a pas d'hôtel. L'herbe est trop courte pour servir à construire des abris en cette saison et j'ai dû faire comme les M'ganda. Mes soldats se sont livrés à la chasse aux poules, les cayates leur ont fourni un excellent repas. La cayate (patate douce) est dans ce pays un tubercule de couleur rouge, cylindrique, long d'environ 12 à 15 centimètres sur 5 à 6 de diamètre ; elle pousse à quelques centimètres dans le sol. La cayate se mange crue et cuite. Crue, elle a un goût qui rappelle le cœur de la laitue montée. Bouillie,

c'est une excellente pomme de terre sucrée. En somme, c'est un bon aliment.

1er Avril. — Je me trouve très bien d'avoir usé du procédé m'ganda et d'avoir eu une hutte hier, après un orage qui a eu lieu à deux heures. Il a encore plu une grande partie de la nuit. Ce mâtin le terrain est glissant; nous avons de la peine à marcher. C'est toujours la même plaine couverte d'herbes; nous sommes encore dans le district de *M'Ruri*. Nous traversons constamment des villages entourés de jardins, de bananiers, de grands champs de loubias et de cayates; et partout, à notre passage, les habitants fuient, abandonnant tout.

Ces M'ganda nous font faire mille détours; tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, souvent nous retournons sur nos pas ; cependant je ne vois aucun obstacle devant nous qui nous oblige à de pareils circuits. Je crois que c'est dans le seul but de traverser les jardins pour montrer leur domination et pour continuer à maintenir le régime de terreur qui leur profite si bien. A neuf heures nous avons quitté le district de *M'Ruri*, et nous entrons dans le district de *Wakituku*, domaine de Kabareka. Il y a beaucoup de jardins. A dix heures et demie nous nous installons comme hier, dans les *Hellāls Wakituku*, que les habitants s'étaient empressés d'abandonner. Je ne puis m'habituer à ce système de spoliation ; mais je suis obligé de faire comme les autres; je rends justice à ma troupe, elle est pleine de réserve, rien n'est saccagé autour de ma hutte.

On vient me prévenir que deux de nos vaches, confiées à cheikh Omar, ont été volées. Un mtongali se présente immédiatement et avec force gestes et un simulacre de combat à la lance, jure qu'il les ramènera ou qu'il succombera, et il part immédiatement avec deux abids. Je suis certain qu'il reviendra avec les vaches; car le seul nom de M'ganda est un objet d'effroi pour tous les sujets de Kabareka, le roi des rois. Les vaches ont été ramenées.

2 Avril. — La nuit dernière il a encore plu, mais ce n'est pas

la pluie qui m'a empêché de dormir. Ma hutte est habitée, et ses habitants se comptent par milliers. Les fourmis sont désagréables, mais généralement vous évitent; les moustiques, on s'en garantit; mais il est un insecte puant, repoussant, hantant les couches et dont il est difficile de se garantir, c'est la punaise, enfin; c'est ce vilain et insupportable insecte qui pullule dans ma hutte, et m'empêche de fermer l'œil de toute la nuit.

Nous partons ce matin à sept heures; toujours la plaine couverte d'herbes, champ de cayates, forêts de bananiers, habitations continues. Nous faisons des circuits sans nombre. Nous avons marché trois heures en parcourant 15 kilomètres; mais nous n'avons pas avancé de 5 kilomètres dans la direction de M'tesa. J'ai dû me fâcher contre le mtongali guide, et je l'ai menacé d'une bastonnade si demain il ne suivait pas la route directe. Nous campons aux *Hellāl-Wargu;* je me garde bien de profiter de la hutte qui m'est destinée; je fais dresser ma tente; au moins je serai certain de ne pas être incommodé la nuit par des habitants importuns. A deux heures nous avons un orage, mais de courte durée, quoique la pluie soit abondante. Le terrain se sèche presque immédiatement.

La variété des fleurs est très grande dans ces prairies. J'ai ramassé une espèce de gueule-de-loup violette, poussant sur une tige élancée de 1 mètre environ, sans feuilles; cette fleur est fort jolie mais sans odeur. Les Khotarias que j'ai avec moi ne me sont d'aucune utilité. Au contraire, ils ne me procurent que des désagréments. Mohammed-Kher vient se plaindre de ce qu'ils refusent de lui obéir. Je suis obligé de les réunir et de les menacer de les traiter en rebelles si pareil fait se représente. Ils jurent d'obéir, et m'assurent que puisque je reconnais Mohammed-Kher pour mon wekil, ils le serviront comme moi-même.

3 Avril. — Ouf! je suis exténué, et j'ai, pour me reposer, le sol et un caoutchouc; nous venons de faire huit heures de marche sans nous arrêter, 40 kilomètres, et par quels chemins! Nous quittons

Wargu, à six heures et demie, et nous voilà traversant une plaine dont le sol détrempé rend la marche difficile et nous fait glisser à chaque pas. Le terrain va toujours en descendant du nord au sud. Nous finissons par tomber dans un marais qui s'étend sur plusieurs kilomètres de l'est à l'ouest et sur 3 à 4 kilomètres du nord au sud. Il faut le traverser. Nous y entrons hardiment; parfois nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture. Le fond est une vase gluante qui cède sous notre poids; l'eau est noire et puante. Cette traversée est des plus pénibles, personne ne souffle mot, chacun est occupé à assurer ses pas. Après une heure environ de pateaugeage, de chutes, entraînant nécessairement bain complet, dans un liquide infect, nous finissons par sortir de ce bourbier, et nous sommes heureux de trouver un brillant soleil pour nous sécher. Nos jambes sont couvertes jusqu'à la hauteur du genou d'une épaisse couche de boue luisante et fortement adhérente. Les M'ganda prétendent que ce marais est en communication avec le fleuve.

En sortant du marais nous entrons de nouveau dans une plaine. Nous avons à notre droite (ouest), une série de collines que l'on désigne sous le nom de *Bozindi*; à l'est, à deux jours de marche, une chaîne de montagnes. Ce sont les montagnes *Mogunu.* Il y a plus de six heures que nous marchons; nous n'avons rencontré sur notre route aucun village, aucune hutte. Heureusement que les pluies avaient rempli les mares, ce qui nous a permis de nous désaltérer avec une eau bourbeuse. Enfin, à neuf heures, nous arrivons aux *Hellāls* de *Merimba.*

Je n'ai pris aucune nourriture depuis hier soir et je meurs de faim; mais rien, absolument rien à manger, mes bagages sont encore bien loin. A quatre heures, quelques caisses arrivent; je m'empresse de les ouvrir. Je puis prendre des biscuits que je dévore avec quelques morceaux de sucre.

A six heures seulement, ma cuisine et ma caisse de provisions arrivent. Il est huit heures, ma valise contenant mon journal, mes

notes, mes instruments, mon lit, ne sont pas encore arrivés ; je suis fort inquiet. Hid envoie à la recherche, et à minuit mes bagages sont rendus.

Merimba est le nom d'un cheikh qui administre toute cette région, et qui n'est indépendant qu'en apparence. Au lieu de dépendre d'un seul cheikh, il doit obéir à deux : M'tesa et Kabareka. Cette situation est assez curieuse. Il doit fournir à l'un et à l'autre, sur leur demande, les hommes pour les razzias et pour la guerre. Il s'ensuit que si Kabareka et M'tesa en viennent à une guerre, *Merimba* partagera ses guerriers en deux parties qui combattront l'une contre l'autre. Ce district sépare les deux royaumes d'*Unyoro* et de *Ganda*. Comme d'habitude, les huttes étaient abandonnées et les M'ganda les ont occupées sans façon. Pour moi et mes Soudaniens, nous ne voulons plus de ces habitations. En dehors des insectes de toutes sortes, elles contiennent un myriapède dont la morsure est regardée comme mortelle. Mes soldats se construisent, avec les feuilles des bananiers et de la paille, des abris qui leur suffisent pour une nuit ; quant à moi, j'ai ma tente qui est excellente.

Mon angarêb (bois de lit du Soudan) et mon lit ne sont pas arrivés ; je passe la nuit enveloppé dans mon manteau de caoutchouc. Je suis tellement harassé de fatigue, que, malgré les moustiques, malgré ma couche qui laisse beaucoup à désirer, je ne tarde pas à tomber dans un profond sommeil.

L'arrivée des bagages au milieu de la nuit, les aboiements d'Abrak, la pluie qui bat le tambour sur ma tente, ne me réveillent qu'un instant, juste suffisant pour me rendre compte de la cause du bruit ; une fois édifié, je me retourne et me rendors à poings fermés.

4 Avril. — Nous sommes dans le royaume d'*Uganda*. *Kagangu* est le premier district du royaume ; le cheikh est le mtongali Moreko, qui fait partie de mon escorte. Quel beau pays ! le maïs, la patate, les courges, tout est en abondance. Nous sommes campés au milieu d'une forêt de bananiers qui a plusieurs hectares

d'étendue. Je n'ai jamais tant vu de bananes ; les arbres en sont chargés, le sol en est jonché. La consommation pourtant en est considérable ; mais telle est la quantité des fruits, qu'il n'y paraît guère. Bien que la plus grande partie des bananes se consomme sous forme de boisson, — merissa, pombé, — ce fruit n'en est pas moins un des principaux aliments de ce pays. Cueillie verte encore, la banane est cuite sous la cendre et dévorée immédiatement ; séchée, elle est réduite en farine, et forme une kisra (pain du Soudan). Il en existe une autre espèce ayant la forme d'un croissant, qui est spécialement affectée aux mtongalis.

J'ai remarqué ici une espèce d'arbre caoutchouc qui est très commun, puis des perruches nous étourdissant par leurs cris stridents et d'énormes scarabées d'un beau brun doré qui ramassent activement leur provision d'hiver. J'ai eu occasion d'examiner la construction des monticules de termites. Le monticule est percé d'une infinité de canaux, communiquant entre eux. Audessous de la butte se trouve un puits parfaitement cylindrique et ayant une profondeur de 3 à 4 mètres. C'est la fouille d'emprunt des terres pour former le monticule. Le travail est très curieux, et on a peine à croire qu'il est dû à de si faibles animaux.

Cheikh Omar souffre beaucoup d'un abcès qu'il a au pied, il m'a fait demander à rester à *Kagangu* la journée de demain pour se reposer, j'y ai consenti ; rien ne me presse. Nous avons eu un peu de pluie par suite d'un orage de courte durée, à deux heures après midi.

9 Avril. — Il y a six jours que je souffre d'une violente névralgie qu'il m'est impossible de faire disparaître. Le moindre mouvement de la tête, même des yeux, me cause des douleurs insupportables. Aujourd'hui je vais un peu mieux ; aussi j'en profite pour mettre mon journal à jour.

Le 5, sur la demande de cheikh Omar, nous avons passé la journée à *Kagangu*, district de *Karmūri*. Dans l'après-midi, Id, l'écrivain de M'tesa, est venu m'informer qu'un voyageur venant de

Zanzibar était arrivé auprès de M'tesa. C'est probablement M. Cameron pour qui je suis porteur d'une lettre que m'a remise le colonel Gordon. Certes on est toujours heureux de rencontrer un civilisé, un blanc, au milieu de ces noirs sauvages. Je ne connais nullement M. Cameron. Parte-t-il français? Je ne sais. J'ai l'ordre de l'aider et de le secourir.

Le 6, nous avons quitté *Kagangu,* à sept heures et demie. Le pays prend un aspect des plus attrayants; nous quittons ces plaines sans fin et ces forêts où la vue ne peut s'étendre. La contrée ici est une suite de collines gaies, boisées, couvertes de bananiers et de jolis vallons garnis de villages. Tantôt nous sommes dans la vallée, tantôt au sommet de quelque haute colline qui nous permet de promener allégrement nos regards sur de nombreux villages et sur une grande étendue de pays. En somme *Uganda* me rappelle les plus beaux sites de l'Italie. Nous traversons tout le district de *Karmūri,* et nous arrivons à *Lugabala,* où nous campons.

Je reçois une lettre de Sa Majesté M'tesa, qui, après les salaams, me dit qu'il m'attend avec impatience, que tout est prêt pour me recevoir, et que dans le cas où les porteurs ne seraient pas en nombre suffisant je dois m'adresser à Id. Que pense-t-il donc, ce bon Kabaka? j'ai avec moi plus de cinq cents porteurs, et c'est à peine si quatre-vingts sont nécessaires pour moi et mes soldats. Il s'imagine, ce bon roi, que je lui apporte le contenu de tous les magasins du Caire?

On m'a remis aujourd'hui une lettre de M. Chippendall, de retour d'une expédition dans le pays de *Kōši.* J'ai été très agréablement surpris à la réception de cette lettre, car j'étais persuadé que de longtemps je ne recevrais aucune nouvelle de qui que ce soit.

Le 7, mercredi, nous quittons *Lugabala* où nous nous sommes régalés de bananes. Dans la nuit les éléphants sont tombés au milieu du camp; l'alarme donnée, tout le monde est sur pied, mais il fait tellement noir qu'il est impossible de leur donner la chasse. Je défends de tirer un seul coup de feu. Le camp s'étend en tous sens dans les bananiers et une balle pourrait occasionner

un malheur. Les éléphants fuient en brisant tout sur leur passage. Ce matin nous pouvons nous rendre compte des dégâts que font ces animaux dans les jardins. Des milliers de bananiers jonchant le sol attestent leur fuite précipitée; les champs de patates sont foulés; ces passages sont quotidiens, et malgré l'immensité des dégâts on s'en aperçoit à peine, tellement la végétation est luxuriante et tellement est grande la production du sol.

Nous avons quitté le district de *Karmūri* et nous entrons dans le district *Beramese Kangaoni.* Le pays est toujours aussi gai. Des collines, de jolis vallons, des forêts de bananiers, de nombreux villages. D'ailleurs, c'est l'aspect du pays jusqu'à la résidence de M'tesa. A *Briaki,* nous rencontrons un ruisseau frais et limpide, coulant rapidement sur un lit de roche; c'est la première eau potable que nous trouvons depuis notre départ de *Foweira,* à part la rivière *Kafū.* Cette eau m'engage à camper à *Briaki,* et à arrêter notre marche de la journée. Ce ruisseau porte le nom de *Xŏr-Ergugu* et se jette dans le marais que nous avons dû traverser en quittant *Hellāl-Wargu* dans lequel il se perd. Il est loin d'être dans tout son parcours ce que je le trouve ici où son eau est claire et limpide, parce qu'elle coule avec un courant de torrent sur un lit de roche et de gravier, tandis que sur le reste de son parcours elle traverse différents bas-fonds de terre glaise, où elle forme de véritables marais, bourbiers infectés de végétation en décomposition.

Cheikh Omar veut faire mourir mes soldats de faim. Hier, ils n'ont pas eu de viande; leur provision de farine est terminée, et les malheureux ne peuvent pas se contenter du régime de patates douces et de bananes qui suffit aux indigènes. Aujourd'hui on devait m'envoyer une vache à sept heures du soir, on amène un veau de quatre ou cinq mois, suffisant à peine pour quatre hommes, et ils sont soixante à avoir faim. Ils n'est pas en mon pouvoir de renouveler le miracle de la multiplication des pains et je renvoie à cheikh Omar son veau en me promettant de prendre une re-

vanche pour le lendemain. Les soldats ont soupé comme ils ont pu; le fait ne se renouvellera plus.

Nous quittons *Briaki* aujourd'hui 8. Nous sommes toujours dans le district de *Beramese-Kangaoni*. Nous traversons de magnifiques villages bâtis au milieu des bananiers. La route est large ici (plus de 30 mètres), parfaitement battue ; sur les côtés s'élève à hauteur de 2 mètres une haie de roseaux tressée solidement. Nous sommes au village de *Kalūdi*. A peine avons-nous fait halte que je fais saisir, au fur et à mesure qu'ils arrivent, les moutons et chèvres du cheikh Omar et des mtongalis. Cheikh Omar arrive. Après les salutations, je lui annonce que si dans trois heures je n'ai pas de viande pour mes soldats, je leur livrerai ces moutons et chèvres, dont je suis prêt à payer le prix. Cette menace produit son effet. Une heure après, on nous a amené trois vaches, et j'ai restitué les captifs.

Aujourd'hui vendredi, nous avons parcouru une grande partie du trajet sur une route vraiment royale. M'tesa fait exécuter actuellement une route traversant tout le royaume d'*Uganda*, elle a une largeur de 20 mètres; malheureusement dans ce beau pays d'*Uganda*, les travaux de terrassement sont inconnus, et tout le système de voirie consiste à couper les herbes. C'est un grand progrès, et ce travail certainement est on ne peut plus utile pour ceux qui voyagent dans ces contrées; on ne se figure pas les désagréments, les souffrances qu'on endure à travers ces joncs et ces herbes qui parfois vous couvrent complétement.

Mais une chose que M'tesa devrait faire exécuter, c'est un passage à travers certains bourbiers qui se forment aux pieds de la ligne de séparation de deux versants. Aujourd'hui j'ai été victime de ces maudits passages. J'étais sur ma mule, au beau milieu du passage; la plus belle crême liquide de boue infecte remplit la route; ma mule s'enfonce jusqu'au poitrail, culbute, ma selle est sur le cou de l'animal, et moi, je me trouve pateaugeant en plein milieu du bourbier, je suis couvert de la tête aux pieds d'une boue gluante, ma figure a pris la teinte des habitants. Comme je

maudis ces affreux marais et comme je tremble à la traversée de chacun d'eux!

Nous descendons aux *Hellāl-Safarga;* le mtongali veut d'abord nous persuader de continuer notre route; il m'avoue que ce n'est pas mon séjour et celui des soldats qui lui est désagréable, mais bien le passage de ses compatriotes M'ganda qui volent tout, poules, moutons, ruinent et saccagent tout ce qu'ils trouvent. La sœur de M'tesa est propriétaire des environs de *Safarga*. Elle est venue rôder autour de ma tente avec une faible escorte; mais la vue de tout mon monde la fait rétrograder.

10 Avril. — Nous sommes sur les propriétés particulières du roi M'tesa. Encore deux heures de marche et nous atteindrons la limite de notre voyage, la résidence de M'tesa. Nous ne pouvons aller plus loin aujourd'hui, parce que nous nous trouverions sur les propriétés de la mère du roi, et nos M'ganda ne pourraient y camper. Leurs habitudes de vol sont trop connues pour que la reine-mère les autorise à séjourner sur ses terres. Il a plu pendant une grande partie de la nuit dernière; ce matin il pleuvait encore, aussi n'avons-nous pu partir qu'à huit heures. Le terrain est détrempé, notre marche est pénible. C'est à peine si nous avons fait 2 kilomètres pendant la première heure de marche. Heureusement qu'un vent assez frais, aidé d'un soleil bien pâle, a un peu desséché le sol, et nous a facilité la marche. Le pays est toujours aussi riant, *vertes collines, sombres vallons, ruisseaux aux doux murmures*, tout cela se répète trop souvent pour attirer notre attention. Nous suivons la route du roi, qui, à part quelques passages, se trouve complétement terminée. On me dit que M'tesa est dans l'idée de se faire venir une voiture, et que c'est dans cette intention qu'il a fait construire une route. Mais ce n'est pas une voiture qu'il lui faut; c'est un chariot, et encore faut-il qu'il s'attende à le voir verser tous les cent mètres.

A onze heures, nous campons à *Ketaūba*, mes gens se jettent sur les cannes à sucre qui viennent augmenter ici les productions

des jardins, pourpier, qoulqas (colocasia). Plusieurs soldats sont pris de fièvre, mais elle est faible ; quelques cas ont déjà disparu au moyen d'une forte transpiration amenée par du thé bouillant ; une ou deux doses de quinine m'a suffi jusqu'ici pour guérir la plupart des cas.

Ketaüba est dans le district de *Debatu ;* à l'ouest, distant environ de 8 kilomètres, se trouve une colline sur laquelle est construit le tombeau de *Sūna*, père de M'tesa. Ce lieu porte le nom de *Uamara.* Le tombeau consiste en une hutte que l'on répare et que l'on reconstruit à peu près tous les ans.

11 Avril. — Nous sommes campés chez M'tesa ; sa résidence est à peine à 1 kilomètre de distance du palais qui a été mis à ma disposition ; mais n'empiétons pas sur les événements.

Ce matin, une pluie constante qui a duré toute la nuit, nous empêche de partir ; à huit heures la pluie cesse, le vent s'élève, nous laisons les arbres secouer leurs feuilles, car sans cela nous serions trempés au bout d'une marche de dix minutes, surtout sous les bananiers dont les feuilles sont de véritables réservoirs qui se déversent d'un seul coup par l'effet du vent, et constituent d'abondantes douches pour les malheureux qui se trouvent dessous. Les Soudaniens craignent la pluie dont ils souffrent beaucoup.

A neuf heures, nous nous mettons en marche : nous avons à traverser plusieurs ravins où les eaux se sont accumulées et rendent le passage fort critique. Nous entrons dans l'eau bourbeuse qui nous dépasse les genoux ; au bout d'une heure de marche, nous atteignons les propriétés de la mère de M'tesa, la pluie nous force à chercher un abri, d'ailleurs nous devons faire toilette pour entrer dans la capitale d'*Uganda* ; nous prenons sans aucune gêne possession des huttes qui bordent la route.

Il est midi : la pluie a cessé, un émissaire de M'tesa vient me porter les salaams de la part du roi. Notre toilette est faite, mes soldats soudaniens produisent le plus bel effet avec leurs tuniques

rouges, leurs cartouchières en peau de léopard et leurs pantalons blancs.

Nous nous alignons sur la grande route, les trompettes et le tambour se mettent en mouvement ; devant nous les mtongalis font résonner leurs noggaras et agitent leurs drapeaux, une population de plus de dix mille personnes nous entoure, courant, chantant, gambadant. C'est un effet des plus extraordinaires qu'il soit donné de voir. Nous avançons en suivant une avenue large de 30 à 40 mètres. La population nous accompagne en traversant collines et jardins ; nous arrivons sur une immense place où une foule compacte, les uns assis, les autres debout, nous attend dans un religieux silence. A notre arrivée, des noggaras en nombre incalculable se mettent en branle. Nous sommes dans la résidence de la reine-mère, les mtongalis se succèdent toutes les cinq minutes pour me porter les salaams de la reine ; mes trompettes résonnent, c'est un vacarme, un charivari inconcevable, mais qui ne manque pas de charme et d'originalité. On sent que tout le pays est en fête.

La foule qui nous accompagne grossit de plus en plus, mais ne nous gêne en rien dans notre marche. Elle nous laisse la route libre, elle gambade, se bouscule en flots tumulteux, à travers les collines et les jardins. C'est un spectacle des plus gais et des plus réjouissants, de voir cette masse aux costumes les plus étranges et les plus variés, couvrir complétement de vastes collines pour se précipiter ensuite comme un torrent dans les ravins ; tout le long de la route, une multitude de femmes est alignée le long des maisons et se trouve dans l'admiration de notre cortége. Un médecin-sorcier, couvert de mille colifichets, vient me haranguer : tous les quarts d'heure, un courrier m'arrive essouflé d'auprès de M'tesa. Il m'apporte le salaam, repart immédiatement comme une flèche pour ne s'arrêter qu'aux pieds du roi à qui il doit porter la réponse.

Enfin, la demeure de M'tesa apparaît, bâtie sur le versant nord

d'une colline ; de là elle domine une grande étendue de paysages. On me dit que M'tesa suit notre marche avec une lorgnette. Nous suivons pendant un quart d'heure l'avenue qui conduit à la résidence royale, et nous arrivons aux habitations qui nous sont destinées. Ces logements sont entourés d'une enceinte générale et renferment plusieurs cours intérieures. Mon habitation, bâtie spécialement pour moi, est des plus confortables.

M'tesa me fatigue avec ses salutations ; heureusement, il commence à les accompagner de quelques envois substantiels : il m'envoie des œufs, des bananes, du riz, de l'oignon, des cannes-à-sucre et deux chèvres, ce qui nous permet de faire un repas qui dépasse les meilleurs dîners d'Auric au Caire.

12 Avril.— Réception chez M'tesa. Rencontre de Stanley.— Ma réception chez le roi M'tesa était fixée pour ce matin, mais la pluie qui n'a cessé de tomber jusqu'à midi, a mis obstacle au projet.

A deux heures, le temps s'étant mis au beau, M'tesa m'a expédié un messager pour m'informer qu'il était prêt à me recevoir. Avis est donné au camp, chacun endosse ses plus frais costumes. Nous sommes prêts ; mes braves Soudaniens sont superbes sous leur jaquette rouge et leur culotte blanche. Je me mets à leur tête, les trompettes et les tambours résonnent ; nous suivons une avenue large de 80 à 100 mètres, allant droit du nord au sud et aboutissant à la résidence de M'tesa. Le palais de M'tesa se présente devant nous, bâti sur une colline qui domine ses voisines ; le long de l'avenue, des jardins entourés d'enceintes en roseau forment les habitations des grands capitaines et hauts fonctionnaires. Au bout de vingt-cinq minutes de marche, nous atteignons la première porte du palais ; nous traversons ainsi cinq cours où grouille une population nombreuse de mtongalis, la dernière cour sert d'habitation aux exécuteurs dont l'indice consiste en une corde de fibres de bananier parfaitement tressée (instrument de supplice). — En pénétrant dans cette cour, un vacarme épouvantable m'accueille ; mille instruments, les uns plus étranges que les autres, font entendre les sons les plus discordants et les plus étourdissants. — La garde de M'tesa, armée de fusils, me présente les armes ; le roi est debout à l'entrée de la salle de réception. Je m'approche et le salue à la turque. Il me tend la main que je serre ; j'aperçois à l'instant à la gauche du roi une figure d'Européen, basanée. C'est un voyageur, je crois que c'est Cameron ! Nous nous observons sans nous adresser la parole.

M'tesa pénètre dans la salle de réception ; nous le suivons. C'est un couloir long de douze mètres et large de quatre mètres, dont le plafond incliné vers l'entrée est supporté par une série de colonnes en bois de dom, qui divisent la pièce en deux nefs. La pièce centrale principale est libre et conduit au trône du roi ; les deux nefs sont occupées par les grands dignitaires et les grands officiers. A chaque colonne est adossé un garde du roi, à grand manteau rouge, turban blanc, orné de poils de singe, culotte blanche, blouse noire avec bandes rouges ; tous sont armés de fusils.

M'tesa prend place sur son trône qui est une chaise en bois en forme de fauteuil de bureau ; ses pieds reposent sur un couss in le tout placé sur une peau de léopard fixée elle-même sur un tapis de Smyrne. Devant le roi, une dent d'éléphant parfaitement polie sert de parade et à ses pieds se trouvent deux boîtes contenant des fétiches ; de chaque côté du trône on remarque une lance (l'une en cuivre, l'autre en fer), maintenue chacune par un garde ; ce sont les attributs d'*Uganda* ; le chien dont parle Speke a été supprimé. Aux pieds du roi sont accroupis le vizir et deux écrivains.

M'tesa a beaucoup de dignité et ne manque pas d'une certaine distinction naturelle; son costume est élégant : un couftan blanc; terminé par une bande rouge, bas, babouches, veste en drap noir brodée d'or, tarbouche avec plaque d'argent au sommet. Il porte un sabre à poignée d'ivoire incrustée d'argent (arme de *Zanzibar*) et un bâton.

J'ai fait l'exhibition de mes présents que M'tesa a feint de regarder à peine, sa dignité ne lui permettant pas d'être curieux.

Je m'adresse à l'étranger qui est assis en face de moi, à la gauche du roi.

— C'est à M. Cameron que j'ai l'honneur de parler?

Stanley. — Non, monsieur : M. Stanley.

Moi. — M. Linant de Bellefonds, membre de l'expédition de Gordon-Pacha.

Nous nous inclinons avec la plus grande profondeur, comme si nous nous trouvions dans un salon; notre conversation est terminée pour le moment.

Cette rencontre de M. Stanley m'a profondément surpris. Stanley était loin de ma pensée; j'ignorais complétement son projet d'expédition.

Je prends congé du roi qui s'est amusé tout le temps à faire faire l'exercice à mes malheureux soldats et à faire sonner du clairon. Je serre la main à M. Stanley et lui demande de me faire l'honneur de partager mon dîner.

Je me trouvais depuis quelques instants dans ma hutte quand arriva M. Stanley. Après nous être exprimé mutuellement le plaisir que nous cause notre rencontre, M. Stanley m'informe que Cameron a écrit d'*Uğiği* qu'il partait pour le *Kongo*. M. Cameron, me dit-il, aurait été très embarrassé par la question d'argent, ayant dépassé le crédit alloué par la Société de géographie. A *Uğiği*, il aurait perdu tous ses compagnons et serait seul actuellement. M. Stanley me fait un grand éloge de M. Cameron et espère le voir réussir dans son expédition.

Quant à M. Stanley, il voyage pour le compte du *New-York Herald* et du *Daily Telegraph;* il est parti de *Zanzibar*, il y a environ quatre mois, pour explorer le lac. Il a pénétré dans le pays de *Masai* et reconnu l'existence d'un grand cours d'eau se jetant dans le lac et venant de l'est. Laissant à *Usuvuma* son expédition, il s'embarque avec dix hommes dans un petit bateau qu'il a emmené avec lui, sur le lac Victoria; il relève et explore toute la

partie est du lac, pénétrant dans toutes les baies, golfes, criques, relevant les îles, les caps. J'ai vu le travail de M. Stanley, il est considérable; il m'a montré des croquis fort curieux d'îles qu'il a aperçues; l'île du Pont, de la Grotte et du Sphynx. La première est un pont naturel de granit, présentant l'aspect d'un pont sorti de la main des hommes; la seconde est la grotte enchanteresse de Calypso; la troisième offre l'aspect du Sphynx d'Egypte.

Nous avons causé jusqu'à onze heures du soir. Stanley est le voyageur par excellence : gai, gentleman, bon camarade, patient, s'accomodant de tout; j'ai pris un véritable plaisir à sa conversation instructive et variée. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vue le monde entier lui est connu.

Il y a quatre mois que je n'ai entendu prononcer un mot français. Quelle joie pour moi d'entendre parler Stanley qui, sans s'exprimer correctement, prononce le français suffisamment pour faire comprendre sa pensée. La rencontre de deux hommes blancs dans le centre de l'Afrique n'est pas moins agréable que de trouver un compatriote, et le plaisir est inexprimable quand la rencontre est celle d'un homme connu dont la société est charmante. D'après ce que me dit Stanley, M'tesa est tout fier du rendez-vous que les hommes blancs se sont donné dans son royaume; il ne croit pas au hasard.

13 Avril. — Je suis allé déjeuner chez M. Stanley. Nous avons causé longtemps, couchés tous deux sur la paille, fumant et prenant notre thé. Moments heureux! splendide météore dont la durée a été celle d'une étoile filante. Chacun de nous trouvait dans l'autre un frère, et s'épanchait en lui. M. Stanley m'a raconté ses fatigues, les difficultés qu'il a dû surmonter, l'hostilité qu'il a rencontrée chez certaines peuplades qu'il a fallu combattre. Il m'a donné des renseignements géographiques des plus intéressants. En dehors de l'existence du grand fleuve *Šimiyo* qui m'avait été affirmée par les Gandas, Stanley a constaté que le *Bahr N'go* de Speke n'existe pas. Il lui a été impossible d'avoir aucun

renseignement sur ce lac. *Uvuma* est réellement une île, mais Stanley nie l'existence d'un grand cours d'eau sortant du lac et se dirigeant au nord en dehors de la prétendue branche du Nil.

Cependant, j'ai fait observer à Stanley qu'il m'a été assuré que ce cours d'eau existait. Long prétend avoir aperçu, au nord d'*Usoga*, un immense lac qui se confondait avec le fleuve ; pour ma part, je soupçonne un canal sortant du lac au nord d'*Uvuma*, formant un immense marais, et il est probable que le *Sobat*, dont les eaux sont indentiques à celles du fleuve Blanc, sort de ce marais. Le *Sobat* ne serait alors qu'un immense canal latéral au Nil, identique quant à sa nature au *Bahr-Saraf* ; et si Long a dit vrai, le Nil aurait deux prises d'eau dans le lac (*).

J'ai renseigné M. Stanley sur les informations données par Aufina, en ce qui concerne l'entrée du Somerset dans le lac Albert (*Mwutan*). Si cela est vrai, Baker a tort et Livingstone lui-même était dans l'erreur quand il cherchait les sources du Nil dans les lacs au-dessous du *Tanganyika*.

Nous avons ensuite fortement blâmé, en nous en plaignant amèrement, ces savants, membres plus ou moins utiles des sociétés, qui jugent les questions et les résolvent, assis dans leurs fauteuils. Leur hypothèse est-elle détruite par la découverte d'un voyageur ? Furieux, le béat savant traite de menteur le malheureux que la fièvre, les périls sans nombre, la faim ont épargné ; et les souffrances qu'il lui fait endurer sont bien au-dessus de tout ce qu'il a souffert dans le voyage.

Pour ma part, je voyage pour moi-même, et je trouve que les souffrances et les privations que je supporte ne sont rien relativement à tout ce que m'offre la nature : tableaux splendides, enchanteurs, où l'âme se met en extase et ne peut qu'admirer.

Dans ma solitude, au milieu de cette contrée immense, où tout pour moi est nouveau, où je rencontre la terre, l'homme et les animaux tels qu'ils étaient au premier âge, je me complais, je

(*) Cette assertion n'est point fondée, du reste. S.

grandis, et les villes et le monde civilisé me paraissent tellement petits, l'homme tellement égoïste, que je me demande comment les plantes trouvent leur nourriture et comment l'homme peut vivre en société ?

14 Avril. — M'étant rendu chez le roi, il m'a fait visiter aujourd'hui l'intérieur de son palais ; c'est une suite de cours, renfermant une ou plusieurs cases, habitée chacune par une vingtaine de femmes. Les cases sont bien construites, les cours fort propres, pas le moindre brin de paille. La résidence entière est fermée par une enceinte de roseaux, haute de trois mètres.

De la résidence de M'tesa, la vue est admirable. On domine toutes les collines d'alentour. Le terrain verdoyant ondule gracieusement dans tous les sens. Des villages sans nombre couronnent tantôt le sommet des collines, et tantôt se couchent mollement dans des vallées noyées au milieu de jardins de bananiers. Tout respire la vie, la nature luxuriante. Au sud, on aperçoit le sol couvert de lames d'argent : c'est le miroir du Victoria *Kérové.*

M'tesa qui, en langue ganda, veut dire : *Bienfaiteur, Législateur*, a su parfaitement choisir sa résidence : c'est un lieu enchanteur, sain, riche.

A peine avons-nous pénétré dans l'intérieur du palais qu'une multitude de femmes de tout âge, aux couleurs plus ou moins foncées, aux nez plus ou moins épatés, aux lèvres grosses, charnues ou minces, aux yeux horizontaux ou obliques, etc., se précipitent derrière le roi avec des « nyanzigé » sans fin. Evidemment la race est fort mêlée dans l'*Uganda* : nègres de l'Afrique, Abyssins, Gallas, Zanzibariens, race sémitique, tout est représenté dans le sérail du roi. Le noir foncé du Bari, le teint cuivré de l'Abyssin et le brun-jaune du Sémitique se mélangent plus ou moins harmonieusement.

Notre marche est contraire à celle de tous les pays civilisés. En avant, le vizir et quelques mtongalis en petit nombre (les intimes seulement) ouvrent la marche ; je précède le roi et le trou-

peau féminin ferme la marche. A chaque halte, les femmes, pour admirer la vue, s'accroupissent, formant une seule masse.

A une des ces haltes, le roi pour bien me faire voir à ses femmes, m'invite à ôter ma coufieh ; je me rends immédiatement à son désir, et au même instant je suis étourdi par des centaines de cris de : *Gromghi* ! Ce qui répond à : Bien beau. J'en suis fort flatté, mais n'en déplaise à M'tesa, à cette admiration générale de son harem, j'aurais préféré le plus petit mouvement de tête d'une de nos dames européennes.

Leur costume consiste en une pièce d'écorce d'arbre, ou en fines peaux de chèvres, serrées fortement au-dessus des seins. Il est probable que c'est à cet usage antipode du corset qu'il faut attribuer la forme défectueuse et hideuse, pour un blanc, des seins de la plupart des femmes d'*Uganda*.

Les seins d'une femme de vingt ans sont comme deux longues poches, à moitié vides et retombant jusqu'au ventre. Autour du cou se trouve un collier de verroterie qui ne manque pas d'originalité et qui même produit un effet agréable. Ce collier est une couronne parfaitement circulaire ; l'intérieur est en fibre de bananier et est entièrement recouvert par des perles de différentes nuances et enfilées en rangs serrés formant divers carrés. La tête est tout à fait rasée et dépourvue de toute espèce d'ornement ou de coiffure. Ces femmes ne portent ni bracelet ni boucles d'oreilles.

Dans l'*Uganda*, la multiplicité des femmes, chez le roi comme chez les particuliers, est une cause de revenus au lieu d'être une ruine comme dans d'autres pays. En effet, la femme seule ici est chargée de la culture ; l'homme se livre aux travaux de menuiserie, de forge, de la garde des bestiaux et, le plus souvent, au *far niente*. La femme laboure, sème, récolte ; le travail de la terre est fort léger, tellement le sol est productif.

La culture se résoud à peu de chose : la patate qui y pousse facilement, les bananiers qui forment des forêts sans fin, le maïs dans le seul but de faire le pombé. Dans les jardins du roi et de quelques rares principaux officiers, on cultive en très petits carrés : l'oignon, la canne à sucre et le riz ; tous les travaux pénibles sont réservés à la femme ; c'est elle qui, chaque jour, va chercher les bananes et l'eau, à des distances parfois fort considérables.

Les Gandas sont fort habiles dans les travaux d'aiguille. En dehors des coutures de peaux et de fourrures qui ne laissent rien à désirer, même auprès des premiers gantiers de Paris, ils exécutent sur les étoffes des broderies très fines. Le roi lui-même se livre volontiers à cette occupation, entouré de ses mignons qui tous l'imitent et mettent tous leurs soins à obtenir une marque d'approbation de leur souverain.

Speke raconte que pendant son séjour dans l'*Ugandā*, le roi faisait exécuter journellement, de quatre-vingts à cent personnes. Cette coutume a complétement disparu ; depuis le passage de Speke, il y a eu une grande transformation dans la nature de M'tesa ainsi que dans le pays.

La manière dont un condamné est conduit au supplice et exécuté, est assez curieuse. Sur un signe du roi qui prononce la condamnation, le malheureux est saisi par un des officiers de police, porteurs de cordes, un nœud coulant est passé au cou, et l'extrémité de la corde vient attacher les deux poignets à la hauteur de la poitrine ; il est impossible au patient d'imprimer à ses mains un mouvement descendant sans risque de s'étrangler ; une autre corde formant nœud coulant autour du cou, suit la colonne vertébrale, passe ensuite entre les jambes et vient encore serrer les poignets auxquels tout mouvement ascendant est interdit, sans risque d'étranglement. Ainsi ficelé, le malheureux suit son conducteur ; personne ne s'en inquiète, personne ne s'en étonne, exécuteur et condamné s'en vont tous deux seuls, en causant. Arrivés près d'un ruisseau ou dans un endroit quelconque qui paraît propice, les deux cordes sont serrées simultanément par l'exécuteur et tout est dit.

M. Stanley est venu dîner chez moi ce soir, nous nous disposons tous deux à aller demain au lac.

15 Avril. — M. Stanley part pour relever la partie occidentale du lac, tout en se rendant dans l'*Usukuma* pour ramener le reste de sa troupe et ses bagages. Je me dispose à l'accompagner à *Usavara*, lieu d'embarquement dans la baie de Murchison. Nous partons ce matin ensemble; je cède une de mes mules à M. Stanley et me fais accompagner par dix soldats.

Nous contournons la colline, demeure de Sa Majesté, et nous nous dirigeons droit au sud, en obliquant légèrement à l'est. Partout, sur notre route, on voit des jardins où le bananier et la patate abondent. Nous avons à traverser un canal collecteur où toute la vase de la contrée parait s'être rendue. Ce canal est large de 40 mètres, au point où nous l'avons traversé; on y a jeté un pont de branches brutes, et si le passage est ainsi facilité pour les piétons, il n'en reste pas moins fort défectueux pour nos mules qui perdent l'équilibre sur ces branches rondes et mobiles et vont plonger dans l'eau et la vase.

Enfin, nous nous en tirons; au bout de deux heures de marche, nous faisons l'ascension d'une colline à pente fort raide; la route est bordée de chaque côté par des fourrés impénétrables, refuges de léopards et d'hyènes, où certainement personne ne vient troubler la digestion de leur proie. Du haut de cette colline, la vue nous fait bientôt oublier les fatigues de l'ascension. Devant nous, le lac fait étinceler à nos yeux sa nappe d'argent; des îles verdoyantes, aux harmonieux contours, forment une ceinture d'émeraudes à la baie de Murchison; sur la côte, des masses d'un vert sombre font tache : ce sont des arbres immenses qui viennent tremper leurs racines et leurs branches dans l'onde fraîche et limpide du lac. A l'est, un ruban argenté vient se perdre dans la masse du lac; c'est le canal que nous venons de traverser. Le spectacle est enchanteur, saisissant : le cœur gonfle, on ne peut qu'admirer. On a hâte d'approcher, de saisir ces merveilles dans le milieu desquelles on se croit noyé; nous hâtons notre marche et en moins d'une heure, les ondulations des flots du *Nyanza Kérué* viennent caresser nos pieds. Tous, nous buvons de l'eau du

lac. M. Stanley et moi nous portons des toasts à nos patries respectives.

Nous sommes à *Usavara* : c'est un rendez-vous de chasse du roi M'tesa qui y vient exercer son tir contre les crocodiles. Les huttes et les jardins sont nombreux; le roi y possède une habitation qui couvre une étendue de plusieurs kilomètres. Une avenue, que M. Stanley a surnommée *Avenue des Champs-Elysées*, bordée de chaque côté par les habitations des gardes, conduit à la résidence royale. Cette avenue a plus d'un kilomètre de longueur; la demeure du roi est composée d'une multitude de huttes, toutes entourées d'une enceinte; partout se trouvent des habitations de gardes. Certainement, M'tesa ne dort jamais d'un profond sommeil, à en juger par les précautions qu'il prend pour sa sécurité. Nous avons visité sa demeure, dans ses moindres détails; actuellement, il n'y aucun garde, aucun surveillant.

M. Stanley et moi, nous avons occupé les huttes abandonnées qui servent à la suite du roi lors de son séjour à *Usavara*.

M. Stanley a obtenu de M'tesa trente bâtiments qui doivent l'accompagner dans l'*Usukuma* pour conduire sa troupe à *Usavara*. Le grand-amiral doit accompagner M. Stanley.

Il est quatre heures : M. Stanley ne voit ni bâtiments ni amiral; on vient l'informer que ce retard est causé par des malheurs domestiques survenus subitement au commandant des forces navales. Arrivé avec tout son troupeau féminin à *Usavara* depuis la veille, il a vu aujourd'hui toutes ses femmes enlevées, par ordre du roi; cet ordre a été donné, parce qu'il avait enfreint la discipline; il allait à *Usavara* en service, il ne devait pas en faire une partie de plaisir. Demain, tout sera prêt. Nous faisons, M. Stanley et moi, une promenade autour du lac; nous admirons des arbres gigantesques qui protégeraient de leur ombrage plus de cinq cents personnes à la fois. Des plantes parasites, de diverses qualités, vivent sur leurs branches et leurs troncs; une incision pratiquée dans les racines ou les troncs de ces arbres fait écouler une résine qui n'est autre que le mastic que mâchent les femmes du Caire (?)

Le sol, au bord du lac, est une roche, minerai d'oxide de fer couvert d'une mousse vert-jaunâtre, formant un tapis des plus agréables à la vue.

16 Avril. — Ma couche laissait bien à désirer ; un peu d'herbe sèche, un sac de patates pour oreiller, voilà mon lit. Comme je pensais retourner dans la journée d'hier, je n'ai pas pris avec moi la moindre couverture.

M. Stanley m'a offert très généreusement son engarèb et sa couverture, mais je n'ai pas cru devoir accepter. Malgré tout ce que mon lit pouvait avoir de défectueux, j'ai dormi d'un profond sommeil, en dépit des moustiques et des puces; les premiers sont rares, mais les dernières pullulent.

Ce n'est qu'à quatre heures que l'escadre qui doit escorter M. Stanley a apparu. Ces bâtiments de M'tesa sont certainement curieux; la longueur de chaque bateau varie entre 10 et 15 mètres, sur une largeur d'un mètre à un mètre et demi. Ils sont formés de plusieurs pièces de troncs d'arbres, reliées entre elles par de l'osier; les interstices sont calfatés par des écorces d'arbres et de la boue.

C'est grâce à ce mode défectueux de construction navale que les Gandas n'ont pu encore se rendre maîtres de l'île d'*Uvuma*. Aussitôt qu'une barque ganda s'approche de l'île, les habitants de l'*Uvuma* se jettent dans le lac, armés de couteaux, nagent vers la barque, s'en approchent, plongent et coupent l'osier qui relie les différentes pièces. La barque ainsi détruite, les Gandas périssent, soit dans les flots, soit par la lance des Yumas. La forme de la barque est celle de la gondole vénitienne; l'arrière se relève légèrement et forme siége; c'est la place du timonier qui gouverne au moyen d'une pagaie qu'il porte tantôt à gauche, tantôt à droite, suivant la direction qu'il veut imprimer à la marche du bâtiment. L'avant porte une pièce de bois arrondie qui se courbe gracieusement en col de cygne, et supporte deux cornes d'antilope. Ce col de cygne, ces cornes produisent un étrange effet, quand le

bateau s'avance directement, on dirait un animal antédiluvien glissant majestueusement sur le lac et relevant la tête pour épier une proie sur laquelle il pense s'élancer. Les bâtiments n'ont pas de voiles dont l'usage est inconnu dans l'*Uganda*. Ils sont mis en mouvement par les pagayeurs qui sont assis deux par deux et dont le nombre varie entre quatorze et vingt-quatre, suivant les dimensions du navire.

Une grande partie de la flotte étant arrivée, nous nous proposons de faire une promenade dans la baie. M. Stanley fait parer son bateau, construit en bois de cèdre, se démontant facilement et se divisant en plusieurs compartiments étanches. Ce bateau porte le nom de *Lady Alice*. Je monte avec M. Stanley et aussitôt toutes les pirogues se mettent en mouvement, luttant de vitesse. Elles nous ont bientôt distancés, nous contournant et jouant autour de nous comme une bande de tritons.

L'amiral est debout au milieu de l'une d'elles; le mouvement de la flotte au son du tambour les rassemble autour de lui, pour les lancer ensuite en toutes directions. Devant nous, l'immensité du lac, la côte que nous abandonnons, nous présentent alors le spectacle le plus gai et le plus agréable. Ces collines que couvre une végétation luxuriante, venant noyer leurs côtes dans les flots du lac, semblent autant de nymphes couchées mollement sur le gazon, trempant leurs pieds et jouant dans les eaux limpides. Stanley et moi, dans un profond silence, nous cherchions, sans pouvoir y réussir, à nous rassasier de ces beautés que la nature nous prodiguait.

Revenu au camp, je suis pris d'une affreuse névralgie et certainement j'ai dû être pour M. Stanley un compagnon bien désagréable, ce jour-là.

L'amiral et M. Stanley ont fixé le départ à demain matin. L'amiral est dans le désespoir : il n'a pas de nouvelles de ses femmes. Le roi les a décidément incorporées dans son régiment dont l'effectif dépasse l'ordonnance.

17 Avril. — *Dubaga.* — J'ai passé une affreuse nuit; un mal de tête des plus violents m'a empêché de prendre le moindre repos. Je suis resté jusqu'à trois heures du matin couché sur le sol au bord du lac, respirant le frais. La nuit était splendide. La plupart des soldats causaient et plaisantaient au bord du lac, prenant des bains de temps en temps, en dépit des crocodiles. Ils attendaient la cuisson du mouton apporté hier et qui rôtissait tout entier, embroché dans une pièce de bois. A trois heures, le repas était prêt; je me suis retiré alors dans ma hutte. M. Stanley dormait d'un profond sommeil; chez moi la fatigue a été plus forte que la douleur, et j'ai pu dormir jusqu'à cinq heures. A cette heure les tambours se font entendre; ce sont les bateaux qui vont accompagner M. Stanley qui se rassemblent.

M. Stanley et moi nous sommes bientôt prêts. *Lady Alice* est parée; les bagages, moutons, chèvres, poulets, tout était à sa place. Il n'y a plus qu'à lever le drapeau américain et mettre le cap sur le sud. J'accompagne Stanley à son bateau : nous nous serrons la main et nous nous recommandons à la garde de Dieu. Stanley prend le gouvernail; *Lady Alice* se dresse aussitôt comme un cheval fougueux, et s'élance en faisant écumer l'onde du Nyanza. Le drapeau étoilé s'élève et flotte fièrement; je le salue immédiatement par une salve bruyante. Il n'a jamais, peut-être, été salué d'aussi bon cœur.

Lady Alice est loin. Nous agitons nos mouchoirs en signe de dernier adieu; mon cœur est gros : je viens de perdre un frère; je m'étais déjà habitué à voir Stanley, homme franc, simple camarade, admirable voyageur. Avec lui, j'avais oublié mes fatigues; sa rencontre avait produit sur moi l'effet d'un retour dans mon pays. Sa conversation attrayante, instructive, faisait que les heures paraissaient des minutes. J'espère le revoir et avoir le bonheur de passer plusieurs jours avec lui.

Nous quittons le lac qui vient d'emporter un des nôtres, nous sommes tous tristes et nous suivons en silence la route d'*Ulagala.* J'arrive à *Dubaga* à onze heures pour apprendre que la plupart des soldats sont pris de fièvres, qu'aucune nourriture n'a été apportée en mon absence, et que quatre de nos vaches ont été perdues par les hommes de Rionga. Le mtongali Rionga reçoit cent coups de bâton (il est soupçonné d'avoir vendu les vaches), et j'écris à M'tesa que mes soldats souffrent de la faim. Je demande l'autorisation de retourner à *Foweira*; l'envoi de douze vaches et d'œufs en quantité a été la réponse.

Mon mal de tête est revenu; je me couche immédiatement.

18 Avril. — Ce matin je vais chez M'tesa. Réception en petit comité dans une hutte latérale à la cour intérieure. Je lui apporte une paire de chaussures qu'il m'a fait demander; c'est la seule que j'aie en réserve et je la lui donne à regret.

Une grande députation arrive; elle est formée des nègres qui ont été élevés avec le roi. Ils sont au nombre de deux cents environ. Ils s'alignent devant la hutte, armé chacun d'un paquet de roseaux qu'ils agitent en poussant des cris sauvages. Le chef, armé de deux lances et d'un bouclier, va d'une extrémité de la ligne à l'autre, s'agitant, courant et se livrant aux gambades les plus grotesques. Cet exercice dure un quart d'heure, après quoi tous se mettent à plat ventre et nyanziguent.

Le chef, se traînant sur le ventre comme un reptile, pénètre dans la hutte et vient baiser les pieds du roi, puis fait ses protestations de dévouement qui consistent à avancer et à reculer par bonds, en faisant le simulacre de combat : l'adversaire serait le roi. Ces protestations de dévouement font l'effet d'une menace; toute la troupe imite le chef et puis se retire précipitamment.

Un homme pénètre dans la cour avec un magnifique léopard qu'il tient par une corde passée au cou de l'animal. Il s'arrête devant le roi et se livre aux exercices communs aux dompteurs d'animaux. Le léopard est parfaitement apprivoisé. J'informe le roi que nos dompteurs pénètrent dans les cages contenant les bêtes fauves, qui sont complétement libres dans leur loge où on

les soumet aux exercices les plus divers. Cela a paru fortement l'étonner, car il comptait me surprendre par l'apparition du léopard.

Dans l'assemblée, était présente la sœur de M'tesa, venue spécialement pour examiner l'homme blanc. Elle était couchée aux pieds du roi.

M'tesa m'a demandé si l'on pourrait bâtir une maison en pierres dans l'*Uganda*. Les pierres de ce pays ne sont pas propres à la construction. Je lui ai expliqué en quoi consiste la maçonnerie, chaux et mortier. On pourrait obtenir la chaux des nombreuses coquilles qui couvrent le sol, et l'on pourrait faire une construction en briques.

Le roi me demande en combien de temps on pourrait faire une maison.

Dix à douze mois, lui répondis-je.

— Mais, si je vous donne beaucoup de monde, ne pourriez-vous pas la faire en un mois ?

— Vous faites un bateau en un mois : si vous prenez beaucoup de monde, pourrez-vous le faire en une heure ?

— Non, certainement pas.

— Il en est de même pour une maison.

J'ai réclamé à M'tesa les Khotarias de Abou-Bekr qui se sont sauvés ; je ne pourrais laisser auprès de lui des rebelles, des gens qui le tromperaient demain comme ils veulent déserter leur général aujourd'hui.

M'tesa a promis de me les envoyer.

Dans l'après-midi, M'tesa m'a envoyé des bananes, des œufs et de la farine.

19 Avril. — Il a plu presque toute la journée, jusqu'à trois heures après midi. Il m'a été impossible de me rendre chez M'tesa. J'ai profité de ce repos pour mettre mes notes en ordre. M'tesa m'a envoyé son maître charpentier-forgeron pour construire une forme à briques.

Dans l'après-midi, son écrivain Ramadan est venu me sonder

pour savoir si, avec mes troupes, je m'unirai à M'tesa contre Kabareka et l'île d'*Uvuma*. J'ai signifié à Ramadan que j'étais employé du gouvernement, que les troupes n'étaient pas miennes, mais bien celles du Khédive d'Egypte et qu'il m'était impossible, par conséquent, d'en disposer pour une mission autre que celle dont j'étais chargé ; que, quant à Kabareka, s'il était dans l'idée du souverain de le combattre et de le détruire complétement, la chose serait facile, car les troupes et les moyens de destruction ne manquaient pas. Notre Pacha (le général Gordon) n'a pas l'intention de soumettre les peuples sauvages par la force, ou de les détruire, mais il désire les amener à la civilisation par la persuasion, en leur faisant connaître les bienfaits de Dieu et le bien-être qui en résulte pour tout serviteur du Puissant. Les sauvages sont, pour nous, des enfants qu'il faut instruire, mais non pas détruire.

20 Avril. — A la demande de Kabaka, nous nous rendons tous ce matin au palais, avec tambours et trompettes. M'tesa se réjouit aussi fort qu'au premier jour de la vue des troupes qui paraissent être pour lui ce que sont des jouets pour un enfant. Il fait aligner, avancer, reculer, enfin manœuvrer de toutes les façons ces malheureux Soudaniens pendant plus d'une heure.

M'tesa me demande de lui dire ce qui peut m'être agréable, si je désire de l'ivoire ou des esclaves. L'ivoire, c'est pour le gouvernement ; je suis prêt à lui acheter tout l'ivoire qu'il possède. Quant aux esclaves, nous n'en reconnaissons aucun. Tous les hommes sont frères. Aujourd'hui, l'abominable trafic des esclaves par les Danagala est aboli. Leur importation en Egypte est punie de mort. Notre principale mission dans ces pays n'est pas le commerce, mais bien la destruction des marchands d'hommes.

M'tesa me demande à récompenser les soldats. Je consens à ce qu'il donne à chacun une vache. Il rit et me répond qu'une vache n'est pas un présent ; il veut gratifier chaque soldat de cinq à dix esclaves. Je m'y oppose formellement, car cet acte est contraire à

mes principes. M'tesa a paru fâché de mon refus; il ne peut comprendre nos principes d'humanité et de morale.

Dans l'après-midi, il m'envoie faire dire de ne pas lui en vouloir si je ne suis pas traité convenablement, qu'il est encore un demi-sauvage et qu'il ignore mes besoins; que tout ce qu'il a est à ma disposition. Ce bon roi s'imagine que j'ai refusé ses offres parce que je suis mécontent de sa réception.

Cet acte de M'tesa m'a fort touché. C'est une nature droite, bonne, à qui il ne manque que la culture.

21, 22, 23 Avril. — J'ai eu diverses conférences avec M'tesa, pendant ces trois jours. Nos conversations ont roulé successivement sur les diverses puissances du monde : Amérique, Angleterre, France, Allemagne, Russie, empire Ottoman, constitutions, gouvernement, force militaire, production, industrie, religion.

A ces séances était présente la sœur du roi. Les filles et sœurs du roi ne vont jamais à pied; elles sont toujours portées par leurs esclaves.

24 Avril. — Aujourd'hui était le jour fixé pour ma réception chez la reine-mère; mais à sept heures Chambarango, qui devait me présenter à la mère de M'tesa, est venu m'informer que le roi s'étant rendu à quatre heures du matin chez sa mère, ma réception était remise.

Le roi ne voyage jamais pednant le jour; c'est toujours dans la nuit qu'il se rend d'une localité dans une autre. Il se fait porter par ses esclaves, et toute la cour le suit. Il s'est rendu chez sa mère pour opérer avec elle certains actes de sorcellerie. Ses frères sont tous en prison pour rébellion. M'tesa est allé consulter sa mère et les sorcières sur le destin de ses frères. C'est la quatrième rébellion depuis son avénement; il leur a pardonné trois fois, mais ils commencent par le fatiguer en troublant sans cesse sa tranquillité. M'tesa ne désire pas les tuer publiquement, mais il serait fort aise de s'en débarrasser par le poison et c'est à ce sujet qu'il est allé consulter sa mère.

Le roi est revenu dans la nuit. Dans la journée, on m'a apporté de sa part un fruit que je n'avais pas encore rencontré jusqu'ici. Il a la forme d'une banane, avec l'extrémité plus pointue; il est, sur la tige, par régime de cinq à six fruits; sa grosseur est celle de la petite banane; sa couleur extérieure est d'un rouge vif. L'enveloppe, solide et épaisse, est composée de fibres longitudinales; elle présente la texture d'une datte. Par le choc, elle se fend suivant les fibres et se sépare aisément du fruit intérieur. L'odeur est faiblement alliacée. L'intérieur est un corps mou, blanc, couvert d'une pellicule comme un citron; cette pellicule forme quatre cloisons, dont chacune renferme une matière blanchâtre comme la chair d'un citron, avec cette différence que les pepins noirs, en grande quantité, sont disséminés dans la masse. L'écorce a un goût astringent. L'intérieur est acide comme un citron. J'en ai fait d'excellente limonade (*).

25 Avril. — M'tesa me fait appeler à onze heures, en même temps que le Faki des *Xoderia*. Il s'ensuit que la conversation a roulé exclusivement sur le Koran. Le malheureux Faki était fort embarrassé pour répondre à toutes les questions du roi; j'ai dû venir à son aide.

J'ai instruit le roi du système d'échanges au moyen de la monnaie. Toute valeur de marchandises est rapportée au tallari. Ce système facilite le commerce et les transactions.

Dans l'après-midi, je me suis rendu auprès d'un ruisseau, à une demi-heure du camp, pour l'installation d'une briqueterie. L'endroit est propice : l'argile ferrugineuse abonde, et j'espère réussir à faire d'excellentes briques.

M'tesa m'a fait présent d'un petit Ganda, âgé de dix ans environ, nommé Sikkasa. Ce petit gamin a la mine éveillée, n'est nullement timide, et ne manifeste aucune crainte de se trouver avec le mazungo. Je suis enchanté de ce présent. Sikkasa m'aura

(*) Il existe, dans cette partie de l'Afrique, cinq à six espèces d'*Amomum* dont les fruits correspondent exactement à la description donnée par le voyageur.

bientôt instruit du langage ganda, que je comprends déjà un peu. J'ai réellement une grande sympathie pour les Gandas, et j'ai la ferme intention de retourner dans ce pays.

26 Avril. — Nous avons été reçus en grande audience par la reine-mère. Chambarango, un des premiers officiers de M'tesa, a été chargé de me présenter. Arrivés à la résidence, la porte était close et le plus profond silence régnait autour de nous. Les préparatifs de la réception se réglaient. Au bout d'une demi-heure d'attente, la porte s'ouvre tout à coup, quinze ou vingt tambours et autant de noggaras nous étourdissent comme d'habitude et nous pénétrons dans une grande cour, à l'extrémité de laquelle se trouve une hutte. Des indigènes en masse sont alignés de chaque côté de la hutte, assis sur des nattes ou des peaux. La musique fait face à la hutte.

La hutte, salle de réception, est identique à toutes celles du pays : construite en jonc avec une multitude de montants, branches d'arbres brutes soutenant le dôme. Le sol est couvert d'herbes sèches, véritable parc d'insectes. La reine est assise à terre sur une pièce de cotonnade à l'entrée. Dans l'intérieur, d'un côté un groupe d'officiers, de l'autre, un troupeau de jeunes beautés de Gandas. Le costume de la reine se compose d'une pièce de calicot enroulant le corps et fortement serrée au-dessus des seins ; une pièce de calicot autour de la tête et un collier de verroteries complètent le costume.

La reine a une grande influence sur le roi, qui lui fait part de toutes les affaires du royaume et ne prend aucune détermination sans la consulter préalablement. D'ailleurs, il paraît que la reine jouit d'un excellent bon sens et d'un bon cœur, et que ses conseils sont efficaces. La principale occupation de la reine est d'élever les filles qui doivent approvisionner le sérail du roi. De tous côtés, des enfants de huit à dix ans sont dirigés constamment vers la demeure de la reine, et, dès l'âge de douze ans, elles vont rejoindre le grand troupeau de *Dubaga*. En dehors de ce parc,

M'tesa en possède deux autres. On n'estime pas à moins de deux mille le nombre des femmes de M'tesa.

Après les salutations et l'inspection des présents offerts à la reine, je lui dis que sa renommée était immense depuis la bonne réception qu'elle fit à Speke et à Grant. Elle parut fort flattée. Notre conversation ne pouvait durer longtemps, car elle était fatigante. Je parlais à Selim, qui traduisait à Chambarango, lequel transmettait la parole au vizir de la reine, qui enfin portait la parole à sa maîtresse. La réponse de la reine arrivait par la même voie en sens inverse. Le vizir était complétement inutile, mais la dignité royale ne permet pas d'entendre directement. L'oreille de ces majestés, trop délicate pour se faire à toutes les voix, ne peut en entendre qu'une seule. Qu'a donc à faire pourtant la dignité dans de pareils tympans?

A l'aller, comme au retour, nous avons eu à traverser un ruisseau qui avait été considérablement augmenté par les dernières pluies. Comme nous avions endossé des habits propres et que nous ne tenions nullement à nous salir, nous fîmes jeter deux fascines de roseaux, et nous traversâmes tant bien que mal, heureux de n'avoir que les chaussures mouillées. Mais au retour, ne retrouvant plus nos fascines, deux nègres me prêtent leurs épaules et me passent; l'un d'eux portait sur son dos une fourrure de taupe; c'était un des fils de M'tesa. Les enfants de M'tesa sont nombreux. Fort mal traités, ils vivent avec le commun du peuple, plus misérablement que les derniers des mtongalis. La seule faveur qui leur soit accordée, c'est de porter des fourrures et des peaux de léopard. Amour filial représenté par la peau du tigre.

27 Avril. — A diverses questions de M'tesa concernant la terre, le soleil, la lune, les étoiles, le ciel, j'ai dû, pour lui faire comprendre les mouvements des corps célestes, construire des figures sur une planchette, les corps célestes étant représentés par des billes de verre. Aujourd'hui a eu lieu la conférence. L'assemblée était peu nombreuse. Les deux vizirs Katikiro et Chambarango,

quatre principaux officiers, les deux écrivains et quelques mignons favoris. Les quatre points cardinaux, le mouvement de rotation de la terre, son mouvement autour du soleil, nuit et jour, saisons, mouvement de la lune autour de la terre, phases (au moyen d'un miroir), mouvement général du système dans l'espace.

M'tesa a parfaitement tout saisi. Nous étions assis à terre, tous en rond, et une grande intimité régnait parmi nous. Je n'ai jamais vu M'tesa si joyeux. C'est la première fois que nous nous adressions l'un à l'autre directement, ne faisant aucun usage des interprètes ; ce qui est contraire à toutes les lois de l'étiquette ; M'tesa expliquait lui-même ensuite à l'assemblée émerveillée. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que M'tesa a su inspirer à son entourage et à une grande partie de son peuple cette activité de connaître, de s'instruire et de savoir. Il y a chez eux une grande émulation et une grande hâte de se transformer ; curieux, observateurs, intelligents, l'esprit constamment porté sur le savoir des blancs, dont ils reconnaissent la supériorité, les Gandas, aidés par une mission renfermant dans son sein agriculteurs, menuisiers, forgerons, etc., deviendront en peu de temps un peuple industriel. Le Ganda, dans ces conditions, serait le foyer de la civilisation pour toute cette partie de l'Afrique.

La mission, à l'égard de la morale et de la religion, devra être tolérante. Il faudra, pendant longtemps, fermer les yeux et passer sur bien des préjugés et bien des habitudes vicieuses. On ne peut changer un peuple en un jour ; il est nécessaire pour réussir de se taire sur la multiplicité des femmes et sur beaucoup d'autres choses fort communes ici.

J'ai quitté le roi à deux heures après midi, après nous être donné rendez-vous pour quatre heures. Même assemblée que celle du matin. Conversation sur la Genèse. M'tesa a fait écrire sur une tablette l'histoire de la Genèse depuis la création jusqu'au déluge. Nous nous sommes quittés à la nuit. M'tesa est dans l'enchantement et je pourrai tout obtenir de lui.

28 Avril. — La reine-mère m'a envoyé aujourd'hui dix vaches, dix chèvres et quatre-vingts charges de bananes.

Avec M'tesa, journée très fatigante. M'tesa se plaint de fortes douleurs dans les reins ; il a des éblouissements, du vertige, parfois de la surdité. J'ai dit à M'tesa que cela provenait d'une grande faiblesse due à de grands excès. Il faut s'abstenir, suivre un régime fortifiant et se livrer de temps en temps à des exercices corporels, marches, chasse, etc.

29 Avril. — *Uganda, Kittara, Généalogie de M'tesa.* — M'tesa m'a fait aujourd'hui l'histoire du royaume d'*Uganda.* « Il y a longtemps, « longtemps, l'*Uganda*, l'*Usoga*, *Uvuma*, *Unyoro*, *Kōši*, formaient « un seul royaume, le royaume de *Kittara.* Le fondateur d'*Uganda*, « mon aïeul très éloigné par le temps, était frère du roi de *Kittara.* « Craignant la cruauté de son frère, il s'enfuit seul avec sa femme, « son chien de chasse blanc, portant deux lances et une dent « d'éléphant. La dent d'éléphant est le signe distinctif des princes « de *Kittara.* Aussi avons-nous conservé dans l'*Uganda*, comme « marque de souveraineté, le bouclier, les deux lances, la femme « et la dent d'éléphant ; j'ai supprimé le chien depuis que j'ai « embrassé l'islam.

« L'*Uganda*, à l'époque où mon aïeul y a pénétré, était peuplé « de gens misérables, ne connaissant aucune culture, vivant d'her- « bes et du lait de leurs troupeaux. Leurs armes consistaient dans « des bâtons de bois. Mon aïeul acquit bientôt une grande puis- « sance dans le pays en apprenant aux naturels à cultiver la ba- « nane et la cayate, à fabriquer et à se servir des lances et bou- « cliers. Ayant établi sa domination sur l'*Uganda*, il porta la guerre « dans le *Kittara* et força son frère à le reconnaître comme roi. « Ceci se passait il y a longtemps, longtemps.

« Comme nous n'avons ni livres, ni écrivains, l'histoire d'*Uganda* « depuis cette époque est resté inconnue. Je sais seulement que « mon père s'appelait *Sūna* (ou *Šuna*).

« Vous voyez, je suis le véritable héritier de l'ancien royaume

« de *Kittara*. Aujourd'hui, le *Kittara* entier, l'*Uganda*, l'*Usoga*, « l'*Uvuma* m'appartiennent. Rionga, Aufina, Kabareka reconnais- « sent ma suzeraineté, mais ce dernier est un païen, un homme « de mauvaise foi; je l'ai ménagé jusqu'ici parce que, quoique « n'ayant aucun droit au trône qu'il possède, il est pourtant de « la même famille que moi. Aujourd'hui, je veux le combattre au « nom de l'islam et créer deux gouvernements, dont la direction « sera confiée à Rionga et à Aufina, qui seront mes vizirs. »

30 Avril. — M'tesa s'est livré aujourd'hui à la chasse. On attache à une certaine distance tantôt une vache, tantôt une chèvre, puis le roi, assis dans une hutte, s'exerce au tir : c'est la chasse royale!

On vient me raconter deux actes de M'tesa qui ont eu lieu aujourd'hui et qui laisseraient à supposer que le roi ne s'est pas encore complétement dépouillé de son enveloppe sauvage et barbare. M'tesa aperçoit pendant sa chasse, une de ses femmes portant un vase de terre sur sa tête. Aussitôt, s'adressant à un de ses mignons : « Je vais enlever ce vase de dessus la tête de....... » Il vise, mais la balle vient fracasser la tête de la malheureuse, qui tombe sur le chemin sans que personne s'en inquiète davantage.

Ce matin, un malheureux officier pénètre dans la salle d'audience et s'adresse au roi qui causait familièrement avec son secrétaire Ramadan. « Que viens-tu me déranger? » Ces mots ont suffi. Le malheureux est saisi, ficellé et exécuté.

5 Mai. — Voilà quatre jours que je suis dans des ennuis et des soucis de toute sorte. Dans le camp, beaucoup de malades qui tous réclament à chaque instant mes soins; fièvres, coliques, indigestions, gales, toutes les maladies semblent s'être donné rendez-vous chez nous; je ne sais où donner la tête. Les malheureux souffrent beaucoup de la nourriture. Ils ne sont pas habitués à ce régime de bananes et de patates qui ne font que gonfler l'estomac; il y a plus d'un mois qu'ils n'ont mangé du pain de maïs. Aux plus

souffrants, je fais une distribution de mes propres provisions; j'ai ainsi distribué mon riz, mon café, mon beurre.

L'officier, Hamam-Aga, est fort malade et je doute même qu'il revienne jamais à la santé. Voilà dix jours qu'il est couché. Il est atteint de typhus; je viens de voir sa langue, elle est presque complétement noire.

Mes bestiaux dépérissaient tous à vue d'œil ici; sans cesse inquiétés par les mouches, ils ne pouvaient prendre aucune nourriture, c'est ainsi que j'ai perdu une dizaine de vaches et une mule. J'ai alors envoyé tous les animaux, mules, vaches, chèvres, à la ferme de Id, placée à cinq heures d'ici, avec quatre soldats et six hommes de Rionga pour les garder.

Samedi dernier, le roi m'a fait l'exhibition de toute sa musique. L'examen a d'abord commencé par les instruments de musique de chambre :

1° Une sorte de clavecin (*) composé de pièces de bois, longues de 40 à 45 centimètres sur 10 de large, et épaises de 6 à 7. Ces bois reposent sur deux troncs de bananiers et sont séparés les uns des autres par des roseaux qui s'élèvent d'un mètre perpendiculairement au plan des bois. Chaque pièce est creusée à son centre de manière à ce que le bois, frappé, fasse entendre une note de la gamme.

La gamme est ainsi parfaitement formée. En frappant les bois avec deux baguettes qu'on manie rapidement, on fait rendre à cet instrument des sons comparables à ceux d'une harpe. Ayant quelques notions de piano, j'ai pu jouer sur cet instrument des airs arabes; ce qui a fort émerveillé le roi.

2° Lyre à huit cordes.

3° Guitare à huit cordes, comme celle décrite chez Rionga.

Le roi me fait ensuite l'exhibition de sa musique militaire. Une vingtaine de musiciens, armés tous d'une immense flûte de roseau, longue d'un mètre, avancent en se balançant; ils imitent parfaitement le mouvement lourd et grotesque de l'ours, et font entendre

(*) Correspondant à la marimba de l'Afrique centrale.

un vacarme étourdissant dans lequel il est impossible de reconnaître un rhythme quelconque. Le chef de musique, couvert d'une peau de chèvre à longs poils, se livre à mille contorsions qui impriment au poil de la peau des mouvements désordonnés et rappellent assez une hyène en fuite hérissant sa hideuse crinière. Pour comble, cette musique est accompagnée par des tambours et des cymbales.

Les cymbales sont formées de courges, remplis de coquillages que l'on agite en cadence.

M'tesa prend beaucoup de goût à cette musique, et ne trouvant pas suffisante cette exubérance de notes discordantes, il fait ajouter deux tambours de sa maison. Ceux-ci ont encore une spécialité : c'est qu'ils accompagnent leurs instruments de la voix, en faisant entendre des sons fort désagréables qui rappellent assez le bruit pénible produit par toute personne peu habituée au voyage en mer.

J'ai dû subir pendant plus d'une heure cette affreuse musique, car il y a eu concours entre les anciens musiciens de Souna (ou Chuna) et ceux de M'tesa. Pour ma part, j'ai été fortement distrait par les contorsions des joueurs de flûte que les dimensions de leurs instruments forçaient à prendre les poses les plus comiques.

M'tesa se plaint d'une odeur de tabac. Aussitôt dix mtongalis sont à la recherche du malheureux fumeur. On vient informer le roi qu'un garde fume, à plus de 200 mètres de distance, dans la première cour. M'tesa fait un geste : les tambours battent, les m'tongalis poussent de grands cris et se précipitent vers le malheureux dont la condamnation a été prononcée.

L'exécution ne consiste pas seulement à trancher la tête ou à étrangler; on torture d'abord le malheureux : on lui coupe les poignets, l'avant-bras, puis les bras, et enfin la tête. Et M'tesa se dit civilisé !

M'tesa est intelligent, mais il est toujours bien cruel, et il sera difficile de lui empêcher de commettre ces actes de cruauté despotique, car il prétend qu'ils sont nécessaires pour sa sécurité.

6 et 7 Mai. — Dans la nuit de mercredi à jeudi, à une heure après minuit, des messagers de M'tesa arrivent au camp et demandent à me parler. La sentinelle répond que je dors et que nul ne peut pénétrer chez moi sans risque d'être sévèrement puni, à moins que cela ne soit pour une question urgente. Les messagers s'expliquent :

Le roi doit aller examiner une nouvelle route qu'il vient de faire exécuter, et il désire que je l'accompagne pour lui donner mon avis. Il m'invite, en conséquence, à me tenir prêt avec tout mon monde, surtout à ne pas oublier clairons et tambours. La sentinelle, sachant que je suis très matinal, ne juge à propos de m'informer de cette invitation qu'au point du jour; je lui en sais fort gré, car le roi n'est sorti qu'à huit heures de son palais. Prétextant une indisposition, je me suis fait excuser auprès de Sa Majesté que j'ai fait accompagner par les clairons et quelques soldats.

Je suis fort aise de ne pas m'être rendu à l'invitation de M'tesa, car, d'après ce que m'ont dit nos soldats, la promenade a été très fatigante. Le roi se fait bien porter; mais moi, j'aurai dû me joindre au cortège qui m'a paru suffisamment nombreux. Toutes les musiques royales auxquelles se sont jointes les musiques particulières des mtongalis vacarmisaient à qui mieux mieux; toute la cour, toutes les corporations, la garde, précédaient le roi que suivait ensuite la cour féminine, chaque femme portant soit une calebasse de boisson, soit quelques objets que le roi pouvait désirer en route.

Malgré toute ma résistance à une première intention de M'tesa de faire à chaque soldat don d'une esclave, le roi a cru devoir récompenser les clairons et le sous-officier commandant la petite troupe, en leur envoyant à chacun une affreuse négresse. Ma première pensée a été de renvoyer ces femmes au roi; mais craignant de le froisser j'ai préféré fermer les yeux. Cinq soldats ont reçu chacun une vache. La femme est estimée ici comme valant à peine une vache.

Ce matin, un mtongali m'amène deux des hommes de Rionga

ficellés comme des coupables qu'ils mènent au supplice et les malheureux y allaient tout droit s'ils n'avaient allégué leurs qualités d'abids attachés à ma personne. Voici leurs crimes : ces hommes de Rionga ont été détachés pour garder avec les soldats les bestiaux que j'ai envoyé chez Id, sur la route de *Rodongām*. Hier, envoyés au camp pour prendre des vivres, au lieu de prendre la route qui leur a été d'abord désignée, ils trouvent un chemin dégagé de tout obstacle et le suivent. Ils sont immédiatement saisis, garottés et conduits au supplice, lorsque sur leurs déclarations qu'ils font partie de ma suite, ils me sont amenés. J'ai jugé que vingt coups de fouet étaient bien suffisants pour les punir. Je les ai fait relâcher ensuite après avoir récompensé avec des verroteries le policier de l'*Uganda,* pour sa tolérance envers ces malheureux.

Katikiro, le grand-vizir, est venu me voir à cinq heures, de la part du roi, pour s'informer si j'étais malade ou si j'étais fâché contre le roi, et me dire que quant à mes deux déserteurs, le roi me les remettrait, seraient-ils dans l'*Unyoro ;* pour les dix Danaqla qui s'étaient réfugiés auprès de lui, M'tesa était prêt à me les remettre, préférant mon amitié à toute autre chose. J'ai prié Katikiro de remercier le roi de sa bienveillance ; j'étais malade par suite des contrariétés que m'ont procuré les Danaqla et du peu de cas que faisait M'tesa de mes réclamations. Maintenant, plein de confiance dans la parole du roi, j'étais guéri, et demain je me rendrais au palais. J'ai fait présent à Katikiro d'un revolver ; il en est émerveillé. A huit heures du soir, le roi m'a envoyé vaches, chèvres, poules et bananes.

8 Mai. — La pluie, qui a duré toute la matinée, m'a empêché de faire une visite au roi. L'après-midi, M'tesa étant allé à la chasse j'en ai profité pour faire une visite au grand-vizir Katikiro.

La demeure de Katikiro est attenante au palais situé sur le versant occidental de la colline ; elle comprend une superficie de plusieurs kilomètres. J'ai dû traverser une dizaine de cours, dans

chacune d'elle se trouve une hutte. Les cours sont séparées les unes des autres par une enceinte en roseau qui n'a pas moins de trois mètres de haut. Les deux premières cours sont réservées aux gardes ; les autres sont habitées par une multitude de négrillons et négrillones de tout âge. La maison du vizir compte au moins un nombre de personnes égal à celui de la maison du roi.

Enfin j'arrive à une cour plus spacieuse que toutes celles que je viens de traverser et sur laquelle donne une hutte immense. C'est le gynécée, c'est le lieu de rendez-vous de toutes les femmes, quand Katikiro, fatigué du travail politique, éprouve le besoin de se délasser au sein de sa nombreuse famille.

J'ai trouvé le vizir couché sur un angareb (bois de lit du Soudan) au milieu de la cour, et caquetant avec quatre ou cinq cents femmes accroupies à l'entrée de la hutte dont l'aspect rappelait assez une ruche gigantesque ; m'étant assis à coté de Katikiro sur l'angareb, notre conversation devint bientôt intime et gaie. Le vizir m'a fait présent de deux lances de cuivre, un bouclier, deux peaux de léopard et deux chèvres.

Katikiro est marié avec quatre sœurs de M'tesa et en outre, avec la propre fille du roi, jolie négresse aux yeux splendides, pouvant avoir douze à treize ans.

Le grand train de maison de Katikiro s'explique facilement : en dehors de son personnel particulier, le vizir a chez lui quantité d'esclaves appartenant au roi. Katikiro m'avoue avoir plus de deux mille femmes, constituant sa propriété ; mais il en a de plus chez lui un nombre égal appartenant au roi, lesquelles, pour le moment, sont à sa disposition. Quand le roi veut récompenser un de ses sujets ou un étranger par la gratification de quelques femmes, c'est dans cette réserve qu'elles sont prises.

9 Mai. — J'ai vu M'tesa ce matin, il s'est beaucoup informé de l'embaumement du corps, de la durée de conservation ; il désirerait fort avoir chez lui des personnes connaissant cet art.

Le roi m'a parlé longuement de ses exploits de chasse ; il me cite

comme grande adresse d'avoir abattu un épervier au vol, avec plomb bien entendu, et paraît fort étonné d'apprendre que cela constitue l'adresse la plus élémentaire du chasseur. Nous devons nous exercer au tir ces jours-ci.

10 Mai. — M'tesa me fait appeler à quatre heures de l'après-midi; nous avons eu une longue conférence qui a duré jusqu'à la nuit. J'ai manifesté au roi mon désir de retourner à *Foweira ;* il m'a prié de prolonger mon séjour chez lui d'un mois encore.

Notre conversation a roulé principalement sur la femme.

Ce malheureux M'tesa est imbu d'une quantité de fables dont les trafiquants de *Zanzibar* lui ont farci la tête. Auprès de M'tesa se trouvent environ mille cinq cents Zanzibariens, tous gens de sac et de corde, ayant tous crimes ou vols pour le moins sur la conscience. Voici l'origine de cette colonie qui a envahi l'*Uganda*.

Un agent est envoyé par un commerçant de *Zanzibar*, dans l'intérieur, pour rapporter des esclaves et de l'ivoire. Ce chef se compose une troupe formée spécialement de gens ayant maille à partir avec la juridiction criminelle et qui ont hâte de quitter leur pays. Le chef part de *Zanzibar* et dépense en folles orgies la marchandise du traitant. La ville est fermée pour lui, il se réfugie auprès de M'tesa qui lui donne des terres et des femmes. Ces misérables se disent alors marchands au service de M'tesa. Et voici ce qui arrive : M'tesa désire envoyer son ivoire à *Zanzibar :* il en charge un de ces coquins qui lui avoue alors qu'il ne peut entrer à *Zanzibar* sans être arrêté s'il n'a remboursé au préalable la valeur de la marchandise perdue par lui. Le roi lui donne cette valeur en ivoire. Le wekil se rend à *Zanzibar* avec l'ivoire, et surtout avec des milliers d'esclaves.

Aujourd'hui le Khédive empêchant le trafic d'esclaves par le fleuve Blanc, il s'ensuit que la traite produit de grands bénéfices pour les marchands zanzibariens.

Ces misérables trafiquants, dont tout le bénéfice est dans la vente de la chair humaine, donnent à l'ivoire une valeur plus

grande qu'elle n'est en réalité, et ceci dans le seul but d'empêcher les relations commerciales d'*Uganda* avec le fleuve Blanc.

M'tesa vend son ivoire à *Zanzibar* dix-huit à vingt livres sterling ; ce prix paraît invraisemblable, mais il est réel pour M'tesa, qui reçoit pour un kantar d'ivoire une valeur en marchandise bien supérieure à tout ce qu'on pourrait lui en donner à *Gondokoro*. Il faut considérer, en outre, qu'à *Zanzibar* la majeure partie des porteurs étant vendue comme esclaves, tout est bénéfice.

11 Mai. — Le 11, il a plu toute la journée, je n'ai pu voir le roi ; dans l'après-midi j'ai fait une visite à Katikiro, qui m'a reçu au milieu d'un groupe de femmes de choix. J'avais apporté avec moi quelques verroteries et rien n'était plus comique que les mouvements précipités de ces beautés se disputant ces grains de verre, dont elles s'empressaient de s'orner le cou, les doigts, etc. Katikiro m'a fait présent d'une fourrure de peau de rat et d'un vêtement d'écorce d'arbre.

12 Mai. — Le roi et son vizir ont passé toute la journée à la chasse. Aujourd'hui j'ai vu M'tesa, et je me suis plaint amèrement de ce qu'il laissait mes soldats sans vivres. Tantôt pluie, tantôt chasse étaient autant de causes d'abstention de bananes. Le roi s'est engagé à y mettre bon ordre.

Une des choses les plus désagréables dans la cour de M'tesa, c'est que toute conférence est généralement accompagnée par le bruit étourdissant d'une musique. Aujourd'hui c'était le tour des musiciens Sogas. Au nombre de six, armés chacun d'une guitare en forme de lyre, ils ne cessaient de faire résonner leurs instruments en les accompagnant de leurs chants.

J'avoue que pour quelques instants, ces chants ne sont pas désagréables, ces nègres ont le sentiment du rhythme; mais se répétant à satiété, ils étourdissent bientôt et rendent la conversation pénible. Le suprême de ces musiciens, c'est de danser et de se livrer à mille contorsions tout en jouant de leurs instruments ; ils rappellent nos clowns dansant la gigue et jouant du violon.

La cour de M'tesa possède ses bouffons à l'instar de nos anciens souverains; ce rôle revient généralement aux Koghiours (sorciers du fleuve Blanc). La tête, coiffée d'une peau de singe rouge, à laquelle est adapté un bec de héron, est surmontée de deux cornes d'antilope, les yeux sont simulés par deux pièces de peaux blanches. Ils portent autour de la ceinture un tambour, une vingtaine de calebasses de toutes dimensions, avec des peaux de singes, rats, lézards, etc. Ainsi accoutré, le Koghiour n'a plus rien d'humain, il se livre impunément aux facéties les plus grossières et à mille libertés dont l'une d'elles entraînerait la mort pour tout autre.

14 et 15 Mai. — *Constitution d'Uganda.* — Le régime de gouvernement de ce pays peut être considéré comme un système de hiérarchie féodale. Le roi accorde à tel ou tel magungo (grand-officier) une terre et tous les habitants deviennent serfs de ce magungo, lequel nomme à son tour des officiers subalternes (mtongalis) dont la nomination du plus grand nombre est ratifiée par le roi. Les habitants sont tenus de fournir, à la réquisition du mtongali, vaches, chèvres, bananes; de procéder à la construction des huttes, des enclos, et dans le cas d'une levée d'hommes, de venir se ranger sous le tambour du mtongali. Les mtongalis se rendent à la réquisition des magungos, lesquels se rendent à la réquisition du roi. Le roi est tout puissant. Il donne et prend suivant son seul caprice. Il n'y a aucune loi; l'ordre, le désir du roi suffit pour l'exécution de tout acte. Les magungos sont tenus de passer un certain temps à la cour; une absence prolongée dans les terres est considérée comme acte de rébellion. Aussitôt, le roi ordonne la mort de l'absent, ses terres sont confisquées et données à un autre, plus zélé. Ce dernier va de suite pour prendre possession de son nouveau fief et s'empare des femmes, enfants et serfs du condamné dont il prend la place totalement.

Une des coutumes les plus nuisibles dans le pays d'*Uganda*, est celle qui consiste à abandoner sa hutte et son foyer à tout messager du roi. Ce dernier profite de cet usage pour se livrer aux dépradations les plus révoltantes. Ainsi, Id, écrivain du roi, qui avait été envoyé à ma rencontre, m'a avoué que ce voyage lui avait rapporté quatre-vingt-dix femmes, vingt-cinq hommes, deux cents vaches, et un nombre considérable de chèvres dont il avait dépouillé les villages sur notre route. Un des actes les plus curieux, c'est que parmi notre escorte se trouvait un certain Moreko, qui voyageait parfaitement d'accord avec Id, jusqu'à l'arrivée de son village, que nous avons traversé. Là, Id ne tenant aucun compte de la camaraderie qui les avait unis le long de la route, s'est mis en train de fouiller l'habitation de Moreko, procédant avec lui comme avec tout autre. Moreko a voulu s'y opposer; on en est venu aux coups. Id tua plusieurs des hommes de Moreko et s'empara de toutes les femmes, qui ont été expédiées dans ses terres. Moreko s'est estimé très heureux de s'en tirer à ce prix; la moindre plainte de Id aurait entraîné la peine capitale pour ce malheureux qui avait osé résister aux rapines d'un envoyé royal.

17 Mai. — Hier et aujourd'hui nous avons eu avec M'tesa de longues conférences concernant les devoirs de l'homme envers lui-même et envers son prochain. Je lui ai donné divers préceptes, mélanges de la philosophie de Socrate et de la morale chrétienne. Ce qui inquiète surtout le roi, c'est de savoir en quoi consistent le paradis, l'enfer et les anges. Où sont-ils placés et quelles sortes de jouissances et de punitions sont réservées après la mort? Est-il vrai que le corps ressuscite? Dans ce cas, le corps étant matière, Dieu aurait donc un corps?

Hier, au milieu d'une conférence toute spirituelle, un incident comique qui donne une idée des mœurs des Gandas est venu troubler notre spiritualisme. Un oncle du roi, frère de sa mère, s'est présenté au roi, parlant avec véhémence et mêlant son discours de farces nyanziges. La chose est grave. C'est un cas d'infidélité de femme. Le malheureux a surpris en flagrant délit son voisin avec une de ses femmes. La chose m'ayant été expliquée, je n'ai pu m'empêcher de partir d'un grand éclat de rire à l'aspect

de la mine piteuse de l'homme. Le roi d'abord et toute la cour et le plaignant lui-même ensuite ont joint leurs rires bruyants à mon hilarité. L'incident devenait de plus en plus comique, attendu que le roi demandait tous les moindres détails de la circonstance.

On fait venir le coupable. Sa seule excuse est qu'il n'a fait que se rendre à la prière de la femme qui se plaignait de l'impuissance de son mari. Cette excuse n'a pas paru valable, car il est probable que plusieurs des assistants se trouvaient dans le même cas que le plaignant, et certes la peine capitale allait être prononcée contre le coupable si mon intervention, en soulevant l'hilarité dans le conseil, n'avait appelé l'indulgence royale.

Le plaignant a-t-il beaucoup de femmes? Oh! beaucoup, me répond le roi. Le coupable les a-t-il toutes approchées? La chose était impossible. La punition alors doit être bien légère, n'ayant avarié qu'une très faible partie de la propriété conjugale! Tous de rire. Le coupable a la vie sauve, mais étant voisin du plaignant, sa maison est confisquée et immédiatement donnée à un autre. Fait étrange, le plaignant était le père du coupable!

Ceci nous paraît monstrueux; mais dans le bon pays d'*Uganda* la chose n'est point considérée sous le même point de vue, attendu qu'à la mort du père, toutes ses femmes deviennent la propriété des fils, qui alors jouissent à l'égard des femmes comme à l'égard d'une propriété de toutes les progressions du défunt. D'ailleurs, ici les hommes prennent pour femmes, leurs sœurs, leurs propres filles, ou les filles de leurs fils, c'est à peine si quelques-uns respectent leur propre mère.

Le roi était aujourd'hui dans un de ses bons et rares jours de générosité. Il a distribué nombre de vaches, chargées de bananes, à ses grands-officiers; aussi les nyanziges se succédaient sans interruption, accompagnés des contorsions les plus comiques. Ils manifestent leur reconnaissance en se baissant sur le ventre, les jambes en l'air, frappant le sol avec leurs joues et accentuant les nyanziges par un ton pleureur et suppliant.

Cette distribution de récompenses a été motivée par le retour de

Chambarango qui avait était envoyé il y a quelques jours pour rétablir et tenir en parfait état de conservation l'ancienne demeure de Souna. M'tesa manifeste une véritable vénération pour la mémoire de son père, dont la sépulture et l'anniversaire sont l'objet de sa constante sollicitude. Cette vénération pour son père est toute particulière à M'tesa et ne rentre nullement dans les mœurs et les idées des M'ganda.

18 et 20 Mai. — J'ai été occupé tous ces jours à faire réparer nos huttes qui, construites à la hâte, laissaient passer la pluie; à relever notre haie et à faire couper les herbes dans nos cours. Les herbes avaient atteint une telle dimension que nos cours ressemblaient à une véritable forêt. Les pluies abondantes rendent actuellement le passage des rivières et torrents fort pénible; d'autre part, M'tesa me prie de prolonger mon séjour chez lui; aussi, en vue d'un séjour plus long que je ne pensais, j'ai fait assainir et approprier notre résidence. Un magungo a été chargé par le roi de ce soin, et j'avoue que considérant l'activité qu'il y met, il y a à présumer que nous serons rendus à *Fatiko* qu'il en sera encore à réparer l'enclos. Les nègres viennent cependant en grand nombre, mais c'est à peine si un sur dix met la main à l'œuvre; les autres discutent, conseillent et surveillent.

S'agit-il de porter des bananes ou autres provisions, ce sont des enfants qui ont cette corvée, quelques-uns à peine âgés de cinq ans sont écrasés sous le poids de leur charge, et souvent tombent épuisés sur la route. J'a vu une de ces malheureuses victimes de la sauvagerie la plus brutale avoir le crâne fendu par un coup de bâton pour être tombée sous le poids d'une charge de trente kilog.

Les M'ganda possèdent de nombreuses armes à feu; mais à part le roi, qui possède quelques bonnes armes, présents de Speke, Grant, Long, généralement tout l'arsenal m'ganda est composé d'affreux fusils à pierre importés par les Zanzibariens.

Le magungo chargé de réparer mes huttes a voulu examiner mes armes, lui et sa suite, une douzaine de M'ganda, grands et petits,

étaient occupés autour de moi. Je leur en montre le mécanisme et je tire une cartouche; l'effet a été semblable à celui qu'aurait pu produire le choc en retour sur cette réunion, tous roulent à terre, les jambes en l'air, en pousant des cris de terreur. Un d'eux a été lancé à plus de cinq mètres. Le magungo s'est enfui en toute vitesse.

Ce spectacle m'a fort réjoui, et il m'a fallu au moins dix minutes pour les rassurer et les persuader qu'aucun d'eux n'était blessé.

Katekiro est venu me voir hier; il a voulu emporter une boîte de conserve de bœuf. Chambarango et Ambousi ont été régalés d'une danse et d'un simulacre de guerre par les hommes de Rionga.

Les Huma. — Un roi, dont j'ignorais totalement le nom, est venu me rendre visite; c'est un prétendant au trône de *Kittara*, actuellement roi dans le *Kôki*, enfant de treize à quatorze ans. Il se nomme Buamburo. D'un joli ovale, beaux yeux, teint cuivré, traits fins, il offre le type parfait de la race abyssine.

Depuis des siècles, les M'Huma (en langage m'ganda) venus du nord avaient fondé le royame *Kittara*, comprenant l'*Uganda*, l'*Unyoro*, l'*Usoga*, etc. Ce royaume s'est démembré par suite de rébellions successives et a donné naissance aux roitelets existant dans le pays.

Cette version me paraît exacte, car tous, tant dans l'*Unyoro* que dans l'*Uganda*, s'accordent à ce sujet. Seulement Kabareka, M'tesa, Aufina, Rionga, se prétendent tour à tour seuls descendants des princes de *Kittara*.

Comme je faisais cette remarque à Buamburo : Certainement, me dit-il, M'tesa, Kabareka, Aufina et Rionga sont mes parents, par suite d'alliances successives; mais le sang qui coule dans leurs veines n'est pas pur Huma. Examinez-les. Sont-ils comme moi ? Ont-ils la même couleur? les mêmes yeux? les mêmes mains ? Buamburo a des mains très belles et fort bien soignées d'ailleurs.

J'ai trouvé, chez ce jeune prince, un jugement et un raisonnement que l'on est étonné de rencontrer dans ces parages.

Buamburo porte le costume de *Zanzibar*, dont le langage lui est familier. A la mort de son père, Saga, les Ganda ont envahi ses

Etats et lui ont fait voler quatre milles vaches et un grand nombre de femmes et d'enfants. Il est venu auprès de M'tesa faire acte de soumission et reconnaître la suzeraineté du puissant monarque de l'*Uganda*, le priant de ne plus dorénavant envahir ses Etats.

On reconnaît dans l'*Uganda* trois types : le type nègre, aux lèvres épaisses, au nez épaté, aux yeux dont le blanc possède une légère teinte jaune. C'est le type du nègre que l'on rencontre de ce côté du Nil; il se rapproche beaucoup du Madi, mais diffère essentiellement du Bari.

Le type abyssin parfait, conservé dans toute sa pureté, ce sont des pasteurs : les Huma. Ces peuplades ont une grande vénération pour les vaches qu'ils possèdent en grand nombre.

Il se trouve un troisième type, mixte, provenant d'un mélange de nègres et de Huma. Le type nègre domine dans ces métis. Ce type mixte est celui de M'tesa et de la plupart des membres de sa famille; il se rencontre dans les descendants des magungos.

Le sang abyssin (*galla*) a été introduit dans la race nègre par les femmes. Les femmes Huma sont très recherchées par les Ganda; leur prix varie entre cinq et cinquante vaches, tandis qu'une fille Ganda ne dépasse jamais le montant d'une vache. Le roi et les magungos (grands-officiers) ont toujours dans le nombre de leurs femmes quelques favorites Huma. De là, cette race mixte, de nègres aux reflets bronzés qui compose une partie de la population d'*Uganda*, et qui se rencontre dans la classe aristocratique.

La race nègre pure compose la majeure partie de la population.

Il n'existe pas de Ganda et de Huma purs parmi les hommes. Les femmes Huma sont assez communes. Elles proviennent soit de razzias, soit de dons, soit par achat ou alliance, ce qui est identique dans ces pays primitifs.

Les Humas peuplent le *Koki*, le *Kittara* à l'ouest d'*Uganda*, et sont généralement répandus partout où ils trouvent de bons pâturages pour leurs bestiaux. Ils s'allient entre eux et se conservent purs. Jamais Huma n'a pris femme qui ne soit de sa race.

Les Humas conservent une dignité et une sorte d'indépendance dont le nègre est incapable.

Albinos. — Ayant rencontré plusieurs individus Albinos dans l'*Uganda* et ayant eu l'occasion de voir deux enfants de cette race chez le roi, je demandais à M'tesa d'où ils provenaient. Il me répondit qu'à l'ouest,chez les Humas, un certain nombre naissaient dans ses États, de père et mère Gandas, nègres. « Mais généralement, me dit-il, ces individus proviennent de rapprochement entre frère et sœur. »

L'Albinos d'ici est affreux. Sa peau semble écorchée; ses membres sout grêles, osseux et d'un jaune pâle, ses traits hideux semblent porter le stigmate de crimes incestueux.

24 Mai. — Hier, j'ai obtenu de M'tesa un grand succès. Il a résolu de défendre dans ses États la vente et l'achat d'esclaves. J'ai fait remarquer au roi que lui, qui aujourd'hui désirait se mettre en rapport avec les puissances étrangères civilisées, devait avant tout adopter les principes primitifs de la société, la liberté de l'individu. La séance ayant rapport à l'esclavage n'a pas été unique, depuis que j'ai pénétré dans l'*Uganda*. J'ai toujours eu à cœur de profiter de toutes les occasions pour montrer toute l'horreur que m'inspire la vente de nos semblables; mais je n'espérais certes pas un résultat aussi prompt.

M'tesa, avec tout l'orgueil et la fanfaronnade de son caractère, m'assure que depuis longtemps, comprenant l'influence de l'esclavage, il avait pensé l'abolir dans ses États. On ne pourrait jamais soupçonner l'excuse que donne M'tesa pour avoir retardé jusqu'ici l'exécution de son projet. Il prétend que les femmes et les hommes esclaves représentant la fortune de chacun sont des objets d'échange pour les ventes et achats, et que n'ayant pas de monnaie il n'a pu, par conséquent, supprimer l'esclavage. Aujourd'hui cette excuse de M'tesa est tombée; son pays est fort riche, il possède le fer, l'ivoire, les bestiaux, le café, le beurre. Il n'a qu'à

envoyer vendre ces marchandises à *Foweira*, à *Fatiko*, à *Lado*, et l'argent remplira l'*Uganda*.

Le roi a décidé d'envoyer toutes ces marchandises pour être vendues aux diverses stations. Je suis heureux d'avoir si pleinement réussi. Voilà le commerce avec l'*Uganda* parfaitement établi, et les autres peuplades suivront cet exemple, entraînées par les avantages qu'il offrira.

J'ai obtenu de M'tesa de me faire voir l'*Usoga*. Je dois partir demain. Je remonterai le Nil jusqu'à sa sortie du Nyanza-Victoria et mon désir serait de pousser jusqu'au *Bahr N'go* de Speke; mais les limites assignées par les ordres du pacha ne me permettront probablement pas de me satisfaire.

25 Mai. — Le 25 était le jour fixé par M'tesa pour mon voyage à *Rondogani* et dans l'*Usoga*. Je quitte le roi le 24, à six heures du soir, je rentre chez moi, donne des ordres et fais mes préparatifs de départ. Le 26, jusqu'à huit heures du matin, personne ne paraît. Enfin je commence à perdre tout espoir de départ quand Id arrive. Il amène avec lui deux magungos qui doivent m'accompagner et me fournir l'escorte nécessaire. Quelques instants après, Korkoro, chef d'escorte, vient m'annoncer qu'il n'a pas de porteurs, mais il m'engage à partir quand même, car il craint le courroux du roi; d'ailleurs mes bagages me rejoindront dans l'après-midi. Je fais observer au bon Korkoro qu'il m'est impossible de me séparer de mes bagages et qu'il me faut tout au plus dix porteurs.

Korkoro part de nouveau pour ramasser le monde nécessaire. Il revient à midi me dire qu'il n'a pas encore trouvé de porteur, et cherche à me persuader de partir sans bagages. Fatigué des mensonges de ce vaurien, je lui intime l'ordre de quitter ma hutte; et comme il ne mettait pas toute la promptitude désirable dans l'exécution de cet ordre, et impatienté, je lui allonge un coup de poing qui le renverse. L'effet a été foudroyant. Korkoro et sa suite se sauvent à toutes jambes.

J'apprends que Korkoro est allé porter plainte au roi, déclarant qu'il ne pouvait partir avec moi, que j'étais terrible, capable de tuer un homme avec mon seul poing. Toute la journée du 25 se passe sans aucune nouvelle relative à mon départ.

26 Mai. — Le matin, j'apprends que Id, qui doit m'accompagner dans mon voyage, est parti pour ses terres. J'écris une lettre à M'tesa, lui disant que ma mission étant terminée auprès de lui, il est nécessaire que je retourne auprès de Gordon-Pacha. Je lui exprime en même temps les motifs qui me forcent à abréger mon séjour chez lui.

Dans l'après-midi, le roi me prie d'aller le voir; je refuse et envoie Selim m'excuser auprès de Sa Majesté; je suis en train de faire mes préparatifs de départ. M'tesa ne veut pas que je le quitte mécontent; demain je partirai pour *Rondogani;* il m'envoie des vaches et des provisions pour les troupes; du reste je n'ai agi avec vivacité et manifesté ainsi mon mécontentement que parce que j'étais certain du résultat de ma missive.

La situation de M'tesa est actuellement fort critique. La route de *Zanzibar* se trouve fermée par Roumanika, roi de *Karagué,* et quoi qu'en dise M'tesa que Roumanika n'est qu'un magungo qui ne règne que parce que le puissant monarque d'*Uganda* le désire, la conduite de Roumanika, qui interdit toute communication entre *Zanzibar* et l'*Uganda,* vient donner le démenti le plus formel à la forfanterie de M'tesa.

D'autre part, l'*Uganda,* se trouve en très grande délicatesse avec l'*Unyoro.* Un magungo d'*Uganda* avait épousé une des sœurs du roi, et au bout de quelque temps le magungo, mécontent probablement de la conduite trop relâchée de son épouse royale, ne trouva qu'un seul remède, celui de mettre à mort sa femme et de s'enfuir avec tout son monde auprès de Kabareka. M'tesa réclame le coupable au roi d'*Unyoro* qui refuse de le livrer. M'tesa lui a pris, ou plutôt volé Ramadan; quant à lui, Kabareka, il n'a fait que donner l'hospitalité au magungo qui est venu de son plein gré.

Si M'tesa se sent capable de prendre par la violence le magungo, qu'il essaie !

M'tesa doit beaucoup souffrir, lui qui dans son orgueilleuse fierté appelle Roumanika et Kabareka ses esclaves. Prévenu de ces circonstances, je me suis montré exigeant envers le despote d'*Uganda* qui certainement ne désire nullement rompre ses bonnes relations avec le gouvernement de Gordon-Pacha.

M'tesa est né avec une excellente nature, qui a été gâtée par l'exercice d'un despotisme absolu. Cette adoration continuelle de tout un peuple qui tremble au moindre mouvement du monarque exerce une bien funeste influence sur la nature la plus parfaite.

Aussi M'tesa se croit-il d'une essence divine, aussi son orgueil et sa vanité lui font-ils commettre mille forfanteries qui le rendent ridicule et indisposent contre lui. Malgré ces défauts, M'tesa est certainement le nègre le plus intelligent de tous ceux qui existent depuis le *Sobat* jusqu'au lac d'*Ukerewe.* Il s'informe des mœurs, des coutumes, du gouvernement de chaque pays, et cela non dans un but de simple curiosité, mais bien avec l'idée de s'instruire et d'apporter quelques réformes utiles dans son pays.

Grâce à lui, aujourd'hui les habitants d'*Uganda* sont autant au-dessus des peuplades que j'ai visitées que l'Europe civilisée est au-dessus des arabes bédouins, sauvages nomades du désert.

L'amour-propre de M'tesa est extrême ; il s'inquiète beaucoup de ce que le monde civilisé pense de lui, et sa plus grande ambition, fort louable d'ailleurs, est de laisser son nom à la postérité. Il veut que l'histoire parle de lui comme du générateur de sa race nègre.

« Je m'appelle M'tesa, » dit-il un jour, « ce qui signifie en langage ganda, *réformateur, bienfaiteur*. Je veux que l'histoire dise un jour que si ce nom ne m'avait pas été donné à ma naissance, la postérité devait me le donner à ma mort. » La réforme qu'il rêve marcherait à grands pas, si ce prince était bien conseillé et soutenu.

27 Mai. — Le matin, à dix heures, le frère du roi en personne vient chez moi. Il m'amène plusieurs m'tongalis, et un grand-officier du palais, qui doivent m'accompagner dans l'*Usoga*. Ce dernier a un aspect effrayant. C'est un grand-officier de justice, sa tête disparaît sous un amas de peaux de tigres et de chèvres aux longs poils. Le corps, couvert de koghiour, n'a rien d'humain. Son visage, examiné de près, porte tout le caractère de la bête sauvage.

C'est bien le tigre qui doit veiller à ma sécurité. Il a ordre d'exécuter immédiatement tout magungo, tout m'tongali, et à plus forte raison, tout habitant qui m'occasionnerait le moindre mécontentement. Je ne suis nullement satisfait de l'honneur que me fait M'tesa en m'adjoignant cet officier, dont la présence permanente va m'obliger pendant toute la durée du voyage à étudier tous mes gestes, de peur que le moindre signe d'impatience n'entraîne la mort de quelque malheureux.

Je n'en remercie pas moins le frère du roi de la sollicitude de Sa Majesté à mon égard.

Nous partons immédiatement, et à peine avons-nous contourné *Rusaga*, laissant à notre gauche la résidence de la reine-mère, qu'une pluie torrentielle nous saisit et nous force à chercher un refuge. Nous pénétrons dans les premières huttes qui se présentent à nous ; des femmes nous reçoivent avec le sacramentel salam-alikoum ; mais là se bornent toute leur connaissance de la langue arabe. (Dans tout l'*Uganda*, les habitants vous abordent avec le salam-alikoum qu'ils prononcent d'une manière tellement correcte que vous croyez avoir affaire à un véritable enfant du Caire, mais vous êtes bientôt détrompé : le malheureux ne sait rien de plus.)

On nous apporte des bananes, et j'apprends que nous sommes dans un parc de femmes appartenant à Id, écrivain de M'tesa. La pluie ayant diminué, nous nous mettons de nouveau en route, mais elle nous reprend bientôt et nous force à chercher de nouveaux refuges. Partout nous sommes reçus fort cordialement.

Ce n'est que vers trois heures que nous arrivons à *Kisigula* pour passer la nuit.

Nous sommes trempés et n'avons point de vivres. Malgré toutes nos recherches, il nous est impossible de rien trouver pour assouvir notre faim, si ce n'est des bananes non mûres que nous faisons cuire simplement dans l'eau pour en faire notre repas.

Nous venons de parcourir une route affreuse, constamment au milieu des jungles qui nous coupaient les mains et la figure sur un sol détrempé comme une pâte savonneuse qui rendait notre marche lente, pénible et fatigante en traversant des nombreux bourbiers, sortes de bas-fonds où les eaux des pluies viennent s'accumuler et former une vase gluante, dans laquelle nous enfoncions jusqu'à mi-cuisse, et, malgré la pluie, pas la moindre goutte d'eau bonne à boire.

28 Mai. — Nous quittons *Kissigūla* au matin ; nous avons hâte de nous rendre auprès de Id, où nos chèvres et nos vaches nous fourniront de quoi assouvir notre faim.

Nous traversons divers cours d'eau, dont le passage est toujours fatigant et pénible. Le dernier que nous traversons est le *Luaǵari*, et quelques instants après nous atteignons la propriété de Id.

De tous les cours d'eau que nous avons traversé depuis *Dubaga*, le dernier seul, le *Luaǵari*, mérite d'être mentionné. Ce ne sont que des bas-fonds formés par les versants opposés de deux collines où l'eau des pluies vient séjourner et former un bourbier. Le courant est nul, sauf après quelques fortes averses ; alors le trop plein se déverse dans un torrent tributaire presque toujours de la rivière *Kafū*.

L'eau de ces marais a une teinte noirâtre provenant des détritus des plantes en décomposition. Elle exhale une odeur d'eau croupie. Dans la saison sèche, l'eau disparaît presque complétement et le bas-fonds ne contient qu'une boue glissante.

Le *Luaǵari* est réellement un cours d'eau ; son eau a un courant ; elle est excellente, malgré sa teinte rouge qui provient des

terres des collines entraînées par les pluies. La profondeur de l'eau est faible à *Nyengyé*, elle atteint à peine 60 à 70 centimètres sur plus de 100 mètres de largeur. Ce cours d'eau, appelé ici *Luaǵari*, porte plus loin le nom de *Ergūgu* et va tomber dans le *Kafū*. En somme, l'*Uganda* est traversé du sud au nord, avec mille sinuosités, par un cours d'eau de bien faible importance, le *Luaǵari-Ergūgu* (*).

Tous les autres torrents ou sources sont tributaires du *Luaǵari*. Les indigènes m'informent qu'il prend sa source à quelques kilomètres au sud du *Nyengyé*.

Il est très facile de reconnaître à première vue les canaux et branches qui prennent naissance dans le lac ou dans le fleuve des cours d'eau qui proviennent de sources particulières. Les premiers ont un niveau presque constant, leur courant est nul; l'eau, chargée de matières herbacées, est désagréable à boire et rappelle celle du fleuve Blanc au 9e degré. Il n'en est pas de même des seconds, alimentés seulement par les pluies et dont l'eau, chargée de limon, a un niveau et un courant très variables, suivant les saisons. Le niveau du lac et du fleuve Blanc dans ces contrées est presque constant, ce qui explique le peu d'influence des eaux des pluies sur le niveau de leurs embranchements, simples filets dont le lit se trouve plus bas que le niveau de leurs eaux et dans lesquels celles-ci se précipitent en les remplissant et en formant des marais qui n'ont aucun écoulement.

31 Mai. — Le 28, dans la nuit, les hyènes (*Marfaīn*) et les léopards n'ont cessé de rôder autour de notre camp. A *Nyenyué* (ou *Mogungo*), nos chèvres ont été attaquées dans leur hutte par un de ces derniers qui a pu y pénétrer et en emporter une. Informé de ce fait, je fais suivre le fauve, en observant les traces qu'il a laissées sur un terrain détrempé où la piste est très facile à reconnaître.

Le 29, dans l'après-midi, on m'informe qu'il a été possible

(*) Voir l'annotation à la carte. S.

de suivre cette piste jusqu'à environ 7 kilomètres de distance; que là les débris de la chèvre indiquaient parfaitement que l'animal avait fait son repas. Les chasseurs ont pu suivre encore sa trace jusqu'à un bois situé dans la propriété de Sikibobo (*), où ils n'ont pas osé s'aventurer, certains que là se trouvait le repaire de l'animal.

A quelques kilomètres du village de *Sikibobo* se trouve la source du *Luaǵari*. Désirant me renseigner sur ce fait et voulant me mesurer avec le roi des fauves de l'Afrique, je donne l'ordre de faire les préparatifs pour une excursion de chasse. Huit soldats doivent me servir d'escorte. Dans la nuit, les hyènes sont venues hurler de la manière la plus affreuse. L'une d'elles a eu l'audace de venir flairer jusqu'aux piquets de ma tente. La nuit était fort noire et il est défendu de la manière la plus formelle aux sentinelles de tirer un seul coup de feu à moins d'attaque évidente de la part des nègres; aussi la sentinelle ayant aperçu la hyène s'est élancée sur elle avec sa baïonnette et la bête s'est sauvée en jetant un hurlement terrible qui m'a réveillé en sursaut.

Hier, 30 mars, nous partons joyeusement à la chasse au léopard. Le terrain est fort détrempé et nous permet d'examiner partout des traces nombreuses de hyènes, les traces des léopards sont rares. Nous traversons de nombreux jardins parfaitement entretenus et plantés de bananes, cannes à sucre, patates, maïs, roseaux et ludins. Les habitations sont nombreuses, les hameaux se touchent. Nous quittons bientôt cette région où l'abondance existe et nous pénétrons dans les jungles qui sont sillonnées par les fauves. Au bout d'une heure et demie de marche, nous arrivons à la résidence de Sikibobo que nous laissons à notre gauche pour descendre par une pente fort raide dans un vallon formant une forêt sombre. C'est là seulement et pour la première fois, que j'ai pu remarquer, examiner, étudier l'aspect d'une forêt vierge, existant depuis le commencement des siècles. L'entrée est une véritable voûte, partout les arbres sont enchevê-

(*) Voir Speke's journal, page 453.

trés de lianes qui les unit, il est impossible de se frayer une route au milieu de ces buissons gigantesques. Des arbres séculaires s'élancent du milieu de cet amas de verdure et dominent orgueilleusement la masse; c'est un fouillis impénétrable. Nous suivons un sentier large de quelques centimètres, l'obscurité est presque complète, l'eau coule à nos pieds, nous descendons toujours la pente, je me retourne et j'aperçois mes hommes dans la hauteur, se perdant au milieu des feuillages; on dirait une bande de brigands se rendant à leurs repaires. Un profond silence règne. On est saisi par divers sentiments qu'inspirent l'admiration, la crainte et la solitude.

Arrivé au fond du vallon, notre guide nous montre quelques trous dans le fourré; c'est le chemin du tigre, me dit-il, et il me fait signe de pénétrer. Je suis saisi d'un certain malaise indescriptible; ce chemin dans lequel il faut pénétrer à quatre pattes, et où mon rifle me devient inutile ne me sourit guère. J'hésite quelques instants, mais l'amour-propre l'emporte; ils sont là plusieurs à me narguer. Pour rien au monde je ne veux qu'on puisse douter de mon courage. Je m'assure que mon sabre-baïonnette joue facilement dans son fourreau et je m'élance dans le chemin du tigre. Il y a un quart d'heure que je marche courbé en deux, mes mains et ma figure sont déchirées par les épines, le terrain humide me fait glisser et trébucher, je suis exténué. Une sueur froide m'enveloppe. Je suis attentif au moindre frôlement de feuilles, le moindre bruit m'arrête et me saisit. Je cherche en vain à pénétrer cette muraille de verdure, ma vue ne peut s'étendre.

Un cri terrible d'effroi m'arrête et me glace; je retourne sur mes pas, un de mes hommes est certainement aux prises avec le léopard. Je suis bientôt au courant du fait en rencontrant les tronçons d'un énorme pithon jonchant le sol. Voici ce qui s'est passé : le reptile était suspendu à une branche et surplombait sur le sentier, j'étais passé au-dessous sans l'apercevoir, mais la tête du soldat ayant frappé contre le reptile, celui-ci s'était redressé furieux, prêt à l'attaque. Le malheureux en apercevant

cette tête enflammée avait poussé ce cri d'effroi qui m'avait tant impressionné, et ses compagnons accourus à son secours eurent bientôt taillé en pièces le monstre.

Cet incident refroidit un peu notre courage; mais j'étais trop avancé pour reculer. J'arrive à un carrefour où plusieurs sentiers de fauves débouchaient. Je partage ma troupe en trois parties, chacune choisit un sentier; pour moi, je me poste dans ce carrefour, avec un indigène de quatorze ans environ. Au bout d'une demi-heure d'attente, j'entends un craquement dans le fourré, je me blottis immédiatement au pied d'un grand arbre dont le tronc disparaît complètement dans un manteau de lianes; les craquements se rapprochent, indiquant que l'animal approche avec précaution. Je suis dans l'anxiété, mes jambes tremblent sous moi, et je sens un picotement curieux sur toute la surface de mon corps; j'arme mon rifle, je mets genou à terre et m'adosse contre l'arbre. Au bout de quelques secondes d'attente qui me paraissent des siècles, le fourré s'entr'ouvre devant moi et un magnifique léopard s'avance dans la clairière; il compte ses pas, sa queue bat lentement ses flancs, il flaire l'ennemi, mais l'instinct de sa puissance fait qu'il n'en a aucune crainte.

Mon émotion est extrême; l'animal avance vers ma cachette sur laquelle ses yeux sont braqués, il flaire la position, rejetant ses oreilles en arrière; il m'a aperçu, d'un bond il peut m'atteindre. Je n'hésite plus, le coup part, une masse énorme vient tomber au milieu des lianes qui me couvrent, je traverse les flancs de l'animal avec ma baïonnette, mais c'était inutile; la balle explosible avait fracassé le crâne du léopard. Je suis rejoint par ma troupe accourue au coup de feu; tous admirent la bête et me félicitent. Je suis longtemps à revenir de mon émotion; je meurs de soif, mon gosier est en feu, je prends des feuilles humides encore de pluie et les passe sur ma langue.

Je me rends de là au mont *Mugala* où je trouve la source du *Luagari*, véritable sanctuaire de druides. La source est un mince filet qui sort des roches au milieu de la forêt, la même qui a été

le théâtre du drame léopardien. Sur mon observation que le débit de cette source ne suffisait pas à l'alimentation du *Luagari*, les naturels m'ont informé que sur tout son parcours la rivière était alimentée par de nombreuses sources de ce genre.

Aujourd'hui on vient m'informer que le feu a pris au palais de M'tesa et qu'un officier égyptien, accompagné de dix soldats, arrive à ma rencontre avec de grands bagages; qu'il est actuellement dans le district de *Moreko*. Ces circonstances me décident à retourner à *Dubaga*.

ANNEXES

L'itinéraire qu'on vient de lire a été obligeamment mis à la disposition du Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie par le chef de l'état-major général égyptien, S. E. le général Stone-Pacha, qui a pris la peine de l'extraire lui-même de l'unique cahier de notes qui lui soit parvenu depuis la fin si tragique du malheureux E. Linant de Bellefonds. Quant à la partie du journal de son voyage qui concerne les derniers moments de son séjour chez M'tesa et son retour à *Laboré*, elle n'a pu être encore retrouvée. Tout ce que nous savons actuellement sur les incidents postérieurs de son exploration se trouve contenu dans deux lettres dont nous donnons ici les extraits.

Extrait d'une lettre d'Ernest Linant de Bellefonds écrite à son père, le 23 août, trois jours avant sa mort.

J'ai quitté M'tesa le 15 juin, non sans beaucoup de peine, car ce tyran ne voulait ni plus ni moins que me garder à son service avec toute mon escorte. Il ne comprenait pas que tout son royaume ne pouvait me rétribuer pour une semaine passée chez lui. Ne pouvant arriver à son but par la persuasion, il a résolu de recourir à la violence et au meurtre; à cet effet, il s'est entendu avec Kabareka, souverain d'*Unyoro*, le même qui a combattu Baker, et le 5 juillet à sept heures du matin, en arrivant au bord de la rivière *Kafū* qui débordait et qui me coupait la route, je suis attaqué par environ huit à dix mille hommes. Mon escorte se composait de quarante-six personnes. Nous nous sommes battus depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures du soir. Je me suis emparé des huttes de nos agresseurs vers dix heures du matin. Construites en roseaux, ces huttes ont été facilement détruites; je fabriquai vite un radeau et je passai mon monde, et à trois heures, il n'y avait plus avec moi que dix soldats, tous nageurs. Nous fîmes une dernière décharge sur nos ennemis, puis nous nous lançâmes

tous à la nage, en mettant nos armes sur le radeau. Je n'eus aucun accident à déplorer dans ce passage.

En quelques jours j'arrive à *Fatiko*, où nous prenons un peu de repos. Je quitte ce lieu et j'atteins à la rivière *Aša* (*Assua*) (*) en suivant les montagnes de *Šūa*, car la route par *Fabo* est impraticable dans cette saison. Je trouve la rivière complétement débordée et formant un torrent impétueux. Me voilà arrêté. Il n'y a pas à songer à construire un radeau; aucune embarcation, aucun nageur ne peut traverser l'*Aša* dans la saison des pluies. Je désespérais d'atteindre *Lado* avant la fin des pluies, quand j'ai reçu la nouvelle que le général Gordon avait remonté en barque le fleuve jusqu'à *Laboré*. Immédiatement, je passe le fleuve à *Ibrahimieh* et suivant la rive gauche je descends à *Laboré*, où je rencontre le général. J'apprends de lui que la station de *Gondokoro* a été détruite et remplacée par celle de *Bor*, où est le quartier général avec des stations à *Eliab*, *Latūka*, *Makraka*; on a aussi établi des stations sur *Bahr-Sobat*.

Lado et *Reǵaf*, deux nouvelles stations, ont été créées; ceci fait, le général Gordon a monté le fleuve de *Reǵaf* à *Laboré*, route que tout le monde, jusqu'à ce jour, avait dit être impraticable. Il est vrai qu'il existe de nombreux rapides que le général Gordon a pu franchir avec peine, non seulement à cause des difficultés matérielles qu'ils présentent, mais encore à cause des hostilités des tribus riveraines; cependant il a trouvé le chenal et aujourd'hui un bateau à vapeur et trois grandes barques sont dans le fleuve à *Laboré*; ainsi l'année a été fructueuse. D'autre part, les communications avec Khartoum se faisant par le fleuve sont journalières. Les nouvelles stations de *Bedden* et de *Kerri* établies entre *Reǵaf* et *Laboré* rendent la route parfaitement sûre.

Actuellement, une nouvelle mission m'est confiée; je partirai dans quelques jours pour aller installer des stations entre *Foweira*

(*) Le voyageur a écrit sur sa carte *Ašba*, que d'autres voyageurs écrivent ainsi : *Aša*, *Atšioa*, *Asua*.

et le lac *Mwutan* sur la branche *Somerset*, je pénétrerai sur le lac et en sortirai dans le fleuve que je descendrai en barque jusqu'aux chutes de *Makedo*, où je rencontrerai de nouveau le général Gordon qui aura atteint ce point, devenu pour nous un centre d'opérations. J'espère avoir terminé en quelques mois, trois ou quatre au plus. Nous mettrons ensuite le vapeur dans le lac et nous espérons qu'avec l'aide de Dieu dans quinze mois ou deux ans nous aurons un vapeur sur le lac d'*Ukerewe*.

Extrait d'une lettre adressée à S. E. Linant-Pacha de Bellefonds, par S. E. Gordon-Pacha, gouverneur des provinces équatoriales.

Sur le Nil, près de *Laboré*, 27 août 1875.

. . . . . J'avais résolu d'envoyer de ma station, située sur la rive gauche du Nil, quelques soldats à l'autre rive afin d'attirer un peu l'attention des indigènes, et aussi pour couvrir la marche de mon bateau qui devait remonter de ce côté en suivant la rive droite. Votre fils me demanda la permission de les accompagner; je satisfis à son désir, en lui recommandant de ne s'aventurer en aucune façon et d'éviter tout risque, et, le 26 août, à huit heures du matin, il partait avec deux officiers et trente-six soldats.

J'entendis quelques coups de fusil entre huit heures et midi, et à une heure de l'après-midi, je pus, à l'aide de ma longue-vue, l'apercevoir sur une colline rocheuse, à 2 kilomètres environ de moi; il était tranquillement assis sous un arbre avec ses soldats.

Un peu plus tard, vers quatre heures, j'étais à la chasse près de ma station, lorsqu'on vint me prévenir que les indigènes de la rive droite faisaient des démonstrations hostiles sur le fleuve; je revins à la station et fis tirer sur eux, à 1,200 mètres à peu près, deux coups de canon qui les firent se retirer. Quelques minutes

après, j'aperçus, en face de ma station, un soldat équipé, mais sans son fusil. L'ayant envoyé chercher, je lui demandai pourquoi il se trouvait ainsi seul et sans armes. Il me répondit alors que les indigènes avaient tué ses camarades et lui avaient enlevé son fusil. Son récit se trouva bientôt confirmé à l'arrivée de trois autres soldats qui étaient aussi parvenus à s'échapper et qui m'apprirent, en outre, que les munitions leur ayant manqué, les indigènes, en grand nombre, s'étaient précipités sur eux et les avaient enveloppés, de façon à ce qu'ils ne pussent parvenir à s'échapper en gagnant le fleuve; que votre fils l'avait presque atteint lorsqu'ils le virent tomber dans un champ de doura, tué par deux coups de lance; cinq de ses soldats l'entouraient et furent également massacrés.

Chaque soldat était muni de trente cartouches en partant; en outre, deux boîtes de munitions accompagnaient l'expédition, mais à quelque distance on les renvoya. Pourquoi? Je n'ai encore pu le savoir.

Cette malheureuse affaire me plaça dans une situation très dangereuse, à cause des craintes nouvelles qu'elle inspira à ma troupe qui se trouvait de ce fait réduite à trente hommes. J'employai la nuit suivante à effectuer ma retraite à deux kilomètres au nord, vers une autre petite station, dans laquelle se trouvaient encore trente soldats; je n'ai pu atteindre qu'aujourd'hui à onze heures cette station, et vous qui connaissez le pays, vous devez vous rendre compte des difficultés que j'ai dû surmonter pendant cette retraite.

Malgré le petit nombre d'hommes qui me restaient, j'ai pu faire chercher le corps de votre fils et le faire ensevelir en lui rendant les derniers honneurs.

Je vous envoie un croquis des lieux, afin que vous puissiez bien comprendre tout ce qui s'est passé dans cette malheureuse journée.

Observations sur la carte de l'itinéraire de M. E. Linant de Bellefonds.

Les matériaux qui m'ont servi à dresser cette carte sont les suivants :

1. *Notes tirées du journal du voyageur.* — Ces notes ont été utilisées dans l'établissement de l'itinéraire et suivent ci-dessous. Elles donnent, outre le croquis élémentaire de la route, les distances évaluées approximativement par la durée de la marche et les directions de la route obtenues au moyen de la boussole. Comme feu M. Linant de Bellefonds a fait ce voyage monté sur une mule et comme les gens du Soudan qui l'accompagnaient marchent en général très vite, j'ai évalué, d'accord avec l'auteur du voyage, à cinq milles géographiques chaque heure de marche.

2. *Croquis d'une reconnaissance faite entre Regaf et le lac d'Ukerewe.* Ce croquis a été exécuté par M. Linant à l'échelle de 1 : 1,000,000 pour l'usage de S. E. Gordon-Pacha, et indique provisoirement entre ces deux points la route suivie pour l'aller et pour le retour, en même temps que le terrain qui l'avoisine. Quant à la route suivie pour le retour, il est l'unique document que nous ayions.

3. *Croquis du relevé de la route entre Regaf et Fatiko,* exécuté d'après les ordres de S. E. Gordon-Pacha, avec plus de détails encore que le croquis précédent.

4. *Relevé du Haut-Nil entre Regaf et Duffele,* à l'échelle de 1 : 125,000, fait par M. le lieutenant du génie W. H. Chippindall, en trois feuilles. Cette grande carte donne tous les détails du cours du fleuve et du terrain qui le longe, de *Regaf* jusqu'à moitié chemin entre la station de *Laboré* et *Duffele*. A partir de ce point, le relevé contient la route suivie jusqu'à la station *Duffele*, en s'éloignant un peu de la rive gauche, qu'il laisse inexplorée.

5. *Carte de la route suivie par le colonel Long-Bey, de Regaf à la résidence de M'tesa.*

Ces cinq pièces ont été copiées et photographiées dans la troisième section de l'état-major général égyptien, et nous ont été transmises par l'obligeance de son chef, S. E. Stone-Pacha.

6. *Croquis d'une reconnaissance entre Duffele et Fašora,* exécuté par M. le lieutenant du génie Chippindall, à l'échelle de 1 : 333,333. Cette feuille a été mise à ma disposition par l'auteur de la carte même. Les détails précieux qu'elle donne complètent une lacune des plus sensibles sur nos cartes, lacune qui s'étend sur un degré de latitude entre le lac *Mwutan* et le Haut-Nil aussi loin qu'il était connu.

7. *Croquis du Victoria-Nyanza,* pris au mois de mai 1875 par M. Stanley et publié dans le *New York Herald.* J'ai consulté, pour établir les rives nord de ce lac, les interprétations donné sur ce croquis par MM. Ravenstein et Petermann, le premier dans le *Geographical Magazine*, décembre 1875, le second dans ses *Mittheilungen*, 1875, tafel 23.

8. Pour le reste de la partie de l'Afrique qu'embrasse le cadre de cette carte, j'ai consulté les cartes de Baker, dans son *Albert-Nyanza* et *Ismaïlia,* et celle de Speke qui accompagne son *Journal.*

Comme points de repère certains, j'ai accepté les suivants : 1º la station de *Regaf,* point de départ de notre regretté voyageur Linant de Bellefonds (lat. N. 4º 44' 25", long. E. de gr. 31º 42' 0"); 2º les stations de *Faloro* et *Fāršile* (ou *Apuddo*) précisées par Speke et coïncidant d'une manière très satisfaisante avec le reste des positions sur la partie nord de la carte, et reliées ailleurs par la route du lieutenant Chippindall avec *Duffele*, point extrême sud du relevé du Haut-Nil par ce dernier voyageur; 3º la station de *Fatiko* où le lieutenant de vaisseau J.-A. Baker a fait une série d'observations dont le résultat est en parfait accord avec les autres points déjà mentionnés.

Quant aux autres lieux dont des voyageurs précédents (Baker 1864 et 1872, Speke et Grant 1862, Stanley 1875) ont déterminé

la position astronomique, je n'ai pu en tenir compte dans la construction de l'itinéraire de feu M. Linant de Bellefonds : 1º parce que l'identité des lieux est difficile à constater par suite des changements constants de résidence qui ont lieu dans cette partie de l'Afrique comme dans presque toutes les autres; 2º pour ne pas influencer le libre développement de la route de M. Linant qui a été dressée avec tant de soin dans ses notes de voyage, et qui ont tout au moins la valeur des longitudes accidentellement prises.

Je commençai par faire l'esquisse de cette carte à l'échelle de 1 : 200,000. Le résultat obtenu à l'extrême point sud pour la latitude de *Dubaga,* résidence de M'tesa, est 0º 38' lat. N. Elle diffère sensiblement soit de la position trouvée par Speke en 1862 (0º21'19" lat. N.), soit de celle donnée par Stanley (0º44' lat. N.). M. Duveyrier, dont tout le monde connaît la compétence en pareille matière, a déjà fait observer (*Explorateur*, 1875, décembre) que ces dernières observations ne peuvent pas réclamer un entier crédit, parce qu'il y a une contradiction évidente; car, tandis que les longitudes de M. Stanley coïncident avec celles de Speke, ses latitudes, qui ont été dans ce cas essentiellement connexes avec elles, en diffèrent d'à peu près 13 minutes. La longitude obtenue sur ma carte pour *Dubaga* (32º32' long. E. de gr.) s'accorde mieux avec la position de Speke (32º44'30" long. E. de gr.) La variation que j'ai acceptée pour l'itinéraire est 8º Ouest, moyenne des variations de *Faloro* et de la résidence de M'tesa, d'après Speke. J'ai déjà dit que le voyageur n'a assurément pas forcé ses distances en les estimant à 5 milles par heure de marche. Les nombreuses courbes du chemin résultant de la nature du terrain se trouvent réellement dans les sentiers de l'Afrique équatoriale.

Deux affluents importants du Haut-Nil ont été signalés par M. Linant de Bellefonds, le *Ergūgu* et le *Kabūli*; aussi ses indications augmentent beaucoup le développement du système du grand ruisseau *Unyama.* En outre, il a exécuté le relevé exact d'une partie considérable du fleuve *Somerset,* au-dessous de *Foweira.* Il a, pour conclusion, dressé sur sa carte un canal sortant du lac d'*Ukerewe,*

près d'*Usavara*, d'une façon qui rend très probable que cette branche est seulement l'extrémité du canal dont Stanley a trouvé l'embouchure à quelques milles de distance plus vers l'est.

Quant à l'*Ergūgu* dont le voyageur a vu la partie supérieure et dont il indique la source sous le nom de *Luaġari*, il ne faut pas confondre le cours d'eau de ce nom — qui, en langue du pays, signifie « marais » en général — avec le *Luaġari* de Speke que ce voyageur a traversé près du village de *Kari*. Le *Luaġari* de Linant correspondrait plutôt au ruisseau *Katawana* de Speke. Il n'est pas du reste improbable que le *Luaġari* de Speke qui en tous cas ne peut pas être une seconde sortie du lac et qui se jette d'après mon opinion dans le lac d'Ibrahim-Pacha, découvert en 1874 par Long-Bey, a sa source sur la même colline que l'affluent lacustre visité par Linant de Bellefonds.

Les découvertes de M. Chippindall sont au dernier moment venues apporter une contribution essentielle aux développements de nos connaissances sur le Nil. Les informations et les résultats obtenus par ce voyageur coïncident assez bien avec les assertions de M. Linant (*). Il paraît que le fleuve principal tourne au-delà de la série des cataractes, que M. Linant a poursuivies vers le nord ou le nord-ouest. Cette bifurcation a pu échapper à Baker, qui n'a pas suivi toute cette partie du fleuve et était dans l'impossibilité d'examiner toutes les branches placées derrière les îles et cachées par elle.

D'après les informations obtenues des gens de *Kōši* par M. Chippindall (**) le fleuve au-delà de *Fašora* se divise en deux branches : l'occidentale qui conduit au pays de *M'Karōli* et au lac, tandis que la branche orientale sort du fleuve de Kabareka. Le fleuve à *Fasōra* a 450 yards de largeur, à peu près comme à *Duffele*.

La branche du fleuve au-delà des chutes de *Murchison* ne serait donc que le trop plein du *Somerset* dont le cours principal se dirigerait vers le nord pour gagner directement le fleuve de *Duffele* et *Gondokoro*.

(*) Voir son itinéraire.

(**) Voir *Proceedings of the R. Geogr. Soc.*, Vol. XX, page 67.

Le lac *Mwutan*, l'*Albert-Nyanza*, ne serait plus alors le grand réservoir du Nil qu'a voulu faire celui qui l'a découvert, mais bien seulement un bassin annexé par une branche secondaire au système du Nil, dont l'importance pour le régime du fleuve divin serait difficile à entrevoir, espèce de *processus vermiformis* dans les entrailles de la terre.

Le fait de connexité directe entre le *Somerset* et le Haut-Nil ayant seulement une branche secondaire de communication avec le lac, explique assez bien l'étonnement de Baker quand, lors de son premier voyage, il ne trouva près de *Magungo*, à l'embouchure prétendue d'un grand fleuve, presque aucun courant.

Quant au point extrême sud (*Fašora*) atteint par M. Chippindall et calculé sur la carte à 2° 31' lat. nord, il ne saurait être accusé d'exagération dans l'évaluation des distances, puisqu'il n'a compté que 2 milles 1/2 anglais par heure de marche. En outre, sa route passe par deux points dont Speke a pris les latitudes et une longitude (*Falōro* et *Apuddo*) et dont la distance de l'une à l'autre embrasse déjà presque la moitié de l'extension de la route de M. Chippindall. Il me reste en terminant à réclamer l'indulgence du public pour le manque de fini de cette carte qui a dû, avec des moyens d'exécution très restreints, être établie et terminée en trois jours.

Documents qui ont servi à construire l'itinéraire de feu E. Linant de Bellefonds, tirés des notes de son journal.

I. Itinéraire de *Fatiko* au lac d'*Ukerewe*.

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
27 Fév.	Parti de *Fatiko*.			
»	»	15	Sud 50° Ouest	
»	»	15	» 30° »	
»	»	15	» —	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	25	» 15° »	
»	»	5	» 25° Ouest	
»	»	15	» 45° »	
»	»	15	» 25° »	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	15	» 80° Ouest	
»	A *Šaka*.	20	» 75° »	2 h. 50 min.
28 Fév.	Aux palmiers.	90	Sud 75° Ouest	
»	»	15	» 60° »	
»	Au *Χōr-el-Zālat*.	30	» 35° »	
»	»	10	» —	
»	»	30	» 45° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	30	» 60° Ouest	
»	»	15	» 70° »	
»	Au *Χōr-Tuze*.	30	» 50° »	
»	A l'ancien camp de Baker.	20	» —	4 h. 45 min.
1er Mars.	Parti de l'ancien camp de Baker.	60	Sud 50° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	15	» 20° Ouest	
»	»	30	» —	
»	A *Sagga*.	45	» 45° Ouest	
»	»	5	» 70° »	
»	»	25	» 60° »	

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
1er Mars.	A *Sagga*.	45	Sud 40° Ouest	
»	»	15	» 40° Est.	
»	»	30	» 50° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	Au *Χōr-Korva*.	15	» —	5 h. 15 min.
2 Mars.	»	15	Sud 30° Ouest	
»	»	15	» 75° Est.	
»	»	15	» 50° »	
»	»	60	» 50° »	
»	»	15	» 30° »	
»	Au campement	15	» 50° Ouest	2 h. 15 min.
3 Mars.	Parti du camp^{nt}			
»	»	60	Sud 30° Est.	
»	»	15	» 40° »	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 75° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 50° Est.	
»	»	15	» 70° »	
»	»	15	» 70° »	
»	»	15	» 45° »	
»	»	15	» 45° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 50° Est.	
»	»	30	» 20° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	30	» 30° »	
»	»	15	» —	
»	Au puits *Elabar*.	30	Sud 30° Est	
»	»	15	» —	
»	Au *Χōr-Kabuli*.	60	Sud, en zigzag.	
»	»	15	» 45° Ouest	
»	»	15	» 75° »	
»	Au fleuve, près de *Foweira*.	15	» 50° »	7 h. 45 min.
28 Mars.	Parti de *Foweira*.			
»	»	10	Sud 30° Ouest	

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
28 Mars.	Parti de *Foweira*.	35	Sud 60° Ouest	
»	»	15	» — »	
»	»	15	Sud 45° Est.	
»	»	15	» 30° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	30	Sud 30° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	30	Sud 30° Est.	
»	Au fleuve, près de l'île de *Rionga*.	15	» 75° »	
»	»	30	» 45° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 50° »	4 h. 30 min.
»	A *Kissembo*.	15	» 20° Est.	
29 Mars.	»	45	Sud 75° Ouest	
»	»	30	» 110° »	
»	»	30	» 80° »	
»	»	30	» 70° »	
»	»	30	» 45° »	3 h. 5 min.
»	A *Fagnatori*.	20	» 40° »	
30 Mars.	»	60	Sud 75° Ouest	
»	»	30	» 80° »	
»	«	30	» 20° »	
»	»	30	» 80° »	
»	»	60	» 80° »	
»	A *Mašudi*.	30	» 45° »	
»	»	15	» 45° »	
»	»	15	» 40° Est.	
»	A *Titi*.	30	» —	5 h.
31 Mars.	Parti de *Titi*.	45	Sud —	
»	»	15	Sud 40° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 45° Ouest	
»	»	30	» 30° Est.	
»	»	30	» 45° Ouest	
»	»	30	» 30° »	

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
31 Mars.	Parti de *Titi*.	30	Sud —	
»	Au *Kafū*.	30	» 40° Ouest	
»	Aux villages *Kafū*.	30	» 30° »	4 h. 30 min.
1er Avril.	Aux *Zeribehs*.	60	Sud —	
»	»	15	Sud 40° Ouest	
»	»	15	» 110° Est.	
»	»	15	» 60 »	
»	»	15	» 50° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	A *Wakituku*.	60	» 60° »	3 h. 30 min.
2 Avril.	»	30	Sud 50° Est.	
»	»	15	Sud —	
»	»	15	Sud 50° Est.	
»	»	15	» 20° Est.	
»	»	10	» 70° Ouest	
»	»	20	» 80° Est.	
»	»	15	» 50° »	
»	»	15	» 20° »	
»	»	15	» 75° »	
»	A *Wargu*.	30	» 50° »	3 h.
3 Avril.	Parti de *Wargu*.			
»	»	15	Sud 45° Ouest	
»	»	15	» 50° »	
»	»	15	» 30° »	
»	»	30	» 80° »	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	
»	Au marais.	15	» 30° Ouest	
»	»	30	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 60° Est.	
»	»	15	» 30° »	
»	»	60	» 60° »	
»	»	15	» 75° »	
»	»	15	» 60° »	
»	»	15	» 80° »	

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
3 Avril.	Au marais.	15	» 60° Est.	
»	»	45	» 45° »	
»	»	30	» 60° »	
»	»	30	» —	
»	»	15	Sud 30° Ouest	
»	A *Merimba.*	15	» 50° Est.	7 h. 45 min.
»	Parti de *Merimba.*			
4 Avril.	»	15	Sud 45° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	30	» 45° Ouest	
»	»	30	» —	
»	»	45	Sud 50° Ouest	
»	Aux villages	15	» —	
»	»	15	Sud 20° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 45° Est.	
»	»	15	» 30° »	
»	»	15	» 60° »	
»	A *Kagangu.*	15	» —	4 h. 45 min.
»	»	15	Sud 40° Est.	
6 Avril.	»	15	» 20° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	15	» 30° Ouest	
»	»	30	» 40° Est.	
»	A *Warenudu.*	30	» 30° Ouest	
»	»	30	» —	
»	A *Lugabula.*	30	Sud 45° Est.	3 h.
»	»	30	Sud 80° Est.	
»	»	30	» 60° »	
»	»	30	» 40° »	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 20° Est.	
»	A *Briaki.*	30	» 20° »	2 h. 30 min.

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
8 Avril.	Parti de *Briaki.*	15	Sud 20° Ouest	
»	»	75	» 60° Est.	
»	»	30	» 10° Ouest	
»	»	15	» —	
»	A *Kalūdi.*	15	Sud 20° Ouest	2 h. 30 min.
9 Avril.	»	30	Sud 50° Est.	
»	Au marais.	15	» —	
»	»	15	Sud 20° Ouest	
»	»	15	» 40° Est.	
»	»	30	» —	
»	»	15	Sud 80° Ouest	
»	»	30	» 50° Est.	
»	A *Safarga.*	15	» 40° Ouest	2 h. 45 min.
10 Avril.	»	15	Sud —	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	
»	A *Debatu.*	15	» 45° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 40° Ouest	
»	»	45	» 20° »	
»	A *Ketaūba.*	30	» —	3 h.
11 Avril.	Parti de *Ketaūba.*	60	Sud 20° Ouest	
»	»	30	» —	
»	»	30	Sud 20° Ouest	
»	A *Dubaga.*	60	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	
»	Au Canal.	60	» —	
»	»	30	Sud 45° Est.	
»	»	45	» —	
»	A *Usavara.*	15	Sud 30° Est.	5 h. 45 min.

II. Itinéraire de *Dubaga* a la source du *Luaǵari*, 27-28 Mai 1875

LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Distance en kilomètres.
Parti de *Dubaga*, résidence de M'tesa.	30	Nord.	»
»	30	Nord 20° Est.	»
A *Idi*.	90	» 60° »	»
A *Kissigūla*.	60	» 60° »	»
»	50	» 60° »	»
»	10	» 120° »	»
»	30	» 60° »	»
A *Nyingue*.			
A *Mugala*, source du *Luaǵari*.		Sud 45° »	7
Parti de *Foweira*.	15	Nord 70° Ouest	»
»	15	» 60° »	»
»	15	» 45° »	»
»	15	» 60° »	»
»	15	N. E. et N. O.	»
»	15	Nord 50° Ouest	»
Aux chutes de *Bedmōte*.	35	» 50° »	»
Au *Xōr*.	15	» 30° »	»
Aux chutes de *Šuanšondi*.	35	» 80° »	»
Aux chutes de *Nakoni*.	15	» 130° »	»
»	25	» 30° »	»
»	30	» 60° »	»
»	»	» 55° »	1
»	»	Sud —	1
»	»	N. 130° Ouest	1
»	»	» 100° »	2
Aux chutes de *Kadia*.	»	» 130° »	2
»	»	» 45° »	1
»	»	» 100° »	3
»	»	» 50° »	2
»	»	Nord.	3
Aux chutes de *Ketutu*, en face de l'île d'Aufina.			

LE TERRITOIRE DES BENI-AMER

ET DES HABAB

PAR

THÉODORE DE HEUGLIN

(AVEC CARTE)

Le voyage qui a donné matière à ce travail géographique a été effectué par M. Fr. Vieweg, de Brunswick, et moi, au commencement de cette année (1875). Mon compagnon désirait faire quelque séjour dans l'Afrique orientale, tout uniment pour s'y appliquer à l'exercice de la chasse ; moi, pour ma part, je me proposais d'étudier la nature des terres entre le *Barkah* et la mer Rouge.

Monsieur le Président de la Société khédiviale de Géographie au Caire, m'a fait l'honneur de permettre que l'itinéraire de ce voyage fût inséré au Bulletin de la Société.

Je dois mentionner ici, en premier lieu, que partis de *Suēs* le 12 janvier, nous abordâmes *Sauakin* le 17, avec les recommandations dont S. A. le Khédive avait bien voulu nous munir au Caire pour les autorités de ce chef-lieu, ainsi que pour celles des provinces de *Takah* et de *Maşau;a*.

Les penchants septentrionaux des chaînes volcaniques du plateau abyssin, donnent, par quinze degrés de latitude environ, naissance à plusieurs torrents, « *ou lits de rivière, par où s'écoulent avec impétuosité les pluies des montagnes, et dont quelques-*

» *unes se dessèchent après avoir coulé quelque temps.* » C'est d'abord le *Mareb*, qui, sous le nom de *Ꭓōr-el-Qaš*, coule au nord-ouest dans l'*Atbarah*, et qui, au dire des indigènes, alimente aussi d'une portion de ses eaux le *Barkah;* puis le *Barkah* ou *Baraka*, qui creuse son lit un peu plus vers le nord, et atteint la mer près de *Tō-kar;* enfin, l'*Anseba*, qui est un confluent de ce dernier.

Toute la portion de terre circonscrite comme une île, d'un côté, par la mer Rouge, et l'autre par le *Barkah*, est presque exclusivement habitée par les *Beni-ɀAmer* et les *Ḥabāb*, peuples pasteurs, dont les premiers pénètrent dans la province de *Takah*, et jusqu'au-delà de l'*Atbarah*. Ces deux grandes familles parlent un dialecte éthiopien ou *geɀez*, tandis que les habitants de *Tō-kar*, ainsi que ceux des régions nord-ouest du *Barkah*, parlent l'idiome *Beǵah*, *tō-bedawi* ou le *bedjawïeh*. Par leur type physique, de même que par leurs mœurs et usages, ils approchent plutôt de leurs voisins du côté nord, les *Beǵah*. Il existe aussi dans le pays quelques descendants des anciennes tribus aborigènes, puis des *Arabes* immigrés de la rive orientale de la mer Rouge. Les *Beni-ɀAmer* professent depuis longtemps l'islam. Les *Ḥabāb* étaient chrétiens-Abyssins, il y a quelques douzaines d'années, du moins l'étaient-ils de nom, et l'on peut affirmer la même chose de leurs voisins du côté du midi, les *Mensa* et les *Taqué*.

Depuis que *Maṣauɀa* et *Sauakin* sont incorporés à l'Egypte, le Khédive a par des voies pacifiques réussi à soumettre ces tribus, qui, au reste, ne sont pas fort belliqueuses.

Le territoire des *Beni-ɀAmer* et des *Ḥabāb* est longtemps demeuré pays inconnu. Le peu d'informations que l'on a eu ne concerne que les cantons du midi, le *Nāro*, le *Mensa* et le *Bogos*, une mince bande du littoral, qui furent çà et là relevés par quelques missionnaires, chasseurs ou naturalistes.

C'est *Munzinger-Bek* surtout qui a considérablement accru notre connaissance de ce territoire. En sa qualité de gouverneur général du *Sudān oriental*, parcourant à plusieurs reprises le pays des *Ḥabāb*, sud et nord, jusqu'au dix-huitième degré environ,

il s'est donné beaucoup de peine pour en débrouiller, entre autres les conditions topographiques. Mais le pays qui se déroule du *Ꭓōr-Falkāt* et d'*ɀAqīq* à *Tō-kar*, du dix-septième 30' au dix-neuvième latitude nord, ne fut exploré ni par rapport à la géographie, ni par rapport à l'histoire naturelle.

Nous avions décidé que nous entrerions par le nord. Le gouverneur de *Sauakin*, *ɀAli-Adīn-Bēk*, Circassien d'origine, nous procura galamment les guides et les chameaux de selle et de charge dont nous avions besoin. Pendant les premiers jours, nous suivîmes, dans la direction du sud-sud-est, une plage sablonneuse qui, large de six à huit milles de soixante au degré, va peu à peu s'élevant vers le pied des montagnes du littoral. Ces terrains arides et imprégnés de substances marines, ne produisent guère que des salsolées, qui viennent par touffes d'un vert sombre, et nommément la Suæda moneca (*Atlib*), arbuste grêle aux feuilles succulentes, que les chameaux de la plaine broutent volontiers et que dédaignent les chameaux des montagnes. Plus loin, sur un sol moins pauvre, mélangé de cailloux, des acacias en parasol (*Acacia spirocarpa H.*) montrent leur rameaux entortillés de sarments, et forment de loin en loin de clairs bosquets. Les pâtis ne sont pas encore fort herbeux; il faut cependant qu'avec l'aide des buissons et des arbustes, ils suffisent à la nourriture des troupeaux d'antilopes, chameaux, moutons et chèvres, du moins en hiver, où des ondées baignent le littoral de temps à autre. Quelques puits pratiqués de distance en distance dans le lit des ravines, renferment de l'eau saumâtre en petite quantité.

Un large intervalle dans la chaîne des montagnes, dont les terrasses courent parallèlement à la côte, indique l'embouchure de la vallée d'*O-sir*. Les sommets hauts et lointains du *Šabɀa* s'interposent entre cette ouverture et la vallée du *Barkah*.

C'est à l'endroit où le *Barkah* se jette dans la mer qu'il faut rapporter le passage suivant de Strabon : « Ici un bras détaché « de l'Astaboras vient se rendre à la mer. Ce fleuve sort d'un

« lac; il porte une portion de ses eaux dans le golfe, mais la plus « grande partie va au Nil. »

N'est-il pas étrange que ce passage ait échappé aux commentateurs du géographe grec?

On entend dire assez souvent aux habitants du *Tākah* que le *Qaš* ou l'*Atbarah*, enfin l'Astaboras des anciens, arrivé au milieu de son cours, se divise en deux bras, dont il dirige l'un vers la mer Rouge et l'autre vers le Nil.

Certes, le passage que je viens de citer pourrait bien aider à déterminer en définitive l'emplacement de *Ptolemais-epitheras*, l'ancienne station de chasse et de commerce fondée par *Ptolémée Philadelphe* sur la rive occidentale de la mer Rouge. C'est un peu plus au nord, en avant de la position que lui indiquent nos cartes, qu'il faut chercher cet emplacement.

Ici, la vallée du *Barkah* revêt l'apparence d'une plaine basse tout environnée de dunes de couleur jaune, et peut avoir la largeur de douze à quinze milles de soixante au degré. Le sol de ce vaste delta est formé de limon et de terre franche, et bien qu'il n'ait gardé que peu de traces du torrent qui, aux pluies d'été, coulant par plusieurs canaux, le sillonnent de toutes parts, la végétation exubérante des buissons d'atlib et d'oucher (calotrope) indique assez que l'humidité n'y manque pas, même en temps de sécheresse.

Les riverains du *Barkah* inférieur appartiennent à diverses tribus bedja, dont l'une, celle des *Artēya*, était jadis seule établie dans le pays. Tous s'adonnent à l'élevage des bestiaux; il n'y a que quelques familles venues d'Egypte et de la Nubie, et les soldats de la petite garnison de *Tō-kar*, qui s'occupent de l'agriculture. Le rendement des terres dépend de l'abondance des crues du *Barkah*, lesquelles commencent en juin et juillet, par afflux souterrain, c'est-à-dire par infiltration. Ce n'est que lorsque le sol est entièrement imprégné et saturé que les eaux viennent à stationner quelque temps sur divers points des terres basses. Mais comme les canaux par lesquels l'inondation s'écoule vers la mer ou va se perdre dans le sable des dunes, changent souvent de cours, il arrive que des endroits jadis submergés ne le sont plus, et que le torrent se porte à l'improviste sur d'autres endroits qui étaient jusque-là restés à sec. A partir de cette époque, toute la vallée devient marécageuse pour trois ou quatre mois. Et d'ailleurs l'hiver amène aussi de la pluie dans le delta du *Barkah* inférieur. Plusieurs colonies s'y sont établies. Celle de *Tō-kar*, c'est-à-dire le Puits, peut compter de trois cents à quatre cents habitants, y compris la garnison. Quelques tentes de nattes et des huttes de terre pisée, à la manière des huttes des fellahs, les unes et les autres disséminées sur plusieurs éminences, composent avec le divan du district, édifice bien aéré qui les surmonte, ce qu'on appelle la bourgade de *Tō-kar*.

Le district du même nom ainsi que le district limitrophe d'*ʿAqīq* dépendent du gouverneur de *Sauakin*.

On pourrait cependant faire rapporter de riches moissons à cette vaste plaine de plus de vingt-quatre milles carrés d'étendue, en y établissant des digues, des réservoirs et quelques machines hydrauliques. A l'heure qu'il est, l'arrosage s'y fait durant les sécheresses moyennant des seaux de cuir ou de peau, procédé qui demande beaucoup de temps et de bras. La vallée ne possède maintenant tout au plus que deux cents puits, de dix à trente pieds de profondeur, et dont quelques-uns à peine sont revêtus de pierre à leur surface intérieure. Ce nombre pourrait facilement être augmenté, car, en quelque endroit que l'on fouille, on trouve partout de l'eau de bonne qualité et en quantité suffisante. Les indigènes n'en usent que pour abreuver leurs nombreux troupeaux de chameaux, de bêtes à cornes et de moutons. Il résulte cependant de divers essais que l'on a fait récemment, que le doura, le coton, les pastèques, les citrouilles, le dôhn, le tabac, enfin des légumes de toutes sortes y viennent très bien. Le gouvernement égyptien, adoptant en cela les mesures proposées par *Munzinger-Bēk*, favorise et encourage surtout la culture du coton aux environs de *Tō-kar*.

Le climat, tout au contraire de celui de la province de *Takah*, est réputé fort salubre. Des caravanes entretiennent les communications entre *Kasalah* et *Sauakin*, et d'ailleurs le delta de *Barkah* possède à six heures de *Tō-kar* un excellent ancrage près d'un point de la côte nommé *Mirsah-Trinkatāt.*

La distance de *Sauakin* à *Tō-kar* est de quarante-trois milles. J'en ai compté trente-trois depuis *Tō-kar* jusqu'à *ʿAqīq*, et il faut bien en mettre deux cents jusqu'à *Kasalah*, chef-lieu du *Tākah.*

Notre route de *Tō-kar* à *ʿAqīq-el-Ṣoχëier* nous fait de nouveau longer la côte. Nous cheminons par une plaine déserte coupée deçà et delà par les *aouadi*, lits de torrents ou ravines où vont s'engouffrer les eaux des pluies périodiques, mais qui maintenant sont à sec. Il y en a deux qui, à leur embouchure, forment les grandes lagunes de *Χardūt* et de *Bāšeri*, lesquelles parfois retiennent une flaque d'eau saumâtre six mois de l'année durant.

C'est près d'*ʿAqīq* que l'on entre dans le pays des *Beni-ʿAmer.* Les habitants, à l'exception de ceux de la place frontière, campent dans l'intérieur et ne se rapprochent de la côte qu'aux pluies d'hiver, étendant, pendant les pluies d'été, les migrations lointaines, à l'ouest, jusqu'à l'*Anseba* inférieur et jusqu'au *Barkah* même. Ils ne sont donc pas plus sédentaires que les *Ḥabāb*, dont ils avoisinent le territoire au midi. C'est plutôt dans les Arabes de la grande tribu des *Tibetīeh*, les *Hetēm*, immigrés depuis peu d'années de la contrée de *Moïlaȟ*, qu'il faut chercher la partie stable de la population. On évalue à mille têtes le nombre de ces nouveaux venus. Ils semblent l'emporter sur les indigènes par l'intelligence et l'activité. Leurs occupations sont la pêche, la chasse, l'élevage des bestiaux, et quelque peu l'agriculture.

Le golfe d'*ʿAqīq*, entre dix-huit degrés 11' et dix-huit degrés 26' latitude nord, est séparé en deux baies assez spacieuses par une pointe ou presqu'île étroite qui s'avance à trois lieues dans la mer. La baie du nord s'appelle *Χubet-ʿAqīq-el-Ṣoχëier*, ou *Χubet-Bākiaï*, celle du midi s'appelle *Bāhdur*, nom que porte aussi l'île située au milieu. Dans cette île, près de quelques belles citernes et

de divers tombeaux du temps des Sassanides, il y avait peu de temps encore, une petite colonie qui, par son commerce, mettait l'intérieur du pays en relation avec les ports voisins en deçà de la mer Rouge. En face de *Bāhdur* il y avait jadis, non loin de l'embouchure d'un *Χōr*, un hameau du nom d'*Adōmanah.* Les habitants de ces deux endroits se sont retirés à *ʿAqīq-el-Ṣoχëier*, sur le bord sud-ouest de la baie du même nom. Le rivage est plat et entièrement dépouillé de verdure. Environ cent soixante huttes en roseaux s'y serrent les unes contre les autres sous les murs resplendissants de la douane, édifice bâti en blancs calcaires à madrépores, ce qui, vu de loin, lui donne un faux air de forteresse. Un môle, se détachant de la douane, court dans la mer. Mais il n'y a guère que les barques à faible tirant qui peuvent jeter l'ancre auprès. Les grands navires du commerce mouillent à une lieue d'ici, non loin de l'île d'*ʿAqīq*, où ils trouvent de l'abri contre le vent et la mer. Un autre ancrage non moins bon existe à cinq milles au nord, près des îles *ʿAmarāt.* Une chose qui pourrait nuire cependant au développement de la petite colonie, c'est le manque d'eau potable. Il faut qu'on fasse venir de l'eau du *Χōr-Adōmanah*, distant de deux à trois lieues. Tous les habitants d'*ʿAqīq* font le commerce. Il y a parmi eux quelques négociants de *Maṣauʿa* et de l'*Ḥeǵāz.* Ils se livrent surtout à l'exploitation des productions du pays : beurre fondu, bétail, peaux, outres, miel, cire, couvertures de laine, nattes, charbon de bois, chaux vive. Les récifs du voisinage leur fournissent des perles, de la nacre, d'excellente écaille, ainsi que des peaux et des dents d'un cétacé, le dugong. L'an dernier (1874) le chiffre des droits perçus par la douane d'*ʿAqīq* s'est élevé à 32,000 piastres, et l'on assure que les relations commerciales avec *Maṣauʿa, Sauakin* et la côte de l'Arabie, à l'opposite, allaient toujours augmentant.

C'est en cet endroit que l'on a cherché l'emplacement du sanctuaire dédié à Isis et de la station de chasse et de commerce mentionnés par *Strabon.* Je viens de dire mon opinion à cet égard; On trouve dans l'île d'*ʿEïro* ou d'*ʿĒri* quelques restes de citernes et

de monuments funéraires qui font supposer que cette île a été le siége d'une colonie florissante dans un temps moins éloigné.

A ʾAqīq, nous dûmes changer nos bêtes de charge. Le superflu de nos bagages fut commis à la garde d'un soldat et expédié vers le sud. Je fis un traité avec le *Šeχ* d'*ʾAqiq*, qui devait nous servir de guide, traité par lequel il s'engageait à nous accompagner dans toutes nos excursions du côté des montagnes, tout le long du chemin jusqu'à *Wold-Gān*, où nous devions rejoindre la caravane. Ici, les montagnes approchent de la côte, et avec leurs contreforts accidentés, elles descendent parfois jusqu'à la mer. Elles sont toutes de formation primitive. Quelques-uns de leurs sommets escarpés ont au moins quinze cents mètres de haut.

Après avoir passé une lagune du nom de *Makrō*, qui, sur les cartes marines de *Moresby*, porte le nom de *Core Nowaret*, nous avançâmes rapidement du côté des montagnes, sous lesquelles, et surtout dans les ravines qui débouchent des hauteurs, se manifestait déjà une active végétation. Là, sur l'émail des gazons frais, de magnifiques bouquets de *tundub* et d'acacias à parasol nous présentent leurs ombrages, et, dans les fissures des rochers, nous apercevons des euphorbes gigantesques, des façons d'arbres bizarres et insolites. Le plus souvent, nous marchons dans des vallées qui s'élèvent doucement; nous cotoyons des tentes de nattes éparpillées par groupes, et voyons quantité de chèvres bondir tout autour sur le penchant des collines. Des tamalies, des pie-grièches et un grand nombre d'autres chanteurs faisaient retentir l'air de leur ramage, et des milliers de pintades caquetaient dans des halliers touffus au bord des ruisseaux. Quant au gros gibier, il était moins abondant que nous ne l'avions d'abord espéré. Nous venions bien à découvrir par-ci par-là quelques hordes de phacochères, ou quelques compagnies de gazelles, ou quelques antilopes plus hautes de taille qu'à l'ordinaire, et même un rhinocéros solitaire, mais la plupart du gibier s'était réfugié de la plaine dans le haut du pays, que les pâtres fréquentent rarement ou ne fréquentent point du tout. Après avoir employé cinq jours à errer

ainsi de côté et d'autre, nous rejoignîmes la caravane, et, continuant notre route, nous franchîmes la belle vallée de *Qarōra* entre les hautes montagnes qui la bordent, et arrivâmes au grand *Χōr-Falkat* par dix-sept degrés 13' latitude nord. A cette époque, il n'y avait pas d'eau dans la ravine. Le lit du torrent, large d'une lieue et demie, est tout rempli de tamaris au feuillage vert tendre, sur le fond duquel se détachent les cimes des sombres gommiers. Ce beau paysage est encadré, du côté du midi, par les pics et les sommets du pays des *Ḥabāb*, qui a pour limite septentrionale le *Falkat*. Une marche de deux heures nous rendit, par une montée facile, dans la vallée de *Wold-Gān*, résidence d'hiver du *Kantebai*, ou grand cheikh des *Ḥabāb*, qui nous fit l'accueil le plus obligeant. Les *ʾAts* (ou *ʾAds*) *Ḥibtes*, comme s'appelle la tribu *Ḥabāb* qui occupe ce canton, se retirent pendant les pluies d'été, et immédiatement après, avec leurs troupeaux de bêtes à cornes et de chameaux, dans les vallées de l'*Aqraʾ* et du *Nāro*; il y en a même qui vont jusqu'à l'*Anseba* inférieur et qui gravissent le haut *Naqfa*.

Le hameau de *Wold-Gān* est situé dans une plaine assez spacieuse, mais faible en herbe, qui s'étend à l'abri de plusieurs tertres rangés par files. Des échaliers d'épines séparent en plusieurs groupes les tentes en nattes dont le hameau se compose.

La principale richesse des *Ḥabāb* consiste en bétail. Le *Kantebai* (*) paye au gouvernement de *Maṣauʾa* une redevance annuelle de dix mille talaris à l'effigie de Marie-Thérèse, seule monnaie ayant cours dans le pays. Nous expédiâmes encore une fois la majeure partie de nos bagages en avant sur la grande route de *Kérén*, chef-lieu des *Bogos*, et nous étant pourvus des provisions de bouche les plus nécessaires, nous nous acheminâmes vers la montagne, et suivant, dans la direction du sud-ouest, la vallée du *Falkat*, qui renfermait encore çà et là un filet d'eau douce, au

(*) Les gouverneurs de la province de Dembeja se servaient aussi autrefois du titre *Kanteba*. (Conf. Ludolf, Hist. æthiop. L. II. C. 17. 8.)

bord de laquelle s'abattaient des troupes de cynocéphales et voletaient quantité de gangas, nous atteignîmes, après douze heures de marche, la pittoresque vallée d'*Aqr;a*, qui s'ouvre par le sud-sud-est. Les montagnes, aux alentours de ces deux vallées, et jusqu'au *Lebka*, offrent les mêmes formations primitives que nous avions déjà observées sur notre route d'*;Aqīq* à *Wold-Gān*. Ce n'est guère qu'au fond et sur le talus des ravines que l'on découvre des bancs alluviaux formés de conglomérats, où les fragments de granit et de schiste sont liés par un ciment de sable siliceux. Il y a dans les anfractuosités du *Falkat* supérieur des bancs semblables, hauts de trente mètres, et qui parfois n'offrent presque point de couches alternantes. Aux bifurcations des vallées, on rencontre des masses qui, par les vives arêtes et les angles aigus des fragments de granit qu'elles contiennent, ont beaucoup de rapport avec nos moraines. Dans les grands intervalles entre les schistes argileux des versants on voit quelquefois d'énormes blocs de granit détachés qui semblent n'y être parvenu que par l'action des glaciers.

Les environs de l'*Aqr;a* étaient en ce moment inhabités. Il ne vint au-devant de nous que des bandes d'antilopes de l'espèce dite « *arab* », et le long des ruisseaux, des troupes d'éléphants nous frayaient la route à travers les fourrés d'acacias, vers les montagnes du *Naqfa*, notre but prochain. D'ailleurs, l'éléphant n'est pas sédentaire dans le pays des *Ḥabāb*. Tant que durent les pluies d'hiver, il fréquente par troupes les pentes orientales des montagnes du littoral; en été, il habite de préférence le plateau, qu'ensuite il abandonne, à la fin de cette saison, pour gagner la vallée du *Barkah* et les versants occidentaux de l'Abyssinie. Dans les basses terres, ces pachydermes se nourrissent des feuilles, des pousses et des panicules du doura et du dôhn, d'herbages, ainsi que des écorces et des feuilles du *taleḱ* (acacia ferruginea), et ils sont très friands des fruits du *Nabaq*, de ceux du balanite égyptien (balanites); enfin, à ce que je crois, de bambou. Dans les montagnes, au contraire, ils préfèrent à toute autre pâture une espèce d'acacia à feuilles

minces (acacia *etbaica*, Schweinf.) Epiant leurs relevés, j'ai souvent remarqué qu'ils fouillaient la terre au pied des buissons d'aloès, je suppose pour en découvrir les racines amères.

Après avoir mis huit heures à longer les sinuosités de la grande vallée d'*Aqr;a*, au milieu des suites de rochers dont elle est bordée, nous nous enfonçâmes dans une gorge étroite, qui s'ouvre au sud-sud-ouest, et par laquelle on atteint, après une heure et demie d'ascension pénible, le point culminant du *Naqfa*, sorte de plate-forme encaissée dans les montagnes, et qui peut avoir huit milles de large sur neuf à dix milles de long, et six mille pieds de haut à peu près. A partir d'ici le terrain est en pente vers le midi. Les montagnes du *Naqfa* sont formées de granit, de gneiss, d'amphibole (hornblende) et de schistes argileux. Il y a en divers endroits des puits et de l'eau courante même en temps de sécheresse. Les talus sont encombrés d'arbres et de buissons ; l'olivier abyssinien, et surtout l'euphorbe à candélabre prêtent au site un charme particulier. L'euphorbe y apparaît toujours par groupes, et le plus souvent des lianes odorantes s'enlacent autour de ses branches. Quantité d'autres plantes et plusieurs espèces d'animaux indiquent par leurs caractère subalpin que nous approchons du pays d'*Ḥabeš*. C'est ici que plusieurs ravines se réunissent en une vallée de fleuve le torrent du *Māo*, qui par les hautes eaux atteint la mer Rouge, sous dix-sept degrés 34' de latitude nord, près de *Mirsah Mobarek*, où il prend le nom de *Motsābet*. Il y a dans la vallée supérieure du *Māo* et ses affluents de grands dépôts de limon qui rendent ces terrains extrêmement fertiles. Les *;Ats-Ḥibtes* ont ici leurs quartiers d'été, qui s'annoncent au loin par d'épais fourrés de ricins, haut de vingt à vingt-cinq pieds, et tout bardés de calebasses. Le climat du *Naqfa* est excellent. La température moyenne du plateau semble ne point s'élever au-dessus de + 10° réaumur. Si les froides nuits de l'hiver n'y sont pas privées de givre, en revanche les hautes montagnes qui environnent le pays le garantissent de la violence des vents. Il y tombe beaucoup de pluie en été, et une abondante rosée humecte le sol dans les autres saisons.

Munzinger-Bēk a essayé, il a quelques années, de faire des plantations dans la partie méridionale du *Naqfa*, et les *Ḥabāb* lui ont prêté la main, malgré la répugnance qu'ils ont pour tonte espèce d'agriculture. Malheureusement, le succès n'a pas répondu aux prévisions ; les cultures ont dépéri et sont maintenant complétement abandonnées. On peut attribuer la cause de cette non-réussite d'une part, au manque d'eau pendant les sécheresses, d'autre part, sans doute, au choix qu'on aura fait des plantes à cultiver. Je me suis laissé dire que Munzinger s'est attaché de préférence à l'introduction du coton et des dattiers, tandis que certainement l'orge, le froment, l'éleusine, quelques légumineuses, la quizotia olifera, la patate et même la vigne devraient venir très bien dans ce pays. A l'égard du manque d'eau, il ne serait pas malaisé d'y remédier sans trop de fatigue et de frais, au moyen de quelques réservoirs, digues et machines. Enfin le pays pourrait bien convenir à la culture de l'arbre à quinquina.

Ainsi qu'il a été mentionné plus haut, le *Naqfa* n'est habité que pendant l'été, c'est-à-dire de juin jusqu'en octobre et en novembre, époque où les *Ḥabāb* y vont avec leurs troupeaux de bêtes à cornes et de moutons. Le reste de l'année, les éléphants, les antilopes, les singes, les léopards, les sangliers, les hyènes, les cynohyènes, et plusieurs espèces de renards demeurent les maîtres absolus. Il y a abondance d'antilopes, dites *Koudou*, et de phacochères, sans parler des pintades, des francolins et d'une infinité de tourterelles d'une espèce particulière. Enfin, j'ai vu dans ces quartiers des essaims d'abeilles sauvages qui doivent y trouver l'hiver comme l'été, et peut-être même durant la saison des pluies, tout ce qu'il leur faut de nourriture.

Jadis, il doit y avoir eu des habitants sédentaires dans ce pays, comme il y en a eu sans doute sur quelques autres points plus élevés dans le voisinage, tels que *Baqla*, *Enjelāl* et le haut *Aqr₃a*. On voit encore des ruines d'édifices de pierre à l'extrémité sud-ouest du *Naqfa*, entre autres une construction de forme carrée à doubles parois de pierre, et fermée par un mur de clôture d'environ soixante pieds de diamètre ; et un peu plus loin, il y a des carreaux de pierre en grand nombre, groupés en guise de siéges autour d'un carreau pareil. Chaque pierre est posée contre une autre, qui figure une manière de dossier. Outre cela, sur toute l'étendue du territoire des *Beni-₃Amer* et des *Ḥabbà*, on rencontre fréquemment des monuments funéraires à deux ou à quatre étages, construits d'une façon assez originale, à pierres sèches, quelques-uns recouverts d'un crépi en plâtre, et la plupart fermés d'un enclos. On attribue ces monuments aux *Bet-Mālek̄* (*ou Mālié*), autochthomes dont il existe encore dans le pays une tribu peu nombreuse.

Baqla est déjà cité par Ludolf dans son histoire de l'Ethiopie. C'est, dit-il, un district du gouvernement de *Bak̄ar-Nagaš*. « Armentarii sunt *Beklenses*, haud procul Suaquenâ, qui æstate montes incolunt, hyeme vero in plana descendunt, et pabulum sequendo, sedes cum tempestatibus anni mutant». ***Ludolfi Historia æthiopica***, lib. I, c. 3, 29 et c. 10, 6.

Après nous être arrêtés deux jours dans le *Naqfa*, nous descendîmes par le passage de *Diqdiq* dans les vallées de l'*Ḥēdaï* et du *Māo*. Nous prîmes d'abord la direction du sud-sud-est, après avoir franchi le col d'*Ašōrim*, et la grande plaine d'*Af-Abed*, où viennent en été les *₃Ats-Témariam* ; ensuite nous nous tournâmes au sud-ouest pour aller à *Qalāmet*, dans la vallée supérieure du *Lebka*, où passe la route qui conduit de *Maṣau₃a* au pays des *Bogos* et à *Kasalah*. La caravane qui transportait nos bagages de *Wold-Gān* à *Kérén* avait mis si peu de diligence dans sa marche, que, l'ayant devancée, nous résolûmes de l'attendre aux environs de *Qalāmet*, ce qui nous décida à nous arrêter quelques jours dans le *Lebka*. Le site prend ici l'aspect des régions tropicales. Des gorges étroites, revêtues d'une profusion de buissons d'euphorbes (euphorbia Schimperii ?) et d'aloès, conduisent dans les contrées montueuses des environs. D'énormes adansonias lèvent sur les pentes leurs cônes et leurs rameaux gros et noueux, maintenant dépouillés de verdure. Quelques terrains bas et humides sont om-

bragés de tamarindes aux minces feuilles et de magnifiques kigélies, dont les fruits bizarres tiennent à de longs faisceaux de fibres. Différentes espèces d'acacias composent les fourrés, et les baumiers, les sterculiers, les dragonniers (dracœna ombet, Heugl.) se font remarquer sur les hauteurs. Ici aussi, le gibier était en abondance, notamment les antilopes, les pintades et les francolins.

A l'égard des formations géologiques de la vallée de *Lebka,* ce sont toujours les schistes qui prédominent. Il n'y a que les terrains contigus à la côte (le *Sāḱel*) qui possèdent des couches alluviales entremêlées de couches calcaires ; mais les schistes y percent en divers endroits. Les volcaniques au midi de la colline *Geʿenab* et jusqu'au-delà du *Desīt* rappellent ces laves fusées qui selon *Blanford* constituent la formation d'*ʿAden.* Ces laves percent à travers les calcaires marins en masses efflorescentes couleur de brique, notamment du côté du *Xōr-Amba* et du *Šakat-qaiḱ.*

Il entrait dans le plan de notre voyage de pousser jusqu'à *Kérén,* et de là aux montagnes de *Tembelen.* Mais mon compagnon de voyage étant pressé de retourner dans ses foyers, nous prîmes le chemin de *Maṣauʿa,*le plus court, par la vallée d'*ʿAin.* Le 4 mars, nous étions arrivés, et le lendemain du même jour le bateau de la poste khédiviale nous emmenait à *Sauakin* et de *Sauakin* à *Suēs.*

Mon dessein de faire quelque séjour au pays de *Samḱar,* pour y continuer mes recherches sur l'histoire naturelle, ne put être réalisé par suite d'un accident : mes munitions de chasse, confiées à la garde d'un domestique européen, avaient été égarées.

La ville de *Maṣauʿa,* ainsi que toute la côte jusqu'à *Sauakin,* était autrefois soumise à l'autorité immédiate de la Sublime-Porte, qui céda ce territoire au Khédive, il y a huit ans. Vers la même époque, le souverain de l'Egypte acquit le pays de *Bogos* et quelques autres districts limitrophes, toute la plaine de *Danakil* jusqu'au sud du golfe de *Teǵurah,* enfin *Zēlʿa, Bulḱār* et l'excellent port de *Berberah* sur la côte des *Ṣōmal.* Des réformes notables furent aussitôt préparées pour l'administration des nouvelles provinces, en vue du bien-être des populations et de la prospérité du commerce. Un

service de télégraphes et une route commode pour les caravanes relient maintenant la ville de *Maṣauʿa* avec la province de *Tāḱah,* la plus riche du *Sudān oriental.* Des établissements militaires sur différents points, appropriés dans l'intérieur comme dans les places maritimes, entretiennent le bon ordre et la sécurité à l'égard des personnes et des biens.

Un navire de guerre égyptien stationne dans le port de *Berberah.* Un aqueduc pourvoit d'une eau excellente l'île de *Dualūt,* entre l'île de *Maṣauʿa* et la terre ferme, et ces deux îles communiquent entre elles et la côte par des jetées.

Cependant, le tour qu'ont pris les affaires en *Abyssinie* se présente sous un jour moins heureux. A l'exception du *Šōwa,* qui se trouve à l'écart par sa position géographique et politique, cet empire, que les discordes civiles désolent depuis la mort du Négus Theodoros, voit son commerce et son agriculture ruinés ; et ce serait un bienfait pour ce pays populeux et capable de développement sous un meilleur régime s'il était soumis à l'autorité du Khédive. Il n'y a que la force des influences étrangères qui pourrait y donner aux affaires une impulsion favorable. D'ailleurs, l'*Abyssinie* est déjà tout enclavée dans les possessions égyptiennes. Les places maritimes de *Sauakin,* de *Maṣauʿa* et de *Teǵurah* ne lui appartiennent plus depuis le seizième siècle ; *Qalabāt,* dépôt de commerce, jadis neutre dans le *Senār oriental,* ne l'est plus aujourd'hui. Il ne peut donc plus, dans les conjectures présentes, être question pour l'*Abyssinie* d'un développement commercial au dehors, et tout aussi peu d'une réforme religieuse et sociale dans l'intérieur, et nuls bons éléments ne sauraient s'y faire jour. Ainsi, une des plus fertiles provinces de l'Afrique, un empire jadis heureux et florissant, s'achemine de plus en plus vers la décadence politique et sociale.

A l'égard des résultats de ce voyage, la hâte avec laquelle le pays fut parcouru, m'empêcha de faire des recherches plus actives sur l'histoire naturelle ; il n'a pu être non plus question de réunir des matériaux dans l'intérêt de la science. Quoi qu'il en

soit, je crois avoir constaté que beaucoup de produits particuliers aux tropiques, tant pour le règne animal que pour le règne végétal, surtout des formes qui appartiennent spécialement aux montagnes d'*Ḥabeš*, sont beaucoup plus répandues vers le nord qu'on ne l'a supposé jusqu'aujourd'hui. Le plan de notre route par *Sauakin*, *ʿAqiq*, *Wold-Gān*, le *Naqfa* et la vallée du *Lebka*, a été levé avec toute l'exactitude que permettaient les circonstances. Plusieurs séries d'altitudes ont été déterminées.

Stuttgard (Wurtemberg), 1er juin 1875.

WERNER MUNZINGER-PACHA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

DOR-BEY

Werner Munzinger est né à Olten en Suisse, le 21 avril 1832. Bien jeune encore, il suivit à Soleure son père appelé à faire partie du Conseil d'Etat du canton, et fit ses premières études au collége et au gymnase du chef-lieu. Déjà à cette époque, il est facile de découvrir chez lui le trait principal qui fera le fond de son caractère, l'indépendance d'esprit dominée par le sentiment du devoir. Le besoin de savoir se trahit en lui par le besoin de tout lire, mais de tout lire sans règle ni méthode. Les notes prises par l'enfant et que l'homme a fait soigneusement conservées, prouvent des excursions assez étendues dans presque toutes les branches des littératures allemande, anglaise et française, sans qu'on puisse préjuger encore quelle direction spéciale prendra cette jeune intelligence.

Député par son canton à la Diète, appelé à siéger au Conseil fédéral, puis à présider la Confédération, le landamman Munzinger vécut désormais davantage à Berne qu'à Soleure. Cette élévation rapide de son père à la plus haute charge de la Confédération exerça sur l'enfant une espèce de fascination : son père, qu'il adorait tout en tremblant devant lui, lui apparut comme un être supérieur, et ce n'était pas sans étonnement qu'il voyait son frère aîné Walther, d'un caractère moins réservé, entrer en communication familière avec l'idole. J'insiste sur ce fait parce qu'il donne à plusieurs d'entre ceux qui ont connu Munzinger-Pacha la clef d'un des côtés de son caractère, qui étonne chez un homme aussi énergique, sa timidité envers ceux qu'il considérait comme ses supérieurs soit par leur position sociale, soit par leur intelligence. Dès lors il s'habitua à regarder son frère comme un intermédiaire entre

son père et lui et à lui obéir en tout. Ce n'est pas que cette obéissance n'eût ses moments de révolte. La nature de Werner était au fond très indisciplinée et indépendante. Peu d'hommes ont travaillé comme lui, et il se disait lui-même essentiellement paresseux, et l'était de fait à ses heures; peu d'hommes ont su comme lui être l'esclave du devoir, et il se cabrait à tout instant contre toute espèce de contrainte; peu d'hommes ont été doués d'une aussi vaste et aussi poétique imagination, et il sut concentrer toutes ses facultés vers le but à atteindre et se plier aux détails les plus prosaïques de la vie pratique.

Les deux frères, après avoir terminé leurs classes à Soleure et à Berne, se rendirent à Paris pour y continuer leurs études. Munzinger s'était d'abord voué à la théologie, mais cette étude ne donna pas à son cœur la satisfaction qu'il en attendait. En science, comme dans sa carrière subséquente, il appartenait à la race des pionniers : il lui fallait les pays vierges et les grands horizons. Il ne tarda pas à consacrer tout son temps à la philologie comparée; l'Orient l'attirait comme tant d'autres, et il entra à l'Ecole des langues orientales, dont il fut un des meilleurs élèves.

Désormais, sa carrière était toute tracée. Justement à cause de l'attraction que l'Orient exerçait sur lui, il ne se sentait apte ni au travail assidu de cabinet qui fait le savant, ni à la régularité d'occupations et d'allures qui est le propre du professeur de langues. Sa petite patrie ne pouvait lui offrir un champ d'action dans la carrière consulaire. Un peu malgré le vœu de sa famille, mais encouragé par son frère qui sentait bien qu'il y avait là pour lui une nécessité morale, il affronta bravement la situation et vint en Egypte sans but ni position bien déterminés. Ses commencements furent difficiles. Munzinger était trop fier, une fois une décision prise, pour en faire supporter les conséquences aux autres : il n'accepta de sa famille aucun secours pécuniaire et commença ses voyages avec des ressources extrêmement restreintes. Il parcourut ainsi, en modeste touriste, presque toute l'Abyssinie et ses confins vers le Kordofan, le Gallabat et le Taka, se procurant l'argent nécessaire en faisant le commerce des gommes et autres articles du

Soudan. Sa remarquable aptitude pour les études philologiques lui permit d'apprendre en peu d'années non seulement la langue de l'Ambara, mais encore la plupart des dialectes des Bogos et des Gallas. En 1859, il publia sa monographie sur le droit des Bogos. Il prit bientôt son quartier général à Massawa, et épousa une Abyssinienne de famille noble qui fut l'énergique et fidèle compagne de presque toutes ses expéditions et qui a succombé presque en même temps que lui sous les coups des Gallas. Lorsqu'en 1861 l'expédition allemande, commandée par de Heuglin, se mit à la recherche du malheureux Vogel, et reprit à nouveaux frais les explorations de la Haute-Nubie, elle fut trop heureuse de s'adjoindre Munzinger, qui y joua un rôle prédominant. Les résultats de ses recherches furent publiés à part par Petermann en 1862. Rentré à Massawa, où il accepta les fonctions de consul de France, Munzinger réunit toutes ses observations dans un ouvrage qui a autant de valeur ethnographique et philologique que de charme pittoresque et poétique, ses études sur l'Afrique orientale qui parurent en 1864.

L'hiver de 1867 à 1868 fut une des époques les plus laborsrieuse, mais aussi les plus importantes de sa trop courte carrière. Lord Napier se l'était attaché comme interterprète général du corps expéditionnaire anglais. La tâche était difficile. Ce n'était pas seulement un guide connaissant à fond la nature, la langue et les coutumes du pays que demandait lord Napier, c'était aussi un négociateur capable d'entrer en relations avec ceux des chefs abyssins que l'on pouvait espérer de détacher de la cause de Théodoros. Munzinger était de taille à répondre à toutes les exigences. C'est lui qui conseilla aux Anglais le mouillage de la baie de Zoula, et qui leur montra la passe de Kumoylé, qui permettait à l'armée d'éviter de longues marches ou un séjour malsain sur le littoral et de gravir d'emblée le haut plateau par un défilé si dangereux que les Anglais l'ont nommé l'escalier du diable. C'est lui qui négocia avec ce même Kassa, notre adversaire actuel du Tigré, pour le décider, non seulement à laisser passer l'armée, mais à lui fournir des vivres et à prendre les armes

contre Théodoros. Toujours à l'avant-garde avec lord Napier, Munzinger partagea toutes les fatigues et toutes les privations de cette campagne, plus pénible et aventureuse que réellement dangereuse. Après la mort de Théodoros, il revint à Massawa, d'où il recommença ses explorations sur les confins du massif de l'Abyssinie. Ces excursions étaient bien loin d'être sans périls. Un jour, frappé de trois balles, dont l'une lui brisa le bras et dont une autre lui traversa l'abdomen, il fut laissé pour mort dans un défilé, et ne dut son salut qu'au dévouement de sa femme. Une des balles ne put être extraite que plusieurs mois après par un chirurgien anglais d'Aden.

En 1870, Munzinger fut appelé par S.A. le Khédive à prendre le gouvernement de Massawa qu'il habitait depuis si longtemps. Les talents dont il fit preuve dans ces nouvelles fonctions décidèrent Son Altesse à lui confier le gouvernorat général du Soudan oriental, comprenant, outre Massawa et Souakin, le Bogos, le Barka, le Taka, le Gédarif et le Gallabat. Arakel-Bey, dont tant d'ami pleurent ici la perte, fut chargé sous ses ordres de le remplacer à Massawa. La vie de Munzinger devint nomade. Tantôt à Keren, tantôt à Massawa, à Souakin, au Caire, le plus souvent à Kassala, partout il portait avec lui son infatigable activité. Munzinger était de ces hommes qui agissent par eux-mêmes et qui trouvent rarement des instruments parmi ceux qui les entourent. Partout où sa présence était nécessaire, il y courait. Son administration était du reste toute pacifique; il croyait obtenir davantage par la patience et la droiture que par la force, quoiqu'il ne reculât jamais devant les moyens violents lorsqu'il les croyait nécessaires.

La passion dominante de Munzinger, c'était la géographie; son rêve, de pouvoir un jour reprendre ses voyages. Il se sentait propre à cette vie aventureuse davantage encore qu'à l'administration régulière des provinces qui lui avaient été confiées. En attendant, il aurait voulu arriver à un relevé topographique exact de Massawa au Nil. La plus grande partie du cours du Gash dans le Taka, tous les environs de Kassala sont déjà terminés et ont été déposés au Ministère de la guerre. Ne pouvant prendre lui-même le bâton de

voyageur, il envoya en 1872 son secrétaire européen, Haggenmacher de Brugg explorer le Hérer avec mission d'atteindre le Joub, et d'en suivre si possible le cours jusqu'à Jouba. L'expédition ne réussit qu'en partie. A mi-chemin, Haggenmacher, qui avait été attaqué toutes les nuits par les Gallas, se vit forcé de revenir en arrière. Ses notes sont pleines de détails intéressants. Haggenmacher est tombé avec Munzinger.

Dans le courant de cette même année, Munzinger perdit son frère bien-aimé, Walther, professeur de droit à l'Université de Berne. Nous avons déjà vu quelle influence la personnalité puissante de ce frère exerçait sur lui. Munzinger, grâce surtout à son attachement pour Walther, était resté Suisse malgré les années et la distance; il suivait avec un ardent intérêt toutes les péripéties des luttes intérieures dans lesquelles Walther, qui s'était mis à la tête du mouvement vieux-catholique, jouait le premier rôle. Cette mort fut pour Munzinger un coup terrible : son frère personnifiait pour lui la famille, la patrie, tout un passé, qui sait? peut-être même l'avenir. Tous ces liens se rompirent à la fois. Trop fort pour se laisser abattre par la douleur, Munzinger avait le cœur trop sensible pour oublier. De ce moment-là, un voile de tristesse couvre toute son existence.

La fin de cette carrière, messieurs, vous la connaissez :

Pendant l'été, les frontières du Bogos et du Taka furent inquiétées par les partis abyssins. Kassa concentrait son armée vers Adoua. Ménélek, le roi du Shoa, depuis longtemps en lutte avec son redoutable rival du Tigré, sentant que le moment décisif approchait, envoya au Caire le Ras Bourou pour négocier un traité de commerce qui ouvrît au Shoa les communications avec la côte de la mer Rouge et lui permît de se ravitailler de ce côté. Zeila et Tadjura avaient été cédés par la Porte. Il devenait donc de la plus haute importance d'entrer en relations avec Ménélek pour le cas où les opérations commenceraient du côté du Hamasên et du Bogos. Munzinger fut envoyé, dans ce but, à Tadjura et à Aoussa, tandis que le regretté Arendrup-Bey se rendait à Massawa pour prendre le commandement du corps d'observation et des quelques

compagnies concentrées dans le gouvernorat d'Arakel-Bey. Munzinger arriva à Tadjura le 4 octobre et en repartit dans la nuit du 26 au 27. Ras Bourou, dont la tête avait été mise à prix dans le Tigré, l'accompagnait.

« Nous voilà enfin en route, m'écrivait Munzinger. Pour épargner à gens et chameaux une marche dans le sable le long de la côte, nous nous sommes réembarqués cette nuit sur le *Zagazig*, et nous voguons vers Gela Heffô, à 15 milles à l'ouest de Tadjura; ce soir commencera notre voyage par terre.

» Nous avons eu à Tadjura un assez long retard amené par la difficulté de réunir les chameaux. Nous n'avons avec nous que des objets de première nécessité, du biscuit et des fromages qui se transportent facilement; pas de tentes. Je n'ai pris que 350 hommes, 2 canons et 2 fusées. Le reste attend à Tadjura. Il y a trente-six heures de marche d'ici à Aoussa, en partie sur un mauvais cailloutis volcanique. Notre route touche le lac Assal, où se trouve une grande saline, puis elle débouche dans un beau pays bien irrigué. Notre tâche devient plus difficile à mesure que nous la voyons de plus près, pas autant matériellement toutefois que moralement parlant, parce que nous avons affaire à une population étrange et inconnue, et que nous ne savons pas encore le moyen propre à gagner sa confiance. Encore ici, l'honnêteté et la droiture nous viendront en aide, je l'espère, pour nous gagner, sinon les cerveaux, du moins les cœurs.

» Nous nous portons tous bien; ma femme est avec moi et sera mon recours dans les heures d'abattement, car j'aurai besoin d'encouragement; mais le but est bon. L'Abyssinie postérieure trouvera un débouché vers la mer et prendra certainement un rapide développement. La géographie peut être tranquille : nous travaillerons. »

Munzinger se fiait trop à sa droiture. Aux frontières de Aoussa, le fils du cheikh Mohamed-el-Héda, qui règne dans la capitale, vint le saluer au nom de son père et lui offrir de le conduire. Munzinger lui fit don d'un vêtement d'honneur et de 40 talaris, outre l'argent qu'il lui confia pour acheter des vivres, et renvoya comme inutiles les six guides qu'il avait amenés avec lui de Tadjura. Le 14 novembre au soir, on arriva au bord du lac à quelques heures de Aoussa, et on campa sur un terrain bas couvert d'arbustes à hauteur d'homme. Rien n'indiquait des intentions hostiles de la part des populations. Le cheikh Mohamed avait demandé à s'éloigner pendant quelques heures pour chercher des vivres. Il ne revint pas à l'heure indiquée. Munzinger était inquiet; il errait dans le camp pour s'assurer de la vigilance des sentinelles. Vers deux heures du matin, deux hommes conduisant un bœuf et une vache s'approchèrent du camp pour vendre leur bétail. Ne voulant ni les laisser repartir ni donner l'alarme pour si peu, on les attacha à un canon. A un cri qu'ils poussèrent et qui devait être un signal, les Gallas pénétrèrent en foule et de tous côtés dans le bivouac. Le fils du cheikh Mohamed, qui connaissait le camp, se précipite sur Munzinger et le perce de quatre coups de couteau de chasse, puis tombe lui-même tué par le tchawich du pacha. Les femmes sont massacrées. Dans la mêlée, Munzinger reçut six autres blessures. Il respirait encore; ses domestiques le transportèrent à un millier de pas du combat. La nuit était profondément sombre. Après avoir perdu un grand nombre des leurs, les soldats parvinrent à se réunir et à prendre position sur une colline voisine sous le commandement du capitaine d'état-major Izzat-Effendi et d'un agha des troupes soudaniennes. La lutte dura jusqu'au matin, puis l'ennemi se retira. Les troupes étaient épuisées. Ne se voyant plus attaqué, Izzat-Effendi réunit les plus valides et descendit dans le camp. Ils enclouèrent les deux canons, brisèrent les fusils épars, détruisirent les munitions inutiles. Munzinger mourut vers midi. Outre l'expression de son dévouement inaltérable envers Son Altesse, sa dernière pensée fut de demander qu'on dressât une carte de la marche de l'expédition. La retraite commença le lendemain, périlleuse et pénible. Râs Bourou et Haggenmacher succombèrent pendant la route à leurs blessures et à l'épuisement.

Ce fut tout.

COMPTE RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 12 Novembre 1875.

La séance est ouverte à deux heures de l'après-midi.

L'ordre du jour portait :

1° Rapport du Président sur la situation actuelle de la Société khédiviale de Géographie, sur ses relations avec les autres Sociétés savantes et sur les dons qui lui ont été offerts.

2° Election au scrutin de liste des membres du bureau dont les fonctions sont gratuites et de la commission centrale, conformément aux articles 17, 18 et 20 des Statuts.

3° Compte rendu sommaire par le Secrétaire général des travaux du congrès géographique de Paris, en tant qu'ils concernent l'Afrique.

M. le Président explique à la Société pourquoi la séance de rentrée a été différée jusqu'aujourd'hui. Au double titre de délégué du Khédive et d'invité de la Société géographique de Paris, il s'est rendu au congrès international des sciences géographiques, qui aura sa place marquée d'une manière indélébile dans l'histoire des progrès de la science.

M. le Président s'applaudit de la magnifique part qu'a prise au congrès la France, qui jusque-là passait pour être restée étrangère aux sciences géographiques, et loue pleinement la gracieuse hospitalité qui a été accordée à lui comme à tous les savants étrangers ; les honneurs rendus aux Présidents des anciennes Sociétés de géographie de Londres, Berlin, Vienne, etc., ont été aussi accordés au Président de la Société naissante d'Egypte.

M. le Président a dit ensuite qu'un de ses principaux objets, en se rendant au congrès, avait été de trouver, parmi tant de voyageurs et de savants, un secrétaire général pour la Société khédiviale. Il croit avoir trouvé toutes les conditions désirables réunies dans le marquis de Compiègne, le célèbre explorateur de l'Ogooué et de la côte occidentale d'Afrique sous l'équateur, où ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique inconnue ont dépassé ceux de tous ses prédécesseurs, y compris Duchaillu. Il énumère ensuite les états de service de M. de Compiègne, comme ancien auditeur du Conseil d'Etat,

voyageur dans la Floride et dans l'Amérique centrale, membre du jury de l'exposition du congrès, secrétaire du groupe des explorations et voyages au congrès, etc., etc.

L'orateur arrive ensuite aux relations de la Société Khédiviale avec les autres Sociétés, sœurs de la nôtre, ou autres Sociétés savantes. Vingt Sociétés ont répondu favorablement à la circulaire adressée par M. le Président le 1er juillet, et lui ont promis l'échange de leurs publications. Vingt-cinq autres, en promettant de même leur concours, ont accompagné leurs promesses d'un premier envoi de leurs publications périodiques.

« Il faut, dit M. le Président, attribuer à la saison des vacances pendant laquelle nos circulaires ont été envoyées, le défaut de réponse de beaucoup d'entre elles; l'adhésion et les encouragements des Sociétés de géographie d'Europe sont pour nous une question vitale; mais nous pouvons espérer que l'Egypte, qui a tant de fois donné à de si nombreux voyageurs hospitalité, *aide et protection*, trouvera en retour sa part des productions de la science, à laquelle elle a toujours participé à certains égards.

» Des séries complètes nous ont été promises par les Sociétés de géographie de Paris, de Vienne et de Saint-Pétersbourg. L'Académie de Metz nous a offert toute la série de ses publications depuis 1819 ; mais le don de la plus grande valeur nous a été gracieusement concédé par Sa Majesté l'Empereur Guillaume : ce sont les monuments de l'Egypte par Lepsius, dont le prix est de cinq mille francs.

» Plusieurs auteurs nous ont fait hommage de tout ou partie de leurs œuvres ; ce sont :

MM. Keller.
Leutzinger.
Gubernatis.
Roger.
Meulemans.
Correnti.
Antoine d'Abbadie.
Lepsius.
Camperio.
Girard (voyage en Abyssinie).
Conderro (ouvrage très savant sur le découverts de l'Amérique).

MM. Le Mis de Compiègne (les deux volumes de son voyage à l'Ogooué).
Soleillet.
Schlagintveit.
Rossi-Bey.
Lambert. (de Nantes).
Le Comte de Croiziers.
de Villemereuil.
de Marchi.
Neroutzos.

» Notre bibliothèque se compose de 1,111 ouvrages, environ trois mille volumes.

» L'état de notre Société se présente ainsi qu'il suit : elle compte 144 membres du Caire, 139 d'Alexandrie; 8 résident ailleurs en Egypte et 7 en Europe ; en tout environ 300, nombre sur lequel je basai mon calcul approximatif de recettes et de dépenses lors de mon premier projet que j'avais l'honneur de soumettre à S. A. le Khédive. Si favorables que soient les conditions extérieures dans lesquelles notre Société est constituée et si véritable que soit l'intérêt que lui portent tous ses membres, il lui manque encore un élément vital de réussite, dont l'absence ne nous permet pas d'envisager l'avenir sans quelques appréhensions, et je veux, à ce sujet, faire appel à votre concours tout dévoué.

» Vous savez, messieurs, que dans une Société savante les discussions verbales ne suffisent pas pour témoigner de son activité et de sa vitalité. Pour que les autres Sociétés, sœurs de la nôtre, nous regardent comme leur égale, il faut que nous donnions de la publicité à nos travaux, et que nous élaborions les matières qu'en raison de la position même de notre Société et des conditions favorables dans lesquelles elle est placée, on est en droit d'attendre de nous. C'est seulement par la publication d'un Bulletin que nous pouvons nous faire valoir ; sans cela notre jeune Société sera impitoyablement regardée comme un mirage trompeur. »

M. le Président énumère les différents manuscrits qui formeront la base du Bulletin de la Société ; il dit que ces travaux suffiront à peine, en les choisissant bien, pour remplir deux numéros du futur Bulletin de la Société.

M. le Président exprime ensuite le regret que diverses communications géographiques du plus haut intérêt aient échappé à notre Société; il cite, parmi celles-ci, un fort intéressant travail de M. Kemp, ingénieur au service du général Gordon ; un autre de M. Chippendal, et un troisième on ne peut plus remarquable du colonel Long-Bey ; puis, parlant du mémoire si intéressant et si habilement écrit d'Ernest Linant, dont une partie a été donnée dans le *Moniteur égyptien*, il rend un dernier hommage à la mémoire de cet explorateur, dont la perte sera un deuil éternel pour notre jeune création, et qui avait fait de nouveau briller dans les annales de l'Egypte le nom déjà si fameux de son père.

« Tout le monde sait en Europe, continue M. le président, que l'Egypte s'étend à pas de géant vers l'intérieur de l'Afrique dans toutes les directions. De nombreuses expéditions parcourent en tous sens les contrées les plus intéressantes et même les plus mystérieuses de l'Afrique ; c'est donc à nous qu'appartient la tâche de les mettre au grand jour, sans cela les reproches du monde scientifique s'accumuleront sur nous. On nous en voudra de ne pas avoir su profiter des résultats récents, et on nous accusera de négligence et d'inertie. »

M. le Président explique ensuite qu'on ne saurait attendre des expéditions militaires tous les résultats nécessaires pour la science, et que nous avons besoin de savants, d'explorateurs de profession et de spécialistes. Il termine en faisant appel au concours de tous les membres de la Société, où chacun dans leur sphère peuvent rendre de grands services en envoyant des communications intéressantes, en faisant des dons à la bibliothèque et en obtenant l'adhésion de nouveaux collègues.

A la suite du discours de M. le Président, M. Colfavru a demandé la parole pour une motion d'ordre, et, après avoir fait un tableau dramatique de la mort de M. Ernest Linant, venant, quelques mois après celle de son frère Auguste, désoler le cœur de S. E. Linant-Pacha, il demande à la Société Khédiviale de Géographie de nommer Linant-Pacha président honoraire de la Société, et MM. Ernest et Auguste Linant membres honoraires.

Après M. Colfavru, S. E. le général Stone a présenté quelques observations au sujet du discours de M. le Président ; il croit que, dans son discours, M. Schweinfurth a fait trop bon marché des services que peuvent rendre à la science les officiers en général et ses officiers en particulier. Il cite plusieurs rapports faits par les officiers de son état-major, et très remarquables au point de vue scientifique. Il explique ensuite pourquoi il a dû envoyer à la Société de Londres ou à celle de Paris plusieurs documents dont M. Schweinfurth a regretté la perte pour notre Société ; et enfin annonce qu'il tient à notre disposition plusieurs pièces intéressantes, spécialement des notes prises par le très regretté Ernest Linant.

Conformément à l'ordre du jour, MM. les membres fondateurs de la Société procèdent ensuite à l'élection de deux vice-présidents, de deux vice-secrétaires, d'un trésorier et de la commission centrale.

Cette élection donne les résultats suivants :

Ont obtenu la majorité de voix :

Comme vice-présidents : S. E. LINANT-PACHA.
S. E. MAHMOUD-BEY, astronome de Son Altesse.

Comme vice-secrétaires : MM. T. FIGARI.
F. BONOLA.

Comme trésorier : M. BEYERLÉ.

Comme membres de la commission centrale :

MM. GASTINEL-BEY.
Dr ABBATE-BEY.
Dr REIL.
TRAVERS, consul d'Allemagne.
ISMAÏL-BEY.

MM. le Dr ROSSI-BEY.
R. BORG, chancelier du Consulat britannique.
HUGIN, ingénieur.
DUTILH, consul des Pays-Bas.

MM. Franz-Bey, ingénieur.
Delchevalerie.
Vidal, professeur.
Dor-Bey, inspectr des écoles.
Dr Gaillardot, directeur de l'Ecole de médecine.

MM. Dauphin, secrétaire au ministère de l'instruction publique.
Colucci-Pacha.
Haimann, chef de division au ministère de la justice.

S. E. Linant-Pacha s'étant excusé de ne pouvoir accepter la vice-Présidence, en raison de son grand âge et des douloureux événements qui l'ont récemment éprouvé, elle est déférée au général Stone, qui avait obtenu, après lui, le plus grand nombre de voix.

A défaut d'acceptation de M. Beyerlé, M. E. Hess est nommé trésorier de la Société, et, à défaut d'acceptation de MM. Borg et Colucci-Pacha empêchés, MM. Rousseau-Bey et Baudry sont, dans les mêmes conditions, élus membres de la commission centrale.

M. le Dr Schweinfurth présente à la Société son nouveau Sécretaire général, M. le marquis de Compiègne, qui prend la parole en ces termes :

Messieurs, si je n'ai pas toutes les capacités que vient de me prêter notre Président, j'ai du moins une extrême bonne volonté que je mets tout entière à la disposition de la Société Khédiviale de Géographie : elle me vaudra, je l'espère, son indulgence et je vais en avoir grand besoin, car c'est vraiment une tâche difficile qui m'incombe de faire un compte rendu même partiel des travaux du congrès international des sciences géographiques : dans cette grande solennité scientifique, toutes les nations avaient répondu à l'appel qui leur était fait par la France avec un grand empressement et une franche cordialité : toutes les défiances, toutes les haines avaient été mises de côté et les rivalités s'étaient changées en une noble émulation ; de tous les points de l'Europe, les ministères, les bibliothèques, les musées, les société savantes, les grands éditeurs avaient envoyé à qui mieux mieux à notre exposition de véritables trésors artistiques, historiques et scientifiques. De toutes les parties de la terre les explorateurs les plus connus, ceux qui revenaient et ceux qui allaient partir, ceux qui avaient affronté les mers de glace ou souffert sous le soleil torride de l'équateur étaient accourus à ce grand rendez-vous; — si courtes qu'aient été les journées consacrées aux séances du congrès, les travaux accomplis par la réunion de tant d'hommes d'élite ne pouvant manquer d'être très multiples et très complexes, je ne saurais les aborder tous et ce n'est qu'un très petit coin de ce tableau que je veux dérouler sous vos yeux : je me propose de parler presque exclusivement d'explorations africaines, mais avant d'entrer en matière, je demande la permission d'insister sur ce grand réveil des études géographiques en France qu'a déjà signalé M. le Président.

M. le Secrétaire général démontre ensuite que depuis cinq années la France, mettant à profit ses revers sur ce point comme sur tous les autres, a plus fait pour les études géographiques par ses travaux cartographiques, ses publications didactiques et de voyages qu'aucun autre pays du monde, et il s'applaudit d'avoir vu dans ce palais même des Tuileries dont une partie encore en ruines attestait les discordes et les malheurs de son pays, s'élever cette magnifique exposition pour témoigner hautement que la France était entrée dans une ère nouvelle et toute glorieuse.

Arrivant ensuite à son sujet, M. le Secrétaire général a expliqué que chacune des sections qui composaient le congrès travaillait isolément et que les actes du congrès n'étant pas encore publiés, c'est à peu près seulement du 7e groupe (explorations et voyages), dont il était Secrétaire général, qu'il pourra raconter les travaux : au reste, c'est ce septième groupe qui s'est principalement occupé de l'Afrique, et c'est celui dont les réunions étaient les plus nombreuses et les plus assidûment fréquentées ; c'est que le public se passionne toujours pour ces hommes atteints d'une folie glorieuse qu'on nomme les explorateurs, quittant tout, patrie, famille, amis, pour aller arracher à l'inconnu la solution de quelqu'un de ses problèmes ; c'est qu'on suit avec émotion la route de leur misère, de leurs angoisses et de leurs dangers ; c'est que c'est un noble spectacle que celui de leur lutte incessante contre la barbarie et l'inclémence de la nature ; pour tous ces hardis pionniers de la civilisation, le congrès géographique de Paris a été une étape dans leur vie errante, un temp d'arrêt avant de marcher vers de nouvelles découvertes. Ces soldats d'une même cause habituellement dispersés aux quatre coins de l'univers ont voulu se connaître, se raconter leurs aventures, se communiquer les enseignements de leur expérience et combiner leurs attaques vers les régions les plus inaccessibles du globe.

Dans ces conditions, les séances du 7e groupe ont été divisées en deux parties : l'une a été consacrée à l'étude de la meilleure solution à donner à un grand nombre de questions d'un intérêt général pour les explorateurs et pour les explorations qu'ils se proposent d'entreprendre ; la seconde a consisté dans le récit fait par eux de leurs explorations dans les contrées encore inconnues.

M. le Secrétaire général passe en suite en revue la partie intéressant l'Afrique des séances du 7e groupe : le voyage du Dr Nachtigal, de Tripoli à Khartoum, par le lac Tchad, le pays des Baghirmi, le Ouadaï et le Darfour; le récit fait par G. Rohlf de deux de ses voyages ; le premier, du lac Tchad au golfe de Guinée, le second au grand désert Lybique ; une très intéressante communication de M. Schweinfurth sur les arts et l'industrie dans l'Afrique centrale ; une discussion entre le Dr Nachtigal et le Dr Schwein-

furth sur l'origine et la direction du grand fleuve Ouëillé ; la question des moyens de transport et spécialement l'emploi des éléphants comme porteurs pour pénétrer au cœur de l'Afrique, la question de savoir s'il vaut mieux envoyer, pour explorer l'Afrique centrale, des expéditions nombreuses de blancs bien armés et bien organisés ou des voyageurs isolés ; le congrès s'est unanimement prononcé pour les voyageurs isolés dans les contrées encore inconnues.

M. le Secrétaire général a ensuite énuméré différents projets de voyage qui vont s'entreprendre ou qui ont été recommandés comme d'un haut intérêt. M. G. Rohf conseille un voyage de Bengasi au Oudaï ; M. H. Duveyrier, l'exploration des massifs montagneux du Djeb-el-Hoggar ; M. Paul Soleillet annonce qu'il va entreprendre un voyage qui a pour but d'aller d'In-Çalah à Timbouctou et de Timbouctou à Saint-Louis de Sénégal ; ce projet a été combattu par M. Rohlf. M. Largeau, qui va partir pour une exploration dont Ghadamès sera le point de départ, a donné de très intéressants détails sur les Touaregs.

M. le Secrétaire général a ensuite parlé de l'expédition de MM. de Brazza et A. Marche, ancien compagnon de voyage de M. de Compiègne sur l'Ogooué, il a rendu compte des travaux des Aaka, ces Pygmées découverts par M. Schweinfurth à l'Orient et par M. Duchaillu à l'Occident, et dernièrement observés par M. Marno pendant le voyage du colonel Long ; des travaux du congrès sur les meilleurs instruments à employer par les voyageurs pour observer les latitudes et les longitudes, sur les podomètres, etc.; et enfin sur une question d'un grand intérêt, celle d'une mer intérieure à créer en Algérie et en Tunisie; il résulte des renseignements donnés par M. le Secrétaire général qu'une mission, sous les ordres du capitaine Roudaire, vient de faire un nivellement du Sahara de Constantine, et que sur le territoire algérien cette mer intérieure ne rencontrerait aucune difficulté, mais qu'il n'en sera pas de même sur le territoire de la Tunisie. Le congrès a émis les vœux qu'il soit fait un nivellement des Chotts tunisiens analogue à celui que le capitaine Roudaire a fait sur le territoire algérien.

M. le Secrétaire général dit que dans cette réunion de soldats de la science on n'a pas oublié ceux qui manquaient à l'appel, parce qu'ils avaient trouvé une mort glorieuse au champ de leurs travaux : suivant l'expression de Duveyrier, les explorateurs africains ont jalonné de leurs cadavres les routes qu'ils ont tracées en Afrique; un dernier hommage a été rendu à la mémoire de J. Miani, de Dourneau Duperré, de Joubert, etc., etc. A ce sujet, M. le Secrétaire général demande la permission de s'associer aux paroles qui ont été dites au sujet de l'infortuné Ernest Linant, et d'exprimer, au nom de la Société de Géographie, à son malheureux et illustre père, Linant-Pacha, l'expression de sa profonde douleur.

M. le Secrétaire général termine en disant qu'au congrès géographique l'Auguste Souverain de l'Egypte qui a fait plus que tout autre pour étendre en Afrique le domaine de la civilisation et de la science, ne pouvait échapper à la reconnaissance du monde savant. Dans une séance du 7e groupe, dont la présidence d'honneur avait été confiée à Mahmoud-Bey, le 7e groupe, sur la proposition de M. de Beauvoir, a voté à l'unanimité les plus vifs et les plus chaleureux remercîments à S. A. le Khédive pour les encouragements incessants qu'il a donnés à la géographie, aux géographes et aux explorateurs, et il a ajouté que lorsqu'en sa qualité de Secrétaire général du 7e groupe il a rendu compte de ce vote à l'Assemblée générale du congrès, un véritable tonnerre d'applaudissements est venu témoigner de l'admiration du monde savant pour l'Auguste fondateur de la Société Khédiviale.

Séance du 17 Décembre 1875.

La séance est ouverte à deux heures.

M. le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la dernière séance.

Un membre demande à ce sujet une rectification qui est accordée ; le même membre ayant voulu prendre la parole sur des questions d'administration intérieure de la Société, le Secrétaire général fait observer qu'aux termes du règlement intérieur qu'élabore en ce moment la commission centrale, aucune question autre que des questions scientifiques ne saurait être traitée dans l'assemblée mensuelle de la Société; c'est à la commission centrale que les intéressés doivent porter leur réclamation.

M. le Président prend ensuite la parole sur l'état actuel de la Société : il constate que le nombre de ses membres s'est augmenté dans une proportion très satisfaisante (de près de cinquante) depuis la dernière séance ; il annonce que S. A. le Khédive a bien voulu ajouter une nouvelle faveur à tant d'autres en accordant la franchise postale dans l'intérieur de l'Afrique à toutes les lettres revêtues du cachet de la Société et que notre bibliothèque s'est enrichie de dons nombreux et importants faits par des particuliers ou par des Sociétés savantes; parmi les dons des particuliers, il convient de citer en première ligne ceux de S. E. Linant-Pacha, Dr Reil, Mme Ve de Gottberg, etc., etc.; parmi ceux des Sociétés savantes, le plus important est celui qui a été fait à la Société par l'Institut égyptien.

La parole est ensuite à M. le Secrétaire général : il dit que l'un des objets principaux que s'est proposé la Société Khédiviale de Géographie est d'étudier la grande marche en avant des explorateurs dans l'Afrique, de faire con-

naître aux autres mais aussi de connaître elle-même chacune des conquêtes faites par la science sur ce grand cercle de l'inconnu qui va chaque jour se restreignant davantage devant les efforts combinés des voyageurs de toute nationalité, sur cette terre immense de l'Afrique, les efforts des pionniers de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, de l'Amérique, de l'Italie convergent presque tous sur deux régions très éloignées l'une de l'autre, mais qui sont dans des conditions toutes différentes, les routes les plus favorables pour pénétrer au cœur de l'Afrique : la première est à l'Orient, c'est celle du Haut-Nil et des grands lacs découverts par Burton, Speke, Livingstone, etc., etc. ; la seconde est à l'Occident, c'est l'Afrique équatoriale avec ses deux grands fleuves, l'Ogooué et le Congo, c'est de cette partie de l'Afrique et spécialement de l'Ogooué sur lequel se porte en ce moment au plus haut degré l'intérêt du monde savant que M. le Secrétaire veut entretenir la Société Khédiviale ; il trace un rapide exposé des travaux des explorateurs sur ce point depuis que les Français ont fondé un comptoir au Gabon en 1844 jusqu'à l'époque où M. Duchaillu a commencé ses voyages, dont M. le Secrétaire général passe en revue les principaux ; M. le Secrétaire général parle ensuite de la découverte du fleuve Ogooué et de l'importance de cette découverte au point de vue géographique, il raconte ensuite les principales phases du voyage qu'il a entrepris lui-même en compagnie de M. A. Marche de 1872 à 1875, les résultats qu'il a donnés et comment il a été brusquement interrompu par l'attaque des Oséba cannibales, au moment où, après cent lieues faites en pays inconnu, MM. Marche et de Compiègne touchaient sans doute à des découvertes d'une extrême importance. Enfin, M. le Secrétaire général donne à la Société Khédiviale de longs détails sur l'expédition de MM. Savorgnan de Brazza et Marche qui, en ce moment même, sont engagés sur l'Ogooué et s'efforcent de gagner par cette voie les régions de l'Afrique centrale.

Après M. le Secrétaire général, M. Dor-Bey prend la parole et dans une notice nécrologique d'une grande élévation de style et de pensées retrace la vie et les travaux scientifiques du vaillant explorateur Munzinger-Pacha dont la perte a été si cruellement sentie par toute notre Société (voir au bulletin). En terminant, M. Dor-Bey demande à tous les membres de la Société Khédiviale de se lever en silence pour honorer la mémoire de Munzinger-Pacha ; la Société tout entière s'empresse de rendre cet hommage à la mémoire de son très estimé et très regretté collègue.

M. le Secrétaire général lit ensuite sur les documents fournis par S. E. le général Stone-Pacha une notice nécrologique sur un autre membre de la Société Khédiviale, mort sur le champ d'honneur, le colonel Arendrup ; sur la demande de M. le Secrétaire général la Société Khédiviale rend à la mémoire du colonel Arendrup les mêmes honneurs qu'à celle de Munzinger-Pacha.

Sur l'invitation de M. le Président, M. Yunker lit à la Société un Mémoire sur une excursion dans le désert Lybique et spécialement au lac et à la vallée de Natron.

La séance est levée à cinq heures.

Séance du 26 Janvier.

Après avoir donné lecture du procès-verbal de la dernière séance, M. le marquis de Compiègne, secrétaire général, demande à MM. les membres fondateurs de vouloir bien ratifier par un vote de confiance l'élection du bureau et de la commission centrale telle qu'elle a été faite dans la première assemblée générale de la Société Khédiviale, bien qu'en raison de certaines circonstances le règlement n'ait pas été suivi à la lettre.

Ce vote est accordé à une très grande majorité.

M. le marquis de Compiègne donne ensuite lecture des art. 26 et 29 du règlement intérieur nouvellement élaboré par la commission centrale, aux termes desquels il est interdit de prendre la parole dans la séance mensuelle de la Société sur des sujets autres que les sujets scientifiques.

Cet incident terminé, M. le Président donne la parole à M. F. de Lesseps, qui, sous la forme d'une causerie pleine d'esprit et de verve, fait à la Société une communication sur l'intérêt historique qui se rattache à l'isthme de Suez et à l'importance qu'il y aurait à rétablir l'ancienne géographie de cette région.

M. de Lesseps croit que M. Brugsh-Bey a été induit en erreur en soutenant la théorie que les Hébreux ont longé les lagunes voisines de Péluse ; dans ce cas, ils auraient justement rencontré la forteresse de Migdal, qu'ils avaient tout intérêt à éviter, ainsi que les tribus des Philistins campés tout près de là, et en outre M. Brugsh, qui n'a pas été sur les lieux, ne s'est pas rendu compte qu'un pareil chemin est impraticable à cause des obstacles sans nombre dont il est semé ; un homme à pied et même à cheval pouvait, à chaque pas, se trouver englouti.

M. de Lesseps cite plusieurs textes bibliques et de nombreux faits historiques à l'appui de son opinion : il pense que les Hébreux, ainsi que l'a soutenu Linant-Pacha, ont dû partir de la ville de Rhamsès, mais de celle située au centre de la terre de Gessen, c'est-à-dire de la terre des pâturages où se trouvent les campements de M. Paponot, qui travaille à l'achèvement du canal ; la terre de Gessen est bien encore aujourd'hui la terre des pâturages, car M. de Lesseps sait que plus de 50.000 moutons viennent y pâturer. M. de Lesseps n'a pas, dit-il, la compétence spéciale nécessaire

pour prouver scientifiquement sa théorie, mais il est convaincu qu'une commission d'hommes compétents en démontrera d'une manière irréfragable l'exactitude. Il propose donc qu'une commission *ad hoc* soit choisie dans le sein de la Société de Géographie, et lui offre, lorsqu'elle viendra dans l'isthme, toutes les ressources dont il dispose et une entière et courtoise hospitalité.

Après ce discours vivement applaudi, M. le général Stone-Pacha prend la parole; il énumère les diverses expéditions scientifiques et littéraires faites par l'état-major égyptien depuis 1871 jusqu'en 1875, en désignant, au moyen d'une carte gigantesque, les principaux points de leur parcours.

Ces expéditions sont au nombre de 18; elles ont été faites par les colonels Pardy, Mason, Colston, Ab-del-Kader-Bey, Chaillé-Long-Bey, Durholz, Prout, Mitchell, et enfin Munzinger-Pacha, sur divers points du Darfour, du Cordofan, etc., etc. On sait aussi que le colonel Long a fait une magnifique reconnaissance de Gondokoro au pays des Uganda et de Lada à Makevaka. En terminant, le général Stone remet à la Société une carte du lac Victoria d'après Stanley et une photographie du croquis de la route suivie par Munzinger-Pacha dans l'expédition qui devait lui coûter la vie. Les dernières paroles de Munzinger mourant furent pour recommander à l'officier qui l'accompagnait de dresser ce croquis.

Après S. E. le général Stone-Pacha, le marquis de Compiègne, secrétaire général de la Société, prend la parole. Il rappelle qu'il s'est proposé de faire connaître à la Société, dans une série de conférences, la marche des explorateurs sur la terre africaine, en exposant les principaux points par lesquels les pionniers attaquent de tous côtés à la fois ce vaste continent, les principales voies par lesquelles ils cherchent à pénétrer au cœur de l'Afrique. La dernière fois, il s'est occupé de l'Afrique équatoriale; cette fois, il va parler de l'Afrique du Nord, et surtout du Sahara. Mais avant d'entrer dans son sujet, il fait deux courtes digressions : la première pour rendre hommage au lieutenant Caméron, qui vient de traverser l'Afrique, et, après dix-huit mois de voyage, arrive d'Ujiji à Benguèle; la deuxième, pour lire une très intéressante lettre qui lui a été personnellement adressée du Gabon par son compagnon de voyage, M. Marche, aujourd'hui engagé dans une nouvelle exploration de l'Afrique équatoriale. Il résulte de cette lettre que les Osyéba, ces tribus cannibales, dont l'attaque avait déjà, en 1874, arrêté l'expédition de MM. de Compiègne et Marche, sont de nouveau disposées à fermer le passage de l'Ogooué, et qu'il faudra le leur disputer à main armée.

M. le Secrétaire général fait ensuite un court résumé historique des explorations qui ont été faites dans le Sahara depuis le voyage de Caillé à Timbouctou jusqu'à celui de Duveyrier chez les Touareg, puis il arrive à l'examen

des projets qui ont été formés ou sont en cours d'exécution pour conquérir le Sahara à la science et à la civilisation : projet de mer intérieure dans le Sahara occidental, projet de chemin de fer d'Alger à Timbouctou, projet de mer intérieure dans les Chotts tunisiens. M. le Secrétaire général croit que, de tous ces projets, le dernier, le seul qui ait des chances de succès, présente encore de très graves difficultés, et demande, en tout cas, un temps considérable. En ce moment, dit-il, il ne faut compter dans le Sahara que sur l'exploration individuelle. De ce côté, deux grands projets sont en présence : celui de M. Soleillet et celui de M. Largeau.

M. le Secrétaire général donne ensuite de nombreux détails sur l'expédition de M. Largeau, qui lui paraît de beaucoup la plus sérieuse, et qui, en ce moment déjà, est arrivée à Ghadamès, point important du Sahara. Il termine en formulant, au nom de la Société Khédiviale de Géographie, les vœux le plus chaleureux pour la réussite de l'œuvre courageuse entreprise par M. Largeau et par ses compagnons.

M. le docteur Schweinfurth, Président de la Société, prend ensuite la parole pour donner sur une très belle et très grande carte murale au 500.000ᵉ de la région des sources du Nil, carte que vient de faire M. le Président, quelques explications à la Société Khédiviale. M. le Dʳ Schweinfurth dit à ce sujet qu'il est vraisemblable que le lac Albert appartient au régime du Nil, mais que cependant la question n'est pas matériellement tranchée et que l'on ne peut pas dire qu'il y ait un fait acquis à la science, car il reste entre la région du Nil et le lac Albert, soixante-dix milles du prétendu cours du Nil absolument inexplorés. On n'est donc nullement autorisé à faire partir de l'Albert les sources du Nil. La question est très douteuse. En premier lieu, on objecte la différence qui existe entre les proportions du fleuve qui vient s'y jeter et le prétendu fleuve qui doit en sortir; ensuite des négociants ont informé Marno et Gondokoro que le Nil ne vient pas du lac, mais des montagnes qui le longent du nord à l'ouest. Gordon croit que le fleuve ne sort pas du lac, mais seulement communique avec lui par des branches d'une importance secondaire; enfin les nouvelles découvertes des voyageurs tendent chaque jour à diminuer l'importance du lac Baker. Chippendall arrivé à l'endroit sur lequel Baker avait placé l'Albert a appris des indigènes que ce lac était encore à trois jours de distance; Caméron, bien que ne se trouvant qu'à une petite distance du lieu où ce lac aurait dû se trouver, a vainement interrogé les habitants du pays et les traitants arabes sur son existence. D'ailleurs, Baker prétend avoir vu, au moyen de son télescope, deux cataractes sur l'autre rive, à 50 ou 60 kilomètres d'éloignement. Il y a là un fait matériellement impossible : à pareille distance, c'est à peine si on distingue de Nice les plus hautes montagnes de la Corse; à plus forte raison ne

verrait-on pas une cataracte, fût-ce celle du Niagara. — M. le docteur Schweinfurth cite encore plusieurs faits pour justifier ses doutes, qu'il produit du reste sous toute réserve. Cette question, dit-il en terminant, est le plus important problème de la cartographie actuelle; sous les latitudes de l'Égypte, on pourrait croire qu'il se vide par l'évaporation; mais sous la latitude à laquelle l'Albert se trouve situé, il faut qu'il ait un débouché peu effectif : il est donc vraisemblable que ce débouché est au sud du lac, et qu'il donne naissance à quelque grand fleuve, vraisemblablement l'Ogooué ou le Congo.

La séance est levée à cinq heures.

Le Secrétaire général,

MARQUIS DE COMPIÈGNE.

Carte originale du pays des BENI-'AMER et HABĀB

indiquant
la route de l'expédition Heuglin-Vieweg
1875
dressée par Th. de Heuglin.

Échelle de 1: 1,000,000
Kilomètres

.... *Heuglin 1857, 1861 u. 1864.*
——— *Heuglin-Vieweg 1875.*

Système de transcription des noms arabes d'après Lepsius

ع — *'aïn*
غ — *Γaïn Γγ souvent transcrit par Gh.*
ق — *Qāf Qq*
ح — *Hā H'h'*
خ — *Xā Xχ souvent transcrit par Kh.*
ج — *Gim Gg = J anglais, dj français.*
ذ — *Δal Δδ = Th anglais faible.*
ث — *Θe Θθ = Th anglais intense.*
ظ — *Δa Δδ*
ض — *Ẕād Ẕẕ*
ز — *Zā Zz = Z anglais et français.*
ص — *Ṣād Ṣṣ*
ط — *Ḏā Ḏḏ*
ش — *Šin Šš = Sch allemand, sh anglais, ch français.*

Tombe de Wold Adarāt.

Siége en pierre à Diq-diq.

Qaber Keréneh. (Qaber Qereneh.)

Lith. v. C. Korbgeweit, Berlin.


CARTE
D'UNE RECONNAISSANCE
FAITE PAR
Feu M. E. LINANT DE BELLEFONDS
(Février-Juin 1875)
ENTRE REGAF ET LE LAC D'UKEREWE
DRESSÉ D'APRÈS LES NOTES ET CROQUIS
DU VOYAGEUR
par G. SCHWEINFURTH
Échelle, 1 : 1,000,000.
KILOMÈTRES
Route de M. E. Linant de Bellefonds
SYSTÈME
DE TRANSCRIPTION DES NOMS
suivi sur cette Carte
D'APRÈS LEPSIUS
Xa Xχ = ch guttural allemand
Ǵim Ǵǵ = dj français
Šin Šš = ch français
31° long. E. de Gr.
32°
33°
BERRI
AKKARA
LATŪKA
OBBO
FARAGOKE
LABORE
KABŪLI
MKAROLI
LAC MWUTAN ou ALBERT-NYANZA
LAC IBRAHIM
UNYORO
UGANDA
USOGA
KANGAONI
BERAMESE
Gondokoro
Regaf
Obbo
Madi Pic
Mt Lafite
Mt Assua
St Fatiko
Magungo
Mt Usumbi
Mt Mtingi
Mt Magûni
Dubaga
Baie Murchison
Chutes de Ripon
Chutes de Murchison
I. UVUMA
I. SASSE
LAC D'UKEREWE ou VICTORIA-NYANZA
(NYANZA-KERAWÉ, Linant.)
Imp. Lith. V. Penasson, Alexandrie

